

Les tourments d'un jeune banlieusard

**Les tourments
d'un jeune du 93**

Les tourments d'un jeune banlieusard

à mes copains de quartier

les tourments d'un jeune banlieusard

ISBN:978-9529336-0-5

© éditions lulu.com France 2005

Les tourments d'un jeune banlieusard

Sanchez Bertrand

**Les tourments d'un jeune
banlieusard**

Nouvelles

Les tourments d'un jeune banlieusard

Sommaire

1-Allô Présidente	p 5
2-Casse toi de là Mani	p 23
3-Château rouge	p 68
4-Le philosophe récalcitrant	p 78
5-La fin du patriarce	p 84
6-Le 93 en vadrouille part 1-2 -3	p 94 p 98 109
7-Famille et cité	p 120

Les tourments d'un jeune banlieusard

Allô Présidente

Le 19 juillet 2003 à 6h du matin nous embarquions de l'aéroport de Orly sud sur le vol Paris Caracas via Madrid d'Iberia. Quel fut notre dégoût lorsqu'on nous annonça à Madrid que notre vol aurait plus de 6 heures de retard! Air France et Lufthansa pour ne citer que ces 2 compagnies partirent à l'heure prévue. La poisse pure et simple bref, un super début; cela signifiait en outre une arrivée tardive à Caracas sachant que l'obscurité était propice aux malfrats outre les problèmes sociopolitiques auxquels faisaient face la population vénézuélienne en générale et Caracas en particuliers. Ce fut une interminable journée...Le hall d'arrivée de l'aéroport international de la république bolivarienne vénézuélienne était on ne peut plus lugubre construit en béton armé depuis bien décrépit et noir de crasse rendant l'atmosphère ambiante joyeuse et colorée à souhait! Kamal devait échanger son fric dans le bureau de change de la zone réservée aux passagers avant de franchir la douane et ultime formalité avant qu'une nuée de rabatteurs s'abattit sur les nouveaux arrivants munis de leurs précieux bagages. Je ne vit pas mon copain dans cette foule compacte; il me semblait qu'il ne m'avait tout simplement pas attendu afin d'éviter les soucis. Sympa le copain en outre il ne causait pas ni espagnol ni anglais. Un vieux chauffeur de taxi m'interpella; il voulait m'embarquer. J'étais prêt à le suivre mais, sans mon ami c'était difficile de li donner une réponse positive; je continuais donc à scruter la foule afin de mettre les voiles avec notre chauffeur et quitter cet endroit. Je le vis enfin à quelque mètres de là qui écoutait un type lui

Les tourments d'un jeune banlieusard

bourrer le chou. Finalement, je le rejoignis pour lui assurer qu'un type nous attendait pour partir mais nous montâmes dans le taxi de ce dernier. Putain, première galère monstre! Pourquoi n'ai je pas pris ce foutu taxi avec le vieux. Bref, nous comprimes bien trop tard que nous étions tombés dans les filets de truands bien organisés avec leur complice aux guichet de la banque de change. En effet, cette dernière s'était éclipsée un temps bien trop long pour un simple échange de *travellers chèques* et puis cet homme qui ne voulait pas laisser filer Kamal puis moi ensuite sur les lieux puisqu'ils savaient que ce touriste était blindé. Nous n'étions plus vraiment vigilants après ce périple de 16 heures. Le chauffeur de taxi était accompagné d'un jeune homme pour raison sécuritaire ajouta ce dernier. Plausible. En vérité, il était le premier complice pour assurer la tache de détrousser le touriste. Au moment où on referma les portes du taxi lesquelles étaient bloquées de l'intérieur évidemment une tiers personne sortie de nulle part et s'engouffra dans le véhicule derrière avec nous. Nous étions pris au piège la caisse prit la route pour sortir de la zone aéroportuaire. Que pouvait on faire sinon coopérer! Pour ma part, je n'avais aucun bien ni argent sur moi à l'exception de la somme que m'avait remis kamal si j'avais su! Je n'avais pas eu le temps de cacher les billets dans ma ceinture de voyage où reposait à l'abri des regards indiscrets mes cent dollars en coupure de vingt largement suffisant pour quatre jours soit sur mon compte en banque. J'avais la haine d'être fait comme un néophyte; il fallait que se soit avec Kamal comme par hasard! Je fixais du regard l'un des malfrats qui nous menaçait d'une balle dans la tête toute forme d'héroïsme voire de les dénoncer à la police. Depuis vingt années de voyages à travers le monde, jamais je ne m'étais fait pigeonner de la sorte. Les malfrats étaient calmes polis d'ailleurs ils nous déposèrent devant l'hôtel bon marché de notre choix grands seigneurs en laissant une

Les tourments d'un jeune banlieusard

partie de l'argent en liquide de Kamal soit 40.000 bolivars pour passer la nuit au calme avec des punaises en guise de compagnes pour couronner le tout; ça puait la défaite à plein nez. Nous n'avons subi aucune violence, pourquoi du reste! Nous allâmes de ce pas à la guardia militaire non loin de l'hôtel dans cette bourgade balnéaire à dix kilomètres de l'aéroport. Une simple étape en raison de notre arrivée tardive. La suite est une véritable scène caricaturale et surréaliste couronnée par l'incompréhension linguistique et humaine dans le sens où le gendarme se foutait de nous outre notre absence de preuves concrètes à leur refiler pour donner suite à une quelconque investigation genre l'immatriculation voire le numéro de taxi sans parler de la description des types. Le Lendemain, nous retournâmes à l'aéroport pour d'une part, continuer notre voyage et d'autre part, déclarer le vol à l'assurance *travellers chèques* de Kamal lequel était livré à lui même incapable de faire quoi que se soit seul étant donné l'absence de langues étrangères utiles. Dans cette histoire, il ya de bon coté car il put conserver une partie des chèques et de surcroît ceux de grande valeur, c'est à dire de cent et cinquante dollars! Ce matin morose après une nuit blanche nous rencontrâmes Luis et sa femme également clients de l'hôtel lesquels nous ramenèrent à l'aéroport en voiture pour faire le nécessaire après un petit déjeuner au bord de la plage les pieds dans le sable. C'était sincèrement du baume au cœur après tant de galère dès les premières heures de vacances de pouvoir rencontrer des gens sympas aimables et surtout compréhensifs et solidaires. La déclaration de vol des *travellers chèques* fut laborieuse exhaustive mais ainsi sont les polices d'assurance. Cela se fit en anglais car mon espagnol est rudimentaire. Les questions sont précises, le déroulement méticuleux précis dans les dates, les noms lieux retraçant la biographie personnelle et familiale de mon ami.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Au fil des minutes qui s'égrenaient en compagnie de rabatteurs sans pitié, Kamal perdit patience en raison des questions posées que je devais lui transmettre pour qu'il me réponde le plus objectivement du monde. Or, son comportement incohérent me compliquait la tâche puisque d'une part, on perdait un temps précieux et d'autre part, mon interlocutrice à l'autre bout du fil devait se sentir pour le moins insultée par le comportement grossier de mon ami. Il perdit son sang froid. Finalement, l'enquête d'assurance prit environ 1h30 mais, il serait ainsi rembourser au centime. Il ne comprenait pas le sens de toute cette démarche, après tout, c'était son pognon pas le mien; son attitude puérule me laissait perplexe. Certes, le vacarme du hall d'aéroport bondé avec ces rabatteurs pénétrants fut la raison de ce cauchemar ambiant et quasiment ambulante. A l'extérieur, c'était bien pire outre une criminalité galopante avec une insécurité absolue dont nous étions les victimes! Les bleus en vadrouille! Quelque soit le lieu l'atmosphère était électrique d'où notre désir de laisser la mégapole Caracas derrière nous pour la province, l'océan où l'on pouvait enfin apprécier la chaleur humaine et la culture du pays. Ce dernier était plongé dans des troubles politiques avec une opposition manipulée et téléguidée par les USA ce qui n'avait rien de très spectaculaire au regard de l'histoire. L'opposition de droite appelait la population à descendre dans la rue car elle cherchait toujours le moyen de récolter les signatures nécessaires au référendum révocatoire de Chavez d'où une conjoncture explosive, malsaine, cause de stress total pas seulement pour nous autres touristes privilégiés mais bien pour les plus indigents des sans noms qui peuplent les favelas . A vrai dire, que faisons nous dans ce putain de bled, what the hell we are doing here! Nous n'avions plus qu'en tête de quitter cette mégapole meurtrière, car les rixes entre clans pro ou anti Chavez se réglaient à coup de 9 mm sifflant au dessus

Les tourments d'un jeune banlieusard

des têtes sur le pré de malédiction qu'était la rue. Nous primes donc un autobus à la gare routière que nous avons enfin rejoint après un trajet en métro dont la propreté et la modernité était en contraste total avec le reste des infrastructures défailtantes; enfin, le bus nous conduisait loin de cet enfer pour un village de pêcheur où nous pourrions enfin souffler et faire retomber cette pression. Puerto Columbia était un paisible bourg non dénaturé par le béton et coincé entre les montagnes et l'océan. Le village était littéralement ceinturé par le parc national H. Pittier d'un côté et l'océan de l'autre qui nous comblait de ses *dorades y atunes*...

En effet, cette pêche était artisanale autosuffisante pour ainsi dire puisque les pêcheurs rapportaient dans leur barque quelques thons et autres poissons en fonction de la saison pour nos dîners.

Puerto Columbia avait une superbe plage de sable fin blanc où les palmiers nous servaient de parasol avec une eau turquoise, cool et rafraîchissante pour profiter de la détente et d'un calme assuré. En revanche, la plage était dangereuse pour les baigneurs en raison des courants marins puissants qui vous expulsaient en un rien de temps vers l'horizon! Comme souvent dans le monde entier qui dit plage dit vendeurs ambulants, rabatteurs en tout genre autrement dit, une certaine idée de l'économie parallèle. Emilio nous aborda très poliment pour nous proposer un trekking dans la réserve naturelle citée plus haut; nous engageâmes les palabres afin de négocier le prix, les conditions et nous tombâmes d'accord. Le deal se résumait à un trekking contre de la beuh! Kamal voulait absolument fumer de l'herbe. Emilio se baladait toujours avec son shilom de pierre et son herbe maison dans ses poches. C'était un bon moyen d'accrocher les touristes fumeurs. C'était un type de 50 ans, intelligent intéressant qui connaissait l'Europe car il s'était marié avec une femme allemande, ex hôtesse de l'air. Il avait

Les tourments d'un jeune banlieusard

beaucoup de fantaisie, d'imagination et travaillait avec les enfants comme marionnettiste. Mais la réalité quotidienne vénézuélienne lui ordonna de laisser ses activités artistiques antérieures qui n'étaient pas assez lucratives pour survivre alors il se convertit en guide touristique dans un cadre géographique d'une beauté extraordinaire. La jungle était son domaine.

Le lendemain matin, nous nous rencontrâmes autour d'un petit noir attablés avec deux touristes français, enseignants comme pratiquement tous les français rencontrés lors de nos pérégrinations. De souvenirs de routard, c'était bien la première fois que je prenais part à une activité entièrement «franco-française». Nous découvrons un lieu une faune une flore luxuriante exubérante et envoûtante avec ses bruits et ses odeurs enivrantes sans oublier l'humour de notre guide et conteur Emilio. Durant cette longue journée de marche Kamal cassa ses lunettes ou plutôt la monture. Tout naturellement Emilio improvisa avec un rien de fil une réparation ingénieuse suffisamment solide pour tenir des jours avant de trouver un opticien...

Nous avons pique-niqué dans la montagne dans une petite clairière où les hommes avaient érigé à l'entrée d'une grotte un autel dédié à Marie la mère de Jésus. Ce trekking nous changea les idées; oublier Caracas et sa violence, le stress du voyage de l'inconfort de l'insécurité. Notre pension était charmante, propre, raffinée de style colonial espagnol relativement bon marché. Il était interdit de ramener des visiteurs mêmes touristes. Les mesures de sécurité nous rappelaient à chaque instant la dangerosité ambiante dans laquelle ces gens vivaient et le statut de touriste roi n'existait pas ici bas..

Nous mangions pratiquement tous les soirs dans l'un des deux seuls restaurants près du port, lieu de rencontre incontournable des

Les tourments d'un jeune banlieusard

touristes. Par ailleurs nous avons fait la connaissance d'un jeune étudiant super sympa qui y travaillait durant les mois d'été avec lequel nous échangeions sans arrières pensées ce qui était plutôt une bonne chose car en général nous étions vus comme des nantis par excellence, ce qui était tout à fait vrai, bref, notre séjour dans ce village ne nous coûta pas grand chose. Le touriste est la proie des individus mal intentionnés poussés par l'appât du gain facile partout dans le monde; c'est ainsi et le tourisme de masse engendre bien des tares économiques, politiques. Le commun des mortels était comme toujours le premier touché par cette crise économique et l'insécurité comme la violence qui en découlait par conséquent l'humiliation de se sentir inutile, la perte de valeur essentielle dans le noyau familial vis à vis des enfants enfin la perte de la dignité humaine, ô miseria...Je remarquais un phénomène amusant au cours de notre périple dans le pays; tous les touristes suivaient quasiment le même parcours donc nous rencontrions des visages familiers à l'instar des 2 allemandes et d'une anglaise qui firent un bout de route avec nous. A vrai dire, nous étions devenus pour ces filles synonymes de "sécurité", la bonne blague en effet d'où les guillemets; les deux teutonnes étaient tout de même un rien flippées. Une relation peu banale se créa entre nous et maintenant que j'écris ces lignes avec le recul, je ne peux m'empêcher d'affirmer que nous étions des gentlemen! Elles avaient certainement un jugement différent sur nous. Notre approche commune était néanmoins axée sur le rapport homme- femme en dépit de notre amabilité et notre relation platonique que certains gars rencontrés restaient interloqués par notre savoir vivre car eux cherchaient avant tout le sexe et ne s'embarrassaient pas de deux poids lourds qui nous cassaient toute ouvertures avec les filles locales. Ce que nous ne partagions pas avec eux c'était le sexe monnayé; autrement dit une sorte de prostitution qui ne disait pas

Les tourments d'un jeune banlieusard

son nom mais qui y ressemblait étrangement en raison de l'ambiguïté du deal général. Il suffisait d'aller dans une boîte, un pub pour constater le deal en marche. Certaines nanas effectivement étaient prêtes à tout pour se lier "d'amitié" avec un touriste (européen); ce n'est pas une généralité bien évidemment mais c'est un fait constaté, basta. Les raisons qui poussent ces filles à chercher un copain européen sont simples car ce peut être une opportunité de quitter la précarité ambiante dans laquelle elles et leur famille survivent, ce qui est humainement légitime. L'incompréhension entre ces allemandes et nous touchait parfois l'absurde. Elles étaient plus jeunes que nous en fait. Mais j'en reparlerai plus tard. Chemin faisant nous prenions la route pour *Chichiriviche* -avec une correspondance et une attente de deux heures au milieu du chaos des gares routières lieu de toutes les arnaques inimaginables- plus au nord dans un site fabuleux protégé en théorie car les autochtones négligeaient complètement leur environnement et cela je le remarquais dans tout le pays. En effet, les ordures jonchaient et dénaturaient les villes, les réserves naturelles, les plages en somme les lieux publics. C'était un problème d'éducation d'information de prévention donc un véritable problème de société ardu car l'instruction civique ne s'acquiert pas d'un coup de doigt. Les artères principales de cette petite ville étaient asphaltées pour le reste il fallait s'en remettre à dieu! Nous cherchions un hôtel de charme indiqué dans notre guide mais qui avait malheureusement cessé d'exister ! Une femme junky nous interpella voyant que nous tournions en rond. Elle nous trouva une superbe pension et naturellement, elle attendit de nous un pourboire. Cette pension était tenue par une jeune femme moderne émancipée pratiquant le body building en outre, elle possédait dans le patio de sa pension de nombreux appareils de musculation d'où les nombreux amis et visiteurs de son mini club.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Kamel s'essaya aussi à cette activité qu'il pratiquait en France; il en ressortit épuisé et courbaturé !Je ne me souviens pas du nom de cette maîtresse de maison francophone, dommage. Elle nous loua un kayak qui nous permit de visiter les nombreuses îles face à la côte; Ces dernières faisaient justement parties du parc national mentionné plus haut. Ce fut une expédition plutôt humide sportive voire un rien dangereux néanmoins, le plaisir fut total grâce à une surdose d'adrénaline sans commune mesure avec les différents moyens d'accéder aux îles à l'instar des embarcations de toutes tailles à tous les prix en fonction des îlots; de nombreuses familles vénézuéliennes profitaient comme nous du farniente pour faire un barbecue et patauger dans une eau cristalline avec leur rejeton. Le seul B-mol dans ce tableau idyllique était comme toujours les ordures jonchant les plages, les espaces de jeux après leur passage jusqu' aux nombreux sacs plastiques flottant au gré des courants marins mettant en danger la vie marine très précaire pour ne pas dire en sursis. En dépit de son provincialisme tranquille, la délinquance et l'insécurité n'avaient pas disparues pour autant, à chaque coin de rue sombre le danger rodait. D'ailleurs, c'était la raison pour laquelle la plus part des gens étaient armés. Un 347 se trouvait à 50 \$.

Seuls les axes principaux étaient illuminés. Ce commerçant palestinien qui tenait une droguerie non loin de notre posada nous montra son arme afin de se défendre. Nous fîmes sa connaissance parce que mon ami cherchait un preneur pour ses chèques qu'il gardait précieusement dans ses chaussures, inutile de vous décrire leur état pitoyable d'où l'impossibilité de trouver preneur! Il nous invita à prendre le thé chez lui dans son arrière boutique et c'est ainsi que nous avons recueilli d'importantes informations sur les problèmes journaliers des petites gens ici bas en province; vint l'heure de la prière, il déroula son tapis et remercia le très haut

Les tourments d'un jeune banlieusard

avant de reprendre avec nous notre conversation. Le citoyen lambda ne pouvait que subir cette situation inextricable outre le manque de confiance de la population envers des forces de l'ordre corrompues. Prévert disait «quand le bon dieu et le diable se mettent à table, le pauvre peuple nettoie les fourneaux». Nos activités diurnes compensaient le manque de divertissement nocturne du point de vue de mon ami qui avait l'habitude en vacances de se coucher à l'aube mais vue l'insécurité à régner dans le pays à l'exception peut être, de Mérida dans les *Andes*, une citée estudiantine, centre culturel important du pays au bord de l'effondrement général en cet été 2003. Revenons à nos moutons donc pour continuer notre périple via *Coro* dans l'état de *Falcon* où nous résidions chez Éric, un français expatrié depuis des années et marié à une charmante vénézuélienne. Il avait retapé une vieille maison de style coloniale dans le centre historique de *Coro* classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Chaque pierre, chaque bâtisse rappelait l'incroyable Histoire d'une ville conquise, défaite, décimé par des envahisseurs sans foi ni loi ou plutôt au nom de dieu à des fins hégémoniques donc économiques si je puis m'exprimer ainsi.

La posada «el gallo» était vraiment un havre de paix comme vous en trouvez dans de nombreux pays d'Amérique Centrale comme Mexico City, Guatemala Ciudad etc où le temps semblait s'être arrêter en son sein, c'est à dire le patio, l'âme de la maison arabo andalouse par excellence; à l'intérieur de celui ci donc, un petit bassin avait été construit d'où jaillissait la musique de l'eau rafraîchissant et apaisant le corps et l'âme. Un contraste stupéfiant avec le brouhaha de la rue à une dizaine de mètres seulement avec les automobiles états-uniennes bruyantes et polluantes et le concert incessant de klaxon qui était un sport populaire voire une manière de communiquer, un langage en quelque sorte. C'était le point de

Les tourments d'un jeune banlieusard

départ pour une excursion en 4X4 de la péninsule de *Paraganá* à travers le parc national Medanos de Coro. Nous étions un groupe hétéroclite composé de 4 nanas et 3 mecs de nationalités différentes. Bien entendu notre guide était Éric en personne. La péninsule était merveilleusement changeante au fil de la route. En effet, en quittant Coro, à l'orée de la ville s'étendait un désert de sable et de dunes sur quelques kilomètres avant de plonger ensuite dans un paysage méditerranéen de garrigue. Coro était l'une des villes les plus chaudes du pays, la palme revenait à *Maracaibo* plus à l'ouest non loin de la frontière colombienne, une véritable fournaise où le mercure atteignait facilement les 50 °c!

Après ce «mini Sahara», le Medano, nous découvrons une végétation très sèche genre maquis garrigue oliviers sauvages, pins je pensais obligatoirement à l'hexagone en admirant ce paysage changeant qui s'offrait à nous. Les militaires voulaient s'approprier la réserve jugée lieu stratégique; on signa un registre à l'entrée du parc national. Nous fîmes une halte devant la plus vieille église du pays, Santa Ana, dans le village indien des Caiquetios. Éric racontait l'histoire de cette église en espagnol au couple suisse/espagnol puis je traduisais en allemand pour Heike et Nadine puis en anglais pour Lindsay et enfin en français pour kamel; un exercice de jongleur et à vrai dire je m'en étais bien sorti car chemin faisant mon acquis espagnol se rafraîchissait à ma plus grande satisfaction au contact des diverses situations en ville. Nous déjeunions dans un petit resto sympa sur la route du lac violet où comme partout dans le pays, une télé déversait son flot de novelas¹ à 2 sous dont étaient friands les locaux; ce phénomène de feuilletons à l'eau de rose avait pris une telle

1 Feuilletons à l'eau de rose très apprécié en Amérique latine et Afrique

Les tourments d'un jeune banlieusard

ampleur sur tout le continent sud américain depuis une décennie déjà! Nous avons squatté littéralement le restaurant car Éric, Kamel et moi discussions de politique intérieure naturellement étant donnée la situation désastreuse du pays et aussi par rapport au devenir de son business. Nos autres camarades s'impacientaient sur leurs chaises, s'ennuyaient fermes et voulaient continuer l'excursion! Drôle de mentalité, je paie donc je suis Roi.

L'ultime étape du trip était le lac violet, un réservoir important de sel d'une beauté quasi psychédélique. Quelle couleur!

Nous avons pratiquement traversé la péninsule désertique en remontant vers le nord pour échouer tel ce cargo rouillé gisant dans la baie depuis nombre d'années sur une immense plage. Après tant d'heures passées dans le 4x4, nous piquions une tête et c'était bon, putain, le pied!

Finalement, nous devons prendre le chemin du retour et en fin de journée, nous arrivâmes à la pension complètement lessivée, épuisée. Cette rencontre avec Lindsay, Heike et Nadine se concrétisa par la suite en un périple à travers le pays, ensemble, comme si nous étions intimes, voire des amis d'enfance. Kamel et moi n'étions pas certains de comprendre exactement ce qu'elles attendaient de nous- les 2 allemandes. Elles décidèrent de faire un bout de chemin avec nous comme je l'ai dit plus haut. Là n'était pas le problème, au contraire leur compagnie était agréable mais elles imposèrent leur souhait et cela nous chagrinait quelque peu. Après tout, nous n'avions aucun compte à leur rendre mais nous ne voulions pas les froissées et voilà pourquoi nous subîmes leurs caprices. Que se soit pour aller dîner, se balader et j'en passe ...

Brossons un portrait sommaire de Nadine et Heike. L'une était une fausse brune l'autre était une vraie blonde, toutes deux de taille

Les tourments d'un jeune banlieusard

moyenne, 170cm environ 26/27 ans. Heike était plus jolie que Nadine. Elles n'osèrent se baigner lors de notre excursion, étaient elles complexées!! Elles avaient parfois des sauts d'humeur vraiment attachantes et peu distantes, joyeuses puis indifférentes et fermées, le visage sévère.

Bref, je n'avais jamais trop aimé le calcul! Ni Kamel ni moi même essayâmes de les séduire, peut être, était ce notre erreur? Car il y aurait eu un déclic ou une rupture, que sais je? Voudaient elles se faire des mecs mais trop timides pour avancer leur pion? Rien de très grave, je spécule tout comme mon pote. En revanche, nous étions conciliants, attentifs, de vrais gentlemen quoi! La dernière chose à faire comme le disait si bien Olivier, un français rencontré à Mérida dans les Andes et qui partagea avec nous une chambre chez Ricardo. Il nous disait de ne pas trimballer ces deux boulets avec nous d'ailleurs il en restait bouche bé devant notre comportement d'une exemplarité admirable. Je ne fais que le citer.

Oui, c'était tout à notre honneur mais quelle bêtise!

Parfois, nous délirions sur toute cette histoire de dingue lorsque nos instincts animaux, nos pulsions nous commandaient de les fouetter, leur faire l'enfer comme le disait mon compagnon de route bref, nous fantasmions pour tuer le temps et la connerie humaine par la même occasion. L'autodérision et l'absurde étaient d'excellents remèdes contre la bêtise. Il avait failli craquer me dit il une nuit à Mérida dans un bar où croyait il Nadine était à point parbleu! Non, il n'osait pas, comme moi même d'ailleurs avec Heike. En fait, il n'y avait jamais l'opportunité d'être seul avec Heike parce que Nadine se pointait, la suivait, la reniflait autrement dit, elle ne la lâchait pas d'une semelle; dans le milieu footballistique on parle de marquage à la culotte! Non, ne croyez pas que nous soyons obnubilés par la chose que vous savez! Et

Les tourments d'un jeune banlieusard

faire mentir M Freud et sa non moins célèbre maxime:« qu' y a t'il dans la tête des hommes?».

Nous sommes amis depuis 30 ans, célibataires, beaux gosses, intelligents mais timides et introvertis pour Kamel. Nous nous sommes perdus de vue de longues années car je me suis expatrié environ 14 ans. Mais notre amitié est tenace aussi il me rendit plusieurs visites durant mon séjour berlinois où je vivais et travaillais finalement, il est un grand frère alors je lui exprime aujourd'hui toute ma reconnaissance en dépit de nos différents récurrents. Voilà que je deviens nostalgique, mélancolique, je dois certainement écouter trop de Santana, à méditer...

A Coro, nous laissions notre désir de découverte culturelle vagué au gré des rues du centre historique, des musées, des places ombragés où les vieux se réunissaient sous les platanes sur des bancs de pierre dans une atmosphère très latine. Ce fût le moment opportun où Kamel fit réparer ses lunettes car il était plus que temps pour lui de mettre fin à cet handicap en outre chapeau à l'opticien qui régla le problème avec les moyens du bord. En quittant el Gallo. Éric nous fit un petit cadeau d'adieu très sympa.

Nous embarquâmes de la gare routière de Coro pour un trajet de 15 h jusqu'à Mérida avec une correspondance à Barinas- à la lisière de la région des Llanos. Les bus et autocars portaient seulement à plein sinon attente prolongée. Les cars luxueux possédaient tous l'air conditionnée, nous avions constamment froid lors de nos trajets. La deuxième partie du trajet se fit dans un mini bus de 10 places dans un paysage époustouflant dans les montagnes de la Cordillère des Andes. Le climat avait radicalement changé. Lorsque nous franchîmes le col, hors catégorie dans le jargon des cyclistes, la neige nous surprit, un vent glacial soufflait et nos dents claquaient. Bienvenue dans la

Les tourments d'un jeune banlieusard

Cordillère des Andes ! Après la chaleur étouffante de la cote qui abrutissait les méninges et nous ramollissait jusqu' à fondre littéralement, nous trouvions partout des hamacs dans les pensions pour roupiller, idée géniale. Chemin faisant le paysage et le climat s'adoucissaient, loin de nous la sécheresse de Coro et de sa périphérie caillouteuse, pour retrouver une végétation luxuriante, verte à souhait. Maintenant, nous devons sortir nos petites laines car les soirées étaient fraîches à Mérida l'étudiante, le chic, la plus sûr des villes et la moins chère d'après les bruits de couloir. De toute manière pour les gringos pleins de dollars, vous aviez le sentiment de jongler avec une monnaie de singe parce que les « bolis » comme les appelaient les autochtones n'avaient plus aucune valeur. Ainsi, nous mangions pour 2 euros, dormions dans une chambre double pour quelques sous...Comment survivre dans des conditions pareilles!

Les nuits étaient bouillantes mon ami, les filles du terroir chassaient le mâle étranger, inutile de vous expliquer pourquoi ! Il y avait un club où jouait live un groupe local, puis la sono prenait le relais.

Nous étions donc tous réunis plus 4 autres touristes de la pension dont ce jeune vénézuélien qui me rappelait étrangement un jeune banlieusard du 93 dans sa façon d'être, de penser...Nous étions déjà tous faits lorsque ce dernier s'attaqua avec emphase à la bloquée du cul nadine.

Elle n'avait pas apprécié son humour et surtout le contact physique des latins. Kamel était plié en quatre d'observer cette scène voire il s'imaginait à la place du jeunot; il était charmeur ce garçon! On embraya la deuxième pour se rendre à pied en groupe en boîte de nuit mais sans les deux boulets teutons. La musique était très rock, le public jeune, et les discussions fusaient de toutes

Les tourments d'un jeune banlieusard

parts, une fille m'embrassa même, près du bar sans aucune raison apparente! Nous étions rentrés à l'aube à la pension et au réveil une sacrée gueule de bois en guise de compagnon!

Deux français que nous rencontrâmes chez Ricardo étaient venus pour baiser ni plus ni moins, des adeptes du tourisme sexuel mais pas pédophiles! Ils les comptabilisaient même comme un trophée, sans commentaire... Dans un tout autre registre, nous primes le téléphérique construit par des autrichiens pour monter à 4300m d'altitude; le manque d'oxygène m'obligeait à redescendre au plus vite à l'étage inférieur autour de trois mille mètres car j'étais vraiment mal, de plus il y avait beaucoup de monde donc l'attente s'éternisait. C'était une attraction majeure de la ville andine. Il y avait un grand et excellent choix de consommation tout articles confondus dans le bazar; d'ailleurs j'achetai une belle poupée pour ma fille Maya.

Le jour de notre départ de Mérida tous les taxis s'étaient mis en grève et bloquaient les axes principaux; nous fîmes le long trajet à pied jusqu'à la gare routière et comme de bien entendu les autocars restaient à quai! Le départ était donc reporté au soir alors nous laissâmes nos sacs à dos dans l'office de notre compagnie pour éviter de les trimpler toute la journée. Le soir donc retour à la gare routière or Kamel s'aperçut que son argent avait disparu; le con avait laissé son fric dans le sac. Il essaya en vain de réclamer son dû, chose perdue, quoi faire? De plus le car pouvait partir à tout instant; Kamel était dépité, écœuré... C'était la deuxième fois déjà qu'on le volait en trois semaines, quelle régularité messieurs!! Il ne pouvait que s'en prendre à sa pure bêtise.

Nous avons voyagé de nuit afin d'arriver autour de midi à Puerto la Cruz, sur la cote est du pays. Une nouvelle fois nous traversions le pays d'ouest en est durant des heures dans un Mercedes de

Les tourments d'un jeune banlieusard

première classe tout confort afin de rejoindre un bled paumé à une trentaine de kilomètres de cette ville portuaire grouillante d'activités. Loin des sentiers battus certes, mais un ensemble d'îles formait une impressionnante réserve naturelle protégée, une cote escarpée et une pension, tenue par une charmante dame suisse allemande logée sur les hauteurs dominant le parc national Mochimo!

On se reposait et fumait quelques jours, farniente à la «plage Colorée» comme elle se nommait avant de partir pour Cuidad Bolivar sur l'Orénoque, fleuve jaune imposant, fort courant et riche en poissons. Ville dangereuse, pour ne faire exception à la règle, un patrimoine culturel hérité de la colonisation était la fierté de cette ville classée parmi cinq autres villes sud américaine par l'UNESCO pour représenter un événement/anniversaire culturel à travers le continent. Genre capitale culturelle du continent.

Nous allâmes directement dans le centre historique, chez Gerdt et sa casa «Amor y mio» Mais il affichait complet naturellement car tous les touristes atterrirent chez lui, pas étonnant du reste car ce type était un saint, il aidait chaque personne qui le sollicitait comme il le fit pour nous: il nous accrocha deux hamacs dans son salon du jazz, lieu de rencontre musical à l'occasion, car la maison était archi pleine. Le lendemain cinq touristes devaient partir en excursion donc ils libéreraient des hamacs sur la terrasse. Tout était basé sur la confiance dans cette pension, en revanche, il était interdit d'ouvrir la grille d'entrée si une personne sonnait, les risques d'attaque à main armée étaient bien réels. On ne plaisantait pas avec la sécurité à l'instar de la boulangerie deux blocs plus loin où un vigile armé d'un fusil à canon scié montait la garde; une boulangerie bordel!!!

Les tourments d'un jeune banlieusard

Nous rencontrâmes tous les routards que nous avons connus depuis Puerto Columbia jusqu'ici bas.

Ce fut une grande surprise et une joie de se retrouver tous une dernière fois, chacun y racontait ses aventures autour d'une bière mais aussi des cartes, backgammon et autre domino; Atmosphère bon enfant et très détendue, je crois que pour bon nombre de touristes, c'était une chance inouïe d'être chez Gerdt. Pour ma part, j'avais une excellente relation avec lui, étant donné que je parlais sa langue maternelle, de plus nous connaissions tous les deux les anciens haut lieux de l'underground berlinois alors les expériences de chacun furent partagées dans de longues parties de backgammon d'ailleurs, il me confia qu'il se souviendrait de moi comme celui qui le cloua au pilori à ce jeu! Ce fut le moment où nous décidions de confronter nos remarques avec nos deux allemandes car la situation s'était détériorée entre nous mais en vain, nous butâmes sur leur obstination à réfuter tout et n'importe quoi! Était ce de la mauvaise foi? On ne le saura jamais.

Cette ville était le point de départ pour la grande Sabana mais notre budget -en fin de compte suffisant -ne nous permis pas de conclure notre voyage sur cette immense et incroyable région... Après toutes nos galères, le choix fut vite fait. Ainsi, nous restâmes cinq jours à C. Bolivar à attendre le retour sur Caracas pour prendre notre avion.

Finalement, nous avons complètement zappé Caracas où nous passâmes une matinée en ville avec un vieux français dans un bar puis direction l'aéroport et de nouveau un retard d'Ibéria de 5 h...

Maudit soit cette compagnie aérienne qui fut indirectement la cause de notre braquage

fin

Les tourments d'un jeune banlieusard

Casse toi de là Mani !

Le monde ne s'arrête pas à ta cité

Ce matin, j'ai rendez vous avec le grand patron de mon entreprise. On me reproche mon dilettantisme, mon indifférence scandaleuse vis à vis de mes responsabilités d'ELS en d'autre terme, je ne suis pas l'employé modèle digne d'être dans la société parce que trop désinvolte. Le directeur est un homme imposant grand et gros, l'œil noir et un regard méchant lorsqu'il est nécessaire de montrer qui est le boss derrière son immense bureau noir en total harmonie avec ces sourcils diaboliques qui semblent ponctuer chaque parole lancée en l'air et retombant avec fracas sur mes pauvres épaules maigrichonnes qui ne cherchent dans l'instant que la fin de ce calvaire.

«- Vire moi, merde et qu'on en parle plus, de toute manière j'en ai ma claque de toute cette merde de maison de la consommation où je dois constamment réapprovisionner les rayons de croissants, pains au chocolat et autres viennoiseries dégueulasses. La fête est finie pour moi, file moi mon solde de tout compte et salut mon gros!» Voilà ce que je rumine face à ce véritable dictateur qui aboie ses ordres tous les matins dans le magasin avec à sa suite ses subalternes apeurés, faisant dans leurs culottes comme des gamins punis. Allez bordel, fais moi signer ce foutu bout de papier.

Si j'en suis là aujourd'hui, la raison est simple; j'ai pris mon

Les tourments d'un jeune banlieusard

boulot à 9 h mais un pâtissier a pointé pour moi à 6 h du matin et ce fut la fois de trop comme je m'en aperçus à trop vouloir tirer sur la corde, elle se casse. Je refusais de lui donner le nom de mon complice, en somme balancer mon pote, hors de question pour moi de faire une chose pareille car la trahison serait infâme et je ne pourrais plus me regarder dans le miroir et encore moins le voir, lui mon collègue et copain toutefois ce n'était pas un interrogatoire policier avec coup et intimidation physique que j'avais subi à 18 ans, nu et menotté à cause de cinq malheureuses barrettes de shit. Le boss me reprochait de me comporter comme si j'étais à la maison, fumiste comme pas deux et tricheur en plus... Fumiste, oui, c'est exact je fumais du haschich au boulot et même j'en ai vendu pendant un temps me faisant ainsi mon argent de poche, une conso à l'œil, bref, je faisais mon beurre car ma paie était une blague, j'aurais peut être pu protester devant les prud'hommes pour dénoncer cette exploitation et ce salaire de misère; je blague, mais j'étais un gamin insouciant en novembre 1986 date de mon licenciement. Mon pote et moi faisons les 400 coups au boulot et notre bien aimé chef nous couvrait chaque fois que nous le mettions dans de sales draps, super ce type et en plus on le fournissait en shit tout comme un autre chef de service qui avait été muté en banlieue alors qu'il était originaire de Vesoul dans l'est du pays.

Finalement, j'étais heureux d'être virer car j'allais toucher le chômage après 18 mois passés chez Euromarché, et me payer maintenant du bon temps, partir sur la route à ma guise sans restrictions de temps, j'avais des oiseaux dans la tête me chantant des mélodies sentant bon l'aventure, enfin, j'étais libre et j'allais m'éclater avec le premier galérien de la cité qui comme moi avait le feu au cul. Tony était toujours partant et d'ailleurs il était au Danemark en ce moment l'enfoiré mais il allait rentrer

Les tourments d'un jeune banlieusard

incessamment sous peu. J'allais prendre ma revanche et faire ce que j'avais vraiment sur le cœur depuis ma plus tendre enfance lorsque je bouquinais sans cesse notre unique livre de géographie, un atlas me servant de guide, de repère et de rêve inaccessible pour l'enfant que j'étais à savoir: quand je serais grand les voyages m'emporteront vers ces contrées éloignées de Blanc-Mesnil ne figurant sur aucune carte et qui me laissait croire parfois que nous n'étions rien puisque personne ne prenait la peine de mettre un point sur une carte en guise de signe de vie du côté de chez nous et plus particulièrement dans notre cité, la meilleur de toute, imbattable en football nous étions les meilleurs. D'autre part, nous n'avions pas de quoi partir en vacances l'été en famille en outre la culture, les loisirs, étaient réservés à ceux qui avaient de l'oseille alors que le soucis premier de ma mère était de savoir comment nourrir sa progéniture quand l'argent manquait déjà le 17 du mois. Elle devait emprunter de l'argent aux voisins, à son frère...Donc, nous avons toujours mangé à notre faim aux repas mais pas d'extra truc machin chouette. Pourquoi ils ne s'en sortaient pas? Ils ne savaient gérer le budget ou bien le manque récurrent d'argent était sûrement dû aux vices du *pater noster*, bourré quotidiennement et de surcroît jouant son argent aux courses or il ne gagnait jamais car comme me le dit plus tard mon frère, il ne savait pas jouer: Je me souviens de l'avoir un jour en pleine réunion familiale insulter en lui lançant discrètement à l'oreille des mots durs que j'avais entendu de sa propre bouche:«t'es un tocard».

Il brûlait d'envie de m'en foutre une bonne en pleine gueule tellement je l'avais humilié, son amour propre et sa dignité de père, absent quoi qu'il en soit. Nous étions braves mais aussi insolents à souhait lorsque la frustration devenait trop importante ou simplement par pur cynisme.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Combien de fois avais je entendu cette putain de rengaine: «si je gagne un gros tiercé on part en Australie». De cette voix avinée, crachant jurons et vulgarités se mêlait la fumée infecte de sa gauloise brune puant et empestant l'appartement tout entier.

Eh bien, à peine une semaine s'était écoulée depuis cet événement que mon frère m'envoyait une invitation de Berlin depuis sa caserne. En effet, il avait réservé une chambre d'hôtel à l'intérieur du quartier Napoléon à un prix dérisoire, quelque chose comme 100 Frs la semaine pour cette piaule et puis restait le train Paris Strasbourg et de là le train militaire jusqu'à Berlin, un trajet éprouvant de plus de 14 heures et qui me laissait bouche bé en arrivant au petit matin brumeux dans une gare perdue d'où une musique militaire s'échappait de haut parleurs en guise de bienvenue dans le quartier Napoléon, secteur français géré par les militaires français dans cette ville sécurisée aussi par les alliés. Mon excitation était à son zénith et je m'en foutais de savoir que cette brève visite ne durait que 7 jours. Un bon début, un hors d'œuvre en somme

Dont le seul but était de me mettre en appétit. Mes cheveux bouclés et longs avec ma barbe de 4 jours détonaient dans le foyer des soldats aux crânes rasés, c'était marrant et certains me questionnaient pour savoir ce que je foutais dans leur caserne. Pour leur mettre bien les boules, j'avais pris mon papier militaire indiquant mon exemption du service national, le drapeau me donnait vraiment envie de gerber et je m'en serais voulu à mort d'être un an dans cette foutue galère à jouer à la guerre ou pire de se faire exploiter pendant par l'état sans compter tout ces tordus de gradés, petit ou important, vous ordonnant d'être au garde à vous à 5 heures du matin en pleine hiver berlinois où le thermomètre

Les tourments d'un jeune banlieusard

frisait aisément les – 15° tranquille à l'aube et de surcroît en petite tenue pour en faire des soi disant braves moutons et des hommes disciplinés .

Je passais une semaine vraiment pleine et excitante à n'en pas douter car je découvrais une ville mythique à cause de la guerre chaude et à l'opposée froide et enfin ultime conséquence désastreuse de la folie des hommes politiques et de ces turbulences politiques fut la construction de ce mur, rideau de fer pour reprendre Churchill , séparant des gens , des familles, des amoureux désœuvrés alors moi Mani, le banlieusard du 93 comme il est surnommé maintenant par les jeunes du dit département, j'ouvrais bien grand mes yeux pour observer cet horrible machin comme dans les films d'espionnage, ces miradors dans lesquels des militaires armés veillaient près à faire un carton sur quiconque voudrait s'aventurer dans ce no man's land effroyable. Il faut vraiment être là et sentir cette atmosphère lourde qui se dégage de cette séparation physique pour comprendre l'émotion que je ressentais à ce moment avec pour finir cette chape de plomb policière qui caractérise l'est communiste au *Check point Charly* ou dans le métro à la station frontière de la Friedrich strasse. Lorsque vous franchissiez cette porte vous étiez plongée dans un autre univers bien loin des lumières de Berlin ouest et de l'insouciance qui y régnait. Il était impératif de repasser le Check point à l'heure prévue sinon, il est absolument certain d'être considéré et traité d'espion!

Voilà bien des raisons de déclarer que ce séjour fut riche en expérience où les uniformes étaient omniprésents dans chaque secteur de la ville et d'ailleurs les pancartes vous le rappelaient toujours à l'instar de ce: *you are living the american sector, bla bla bla...*

Les tourments d'un jeune banlieusard

Il y a quelques années déjà notre ville de gauche organisait chaque été un séjour en RDA car Blanc Mesnil était jumelé avec une ville est allemande aussi deux de mes potes furent accompagnés manu militari en France avec interdiction définitive de se montrer un jour à la frontière est allemande. A l'époque, ils eurent des rixes avec la jeunesse est allemande que je qualifierais de chauvine un brin raciste comme me le décrire mes copains avec peut être une exagération mais tout de même leur propos furent corroborés par d'autres jeunes des cités alentours décrivant les même faits donc à recouper comme un inspecteur ces différents propos j'en déduisais qu'il y avait une certaine vérité derrière tout ce cirque, loin de la fraternité des peuples communistes à travers le monde (sic). Ainsi, les lynchages racistes de Rostock du début des années 90 ne me surprenaient aucunement alors que les allemands eux semblaient tombés des nus devant ces événements racistes qui ternissaient l'image d'une Allemagne tolérante surprise par de tels actes. Tout un vocabulaire populiste et raciste émergeait dans la presse à grand tirage de A. Springer toujours prêt à mettre de l'huile sur le feu...

Enfin, je n'avais pas de conscience politique à cette époque et je me foutais magistralement de ce qui pouvait se passer autour de moi car seul comptait ma petite gueule et mon quotidien avec ses histoires d'amour, de drogue et parfois de sport car j'avais définitivement ranger mes crampons le jour où je découvrais un autre monde au delà du football et de ma cité néanmoins le désir de jouer entre potes à la cité pendant nos périodes de chômage continu persistait.

Ces moments étaient agréables , fraternels et pleins de gaîtés lorsque nous jouions dans la neige à courir derrière un ballon avec 4 lascars adultes portant la moustache et pourtant insouciant de leurs responsabilités me semblait il, ou plutôt ils échappaient pour

Les tourments d'un jeune banlieusard

un moment à la dure réalité du chômage des années 80 dans le foot et la fumette, Jah, nous rendait hilares et parfois des crises de rire nous clouaient littéralement au sol pliés en quatre pour une connerie si futile soit elle, c'est dire si l'herbe était bonne .

Je touchais mes allocations et de plus j'eus la chance de faire des colonies de vacances avec mon pote d'enfance Chris, directeur d'un centre pour une banque la BRED si je ne m'abuse, donc en plus de m'occuper de mômes je faisais du ski cette hiver pendant deux semaines avant de partir une nouvelle fois à 12 en auberge de jeunesse dans l'Isère skier en groupe, toutes et tous des copines et copains de la cité. C'était fantastique et nous ne passions inaperçus sur les pistes, à l'auberge, au village. Le 9 3 une fois de plus se déplaçait grouper mais la parité homme femme détendait l'atmosphère et les gens rencontrés n'étaient pas pris de panique face à cette horde de noirs et d'arabes et d'européens bien sûr et si je ne dis pas français c'est pour la simple et bonne raison qu'il n'y avait aucun français de souche parmi nous, en d'autres termes nous sommes des enfants d'immigrés avec pour l'ensemble des papiers français qui à vrai dire ne représente au quotidien pas grand chose car combien de fois mes potes avaient subis des discriminations. Du fait de la couleur de peau ou du blase qu'ils portaient et j'en passe des murs et des pas beaux.

Cette année 87 débutait pour moi à cent à l'heure et elle se poursuivait sur le même tempo le reste de l'année. En fait, j'allais passer pratiquement 6 mois loin de chez moi cette année; tout d'abord 3 semaines à la montagne en France, 4 semaines à Berlin de nouveau puis 3 semaines en Tunisie en club vacances pour prolos en chaleur, inoubliable séjour de folie carnavalesque ensuite re-Berlin pour 2 semaines interrompus pour raisons particulièrement grotesque avec mon pote Tony qui dormait chez ma meuf et quelle

Les tourments d'un jeune banlieusard

nana, 16 ans de plus que moi, et selon les canons de la beauté en vigueur ,on ne pourrait la qualifier de belle femme mais je payais mon dû et en réalité elle était très gentille, honnête et serviable cependant mâle dans sa peau et psychologiquement troublée mais l'âge aidant la séparation fut brutale pour elle car je ne pris pas de gant pour lui annoncer mon départ ou plutôt notre départ. A vrai dire si j'avais été seul, j'aurais squatter chez elle un bout de temps et ainsi éviter un retour en banlieue. Finalement, nous restâmes deux petites semaines chez nous à Blancoke avant d'acheter des billets de train pour le nord du Danemark, Nykøbing- Mors sur une petite île à 80 kilomètres de Aalborg. Là, nous allions y passer 3 mois et demi...

C'est ce séjour que je relate maintenant même si les autres trips méritent toute mon attention je crois que le Danemark sera un moment clef dans mon parcours personnel car il est initiatique d'une certaine manière et m'ouvrira des perspectives différentes sur ma perception de mon moi par rapport aux jeunes scandinaves de mon âge et leur autonomie dans une société complètement différente de la notre en banlieue. Ils m'ont fait comprendre que le choix est personnel et à porter de chacun de nous si la motivation est au rendez vous alors la persévérance et l'aide d'autrui contribuent à la réussite. Travail, persévérance et récompense font la construction de son moi, voilà ce que j'ai découvert chez ces jeunes danois précoces et autonomes bien sur l'argent des parents n'y était pas étranger, mais c'est le rôle des parents de croire et d'avoir confiance en leur enfant et de les soutenir de les aider si les enfants le leur demandent.

Tony et moi étions des enfants de la banlieue, enfants d'immigrés espagnols Lesquelles ont dû subir bien des souffrances pour en arriver là et construire une famille, une langue à apprendre alors

Les tourments d'un jeune banlieusard

que la leur n'a pas été étudiée énormément à l'école si je pense à mon propre père. En somme ils sont des ouvriers de la France d'en bas pour reprendre une «Raffarinade» bien connue.

D'autre part, j'ai découvert dans cette petite ville des filles émancipées, prêtent à faire confiance à des inconnues ami de l'ami mais tout de même.

Loin, très loin du vice et de la suspicion que je connais dans notre quartier. En effet, nous arrivions en soirée à Nyköping nous dirigeant tout droit chez Anna la meuf de Tony vivant dans un studio d'étudiant dans un immeuble de 3 étage coquet et propre où chaque locataire dispose d'une chambre équipée de 16 m². Le premier soir je dormais chez eux elle donc mais trop fatigué je tombais comme une masse après 17 heures de train et ils purent faire l'amour je suppose sans être trop gênés par ma présence mais bon Tony avait pris le soin de me mettre un matelas derrière la table qui faisait office de bureau, table à manger et un peu plus encore.

Tony me dit que je devais absolument me trouver un squat, il était bien le garçon comment aurais je pu je ne connaissais personne dans ce bled. Cependant Anna me trouva une copine de classe voulant bien m'héberger gratos pour un moment et qui plus est vivait au 2 étage dans l'immeuble.

Le soir après les cours, nous allâmes tous les 3 rendre visite à Mette, cette fille providence qui devait s'occuper de moi. Elle était attablée avec deux autres copines travaillant leur devoir et la particularité de Mette résidait dans le fait qu'elle ne bouclait jamais sa porte à clef et donc n'importe qui pouvait entrer et s'installer! première surprise pour moi qui voyait les gens tels des spidermans cambrioler les appartements dans ma cité par les

Les tourments d'un jeune banlieusard

fenêtres des escaliers alors penser vous confronter à une telle manière d'être j'étais déboussoler. Anna me présenta et je ne compris absolument rien à ce qu'elle se disaient entre elles toutes ces blondes aux yeux bleus et la peau blanche comme le lait avec des taches de rousseur pour certaines d'entre elles, pas vraiment mon style de femme si j'en ai un du reste mais je préfère de loin le type méditerranéen, bref, égal. En retournant chez Anna se faire un bon bang, elle me dit que j'avais fait bonne impression et qu'elles avaient toutes les 3 tiltées sur mes yeux, mon charme apparemment.

Enfin, après manger, je descendais un étage pour frapper un peu mal à l'aise à sa porte puis entrer sans attendre comme elle me l'avait dit. Je m'asseyais face à elle puis nous conversions en anglais naturellement et à vrai dire son anglais était excellent de quoi me faire rougir avec mon accent français à tordre le cou au règle d'Oxford mais enfin l'important restait l'échange et puis la praxis était revenu après des mois passés en vadrouille à l'étranger.

Le moment crucial pour moi, et sûrement pour elle fut le moment d'aller se coucher car je devais ôter mes affaires devant une inconnue et qui plus est chez elle alors que je me sentais tel un parasite suçant le sang de cette fille.

Elle me rassurait en me disant que je devais me sentir ici chez moi, à mes aises sans complexe aucun. OK, je vais essayer de ne pas t'énerver avec mes principes ma belle.

Elle avait deux matelas d'une personne l'un contre l'autre, et elle ne changeait rien à ses habitudes car elle alla se coucher en slip avec pour tout pyjama un polo tombant juste sous sa foufoune. J'avais la biroute en feu

Les tourments d'un jeune banlieusard

Sous ma couette et je ne pouvais plus sortir de là sans lui montrer les ravages qu'elle provoquait sur moi alors qu'elle ne fit absolument rien, c'est dire mon imagination débordante. Les deux premières semaines je ne rentrais que tard à la maison pour ne pas non plus la déranger par ma présence puisqu'elle passait son bac en fin d'année et qu'elle bûchait énormément.

Tony me demandait tous les jours lorsque je montais prendre le petit déjeuner chez Anna qui était déjà à l'école si j'avais conclu avec Mette et tous les jours je lui faisais une réponse négative jusqu'au jour où il ne me croyait plus et qu'il pensait que je lui cachais une relation en devenir or rien de rien je ne voulais pas faire de faux pas et casser la baraque pour finir à la rue. Je fus patient et cela était tout à mon honneur car nous apprîmes à nous connaître et ainsi débrider des complexes ou blocages mais aussi créer un sentiment très intense entre nous, une amitié pleine de tendresse. Donc, nos journées étaient faites de visites aux amis de Tony, des iraniens réfugiés qui étaient souvent chez Shahpur point de rencontre où tout le monde venait manger là et discuter, jouer aux cartes, fumer toutes sortes de choses mais aussi pour de temps en temps rencontrer des amis opposants au régime des mollahs, travaillant à l'intégration des membres de la communauté persane au Danemark. D'autre part, la veille de notre arrivée en ville, un homme d'une quarantaine d'année s'était suicidé en sautant dans le port la nuit. La tristesse se lisait sur les visages de ces déracinés.

D'autre fois, nous allions chez Klaus un junky très intéressant et adroit de ses dix doigts à travailler le cuir et là aussi, un rendez vous obligé des danois de l'autre côté de la barrière, c'est à dire des marginaux, toxicos et alcoolos pour être caricaturale et rester dans le cliché.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Klaus nous appréciaient beaucoup et nous respectait vraiment et en tant qu'hôte il se démenait comme il pouvait avec le peu qu'il avait par contre il n'avait plus d'électricité et les bougies brûlaient constamment avec les volets toujours clos, c'était déprimant d'être tout le temps dans le noir, pourquoi avait il peur de la lumière, comme Dracula que la lumière effrayait; pourtant sa peau avait un besoin de soleil évident. De jour en jour je découvrais des façons différentes de fumer le shit avec des trucs à vous fracasser la tête qu'ils appelaient choobang² avec des shiloms toujours plus gros et une taf ou bouffée suffisait à provoquer une sorte de flash qui me laissait amorphe dans une léthargie incroyable incapable de placer un mot ou de comprendre mon environnement immédiat. Inutile de dire que ces danois super tufs nous riaient au nez avec nos petits joints banlieusard.

Chemin faisant, je rentrais toujours plus tôt qu'auparavant chez Mette comme si un appel venu du fi fond d'un fjord me poussait dans le cocon chaud de cette fille au long cheveu blond roux à la peau si clair d'où perçaient des centaines de petites taches de rousseur qui étaient son charme discret tout comme son sourire et ses yeux perçants qui cachaient une inquiétude et une simplicité recherchée laquelle me poussait à fouiner encore et toujours ses petits secrets; Était né une certaine forme de complicité réciproque ainsi qu'un besoin physique d'être ensemble car je n'étais plus le seul à vouloir sa compagnie, de même, elle n'osait pas s'ouvrir peut être par manque de confiance ou peut être ne me jugeait elle pas suffisamment complice ou proche de ses soucis existentiels car elle me voyait toujours rentrer plus ou moins épuisé par la défonce mais je ne tardais pas à lui ôter ces derniers doutes et l

2 Gros bambou pour fumer le shit

Les tourments d'un jeune banlieusard

l'accompagnait une nuit étoilée et froide dehors à la recherche d'un souhait à porter de mains et qui l'empêchait finalement de s'épanouir dans l'amour jusqu'à lui couper et le sommeil et l'appétit.

Cette nuit je me décidais à la prendre dans mes bras, à l'embrasser et la reconforter avec des mots simples et idiots mais qui s'avèrent parfois essentiels pour convaincre et clamer haut et fort mes sentiments pour elle.

J'avais envie d'être sentimentale et câlin avec cette pauvre fille qui je le voyais était persécutée par le passé ou quelque chose de dégueulasse mais elle ne s'ouvrait pas à moi, du moins je décidais de patienter évitant ainsi la brusquerie et la maladresse.

Je compris alors en rentrant de nouveau à la maison pour se coucher qu'elle ne pouvait plus cacher ce secret qui la faisait souffrir parce qu'au moment de passer à l'acte final et déjà lors de préliminaires érotiques et sensuels, je découvrais un blocage suivie de réticence et de craintes et tout à coup des larmes jaillissaient de ces yeux fermés, épouvantés comme si j'étais devenu un monstre voulant la perforer de toutes parts. Elle me repoussait avec ses mains maladroites et presque paralysés par la peur du viol.

Mon dieu que se passait il dans sa tête et pourquoi n'avait elle rien dit à personne toutes ces années, s'il s'avérait vraiment qu'elle subît le pire comme je le pensais maintenant confronter à cette situation extraordinaire pour moi et terrible; elle était au pied du mur et je la priais de tout me raconter afin d'évacuer ce calvaire, de soulager sa conscience afin d'éclaircir notre relation intime. Parler était primordiale or elle s'en aperçut en m'expliquant difficilement ce qui s'était passé il y a 7 ans, avec beaucoup de courage elle soulagea son âme, du moins une infime partie mais un

Les tourments d'un jeune banlieusard

grand pas avait été franchi en rompant le silence. De cette nuit étoilée d'où surgit le cauchemar, une véritable révélation amoureuse naquit autant qu'une amitié sincère et un sentiment fort d'avoir trouvé une oreille attentive et réconfortante. Putain, jamais je n'aurais imaginé vivre un instant pareil car son comportement très posé et serein pour une fille de son âge ne correspondait en rien à ce mal être indélébile qu'elle supportait chaque jour et qui devenait lourd à chaque fois que nous tentions de nous aimer. Ainsi, je fus son premier amour et l'acte se fit dans la douleur des émotions

Et des souvenirs qui hantaient ses nuits alors elle laissait brûler un cierge sur le bord de la fenêtre toute la nuit, chaque nuit afin de trouver une improbable paix qui telle cette flamme lui réchauffait le cœur meurtri par la perversité des hommes, elle, qui fillette encore, avait croisé le chemin d'un fils de chien pervers voulant se faire plumer... Je souhaitais en mon for intérieur que ce pédophile crevât pour son crime et qu'il subisse le reste de ses jours le courroux de la justice divine puisque celle des hommes était défaillante. Je n'ai aucune pitié ou circonstance atténuante pour des hommes ou des femmes commettant l'innommable. Je ne suis absolument pas un partisan de la peine capitale mais la pointe doit être sévèrement punie; étant de religion catholique, il m'est difficile de vouloir une justice personnelle revancharde où le coupable devrait subir lui même ce qu'il a fait à sa victime alors je serais moi même un criminel en le châtiant. Comment trancher l'affaire de pédophilie avec éthique, droiture et justesse dans la peine sans se placer soi même de part son intime jugement dans le rôle de bourreau néanmoins je ne tendrais pas l'autre joue car il est difficile de pardonner, par contre il est hors de question d'oublier.

Je referme la parenthèse sur cet acte pédophile qui est

Les tourments d'un jeune banlieusard

malheureusement si banal et courant au sein de tant de familles incestueuses! A vomir. Mette, sacrée bout de fille, excellente pianiste, ouverte et tolérante engagé dans le mouvement green peace par idéalisme et utopisme dirai je, m'inspirait du respect pour autant de débauche d'énergie et de but qui prenait forme avec l'approche des examens de fin d'année. D'ailleurs, cette manière d'être était répandu au sein des lycéennes danoises qui escomptaient toutes prendre une année sabbatique avant de rentrer en fac et Mette ne dérogeait nullement à la règle car elle avait en tête de partir bosser en Norvège quelques mois afin d'économiser un maximum de fric puis bye bye via le sud de l'Europe ou l'Orient beaucoup moins cher à l'instar de l'Inde.

Deux copines étaient revenues d'un long séjour en Turquie et Inde et avaient des tas d'anecdotes à conter mais l'une d'entre elle avait péché les plombs suite à un viol en Turquie encore une fois malheureusement à vrai dire les deux nanas furent violés par un groupe de mecs avec lesquels ils avaient fait connaissance et puis une fois une certaine confiance établie entre eux ils avaient fumer beaucoup de défonce alors à ce moment l'enfer devint réalité pour elles. L'une d'elle ne parlait plus beaucoup; elle était devenu un vrai légume. Mette me conta cette triste histoire un soir au lit à la lueur de la bougie et de la pleine lune en arrière plan. Des symboles auxquels Mette attachaient de l'importance ou plutôt du réconfort comme je le remarquais.

Mette était fine, son visage m'avait au départ un peu refroidi car son nez écrasé en plein visage lui donnait de la sévérité qui s'évanouissait heureusement avec son large sourire et son attitude très cool. D'ailleurs elle me faisait penser aux existentialistes ou pseudo ex, bref tout de noir vêtu dont Boris Vian le pataphysicien multi talents était le fer de lance et qui du reste me donne toujours

Les tourments d'un jeune banlieusard

de sacré fou rire lorsque je me plonge dans ses bouquins ou à l'écoute de ses morceaux de jazz satirique et chanté avec brio. Mette est enfin la générosité même, je ne connaissais aucune personne de son gabarit, ouah!

Le gap entre nous était flagrant, ne serait ce qu'intellectuellement parlant, elle avait déjà une pensée politique, un avis sur nombre de faits qui me laissait froid et j'étais plutôt assez fier de mon incrédulité, bordel, j'étais ignare et une seule chose m'excitait à part le sexe, la drogue que j'avais placé au dessus de tout, oubliant ainsi valeurs morales, principes de bon sens, enfin je recherchais toujours plus d'expériences à assouvir car ma soif de savoir restait grande. J'étais dans un processus de destruction par la drogue de mon moi antérieur pour renaître changer avec un état d'esprit totalement nouveau, oublié à jamais l'éducation modelée par le petit monde de la banlieue, formater à l'extrême, se soucier plus de ce que les autres pensent que de sa propre existence, de la jalousie et de la médiocrité environnante et enfin ces villes dortoirs qui n'ont rien à donner à ses concitoyens si ce n'est une dépression, une envie de fuir et cas extrême le suicide des plus perturbés. Voilà la banlieue que je connais avec nos jeux dans les caves où nous côtoyions les toxicos la seringue plantée dans la veine ou les débutants qui eux gerbent leur âme pour avoir sniffer une poudre diabolique.

La banlieue que je voyais de mes yeux était les cambriolages en pleine journée alors que nous tapions une partie de foot sur le terrain de basket au milieu de la cité; ou encore les descentes de police bloquant le quartier à la recherche de quelques lascars du coin, petit Mesrine en devenir, fichés chez les flics. Le foot nous a sauvé je dois le dire d'un mauvais chemin car combien d'entre nous ont séjourné au placard à Fleury ou Fresnes. Mais je ne peux

Les tourments d'un jeune banlieusard

pas décrire la banlieue seulement comme un endroit mal famé, zone de non droit comme le passe en boucle TF1 dans ses JT de 20H non la cité est un lieu multi- culturel où les enfants peuvent à tout moment se rencontrer et partager des jeux des expériences , se socialiser et apprendre la vie en communauté que les enfants des zones pavillonnaires n'ont pas forcément l'opportunité de connaître et nombre de ces camarades de classe étaient et restaient isolés chez eux une fois l'école terminée. Donc je voyais cette vie de cité comme un plus positif sur le chemin de la tolérance et de la connaissance d'autre sur son tapis de prière ou encore les repas de rupture de jeûne lors du mois de ramadan. Le partage et le don de gâteaux secs et autres sucreries aux enfants, amis voire aux indigents dans d'autres situations qui m'ont influencé sans aucun doute dans la construction de ma personnalité et d'autre part un rempart contre l'ignorance et plus généralement le racisme.

Donc, cet héritage mien, je l'ai pris avec moi dans mon sac de voyage et j'ai pu faire partager à Mette mon expérience qui était très enrichissante autant pour elle que la sienne pour moi; ce sont ces échanges culturels que j'adorais plus que tout autre chose et ainsi essayer de se rapprocher par le verbe. L'intolérance dans cette petite ville du nord du Danemark me fut à maintes reprises démontrer par Mette qui subissaient les foudres et paroles insultantes de ces gens parce qu'ils voyaient un «noir» main dans la main avec une des leurs. J'étais un noir au même titre qu'un turc ou iranien ou libanais pour eux alors Mette me traduisait tout ces noms d'oiseaux dont ils nous affublaient lors de nos promenades dans le centre réservé aux piétons, véritable institution dans ce pays. D'ailleurs , l'écologie ne s'arrêtait pas aux seules voitures, les ordures étaient triées, les bouteilles d'eau en plastique consignées au même titre que le verre et j'en passe et je le rappelle nous étions en 1987...Quand je pense à notre conscience

Les tourments d'un jeune banlieusard

environnementale en banlieue... Enfin, un latin discipliné n'est pas un scandinave ou un anglo saxon cousin germain, non, les idées font leur chemin pianissimo, no panic.

Nyköbing Mors était une petite commune sur une île encerclée de forêts et la pêche était l'activité majeur de la région aussi les fins de semaine devenaient une effroyable beuverie dans les cafés chez les gens car l'alcoolisme était un grave problème dans la région et il n'est pas rare de voir les enfants de 14 ans boire de la bière en famille, rien de choquant dans cette mentalité où ce breuvage à l'image de Carlsberg possède 70% du marché de la bière pression. Un véritable monopôle; un peu comme chez nous avec le vin.

Pour revenir aux fins de semaine, les bagarres éclataient un peu partout en ville et les étudiants/lycéens eux hantaient leur lieu loin des paysans et pêcheurs ignares et vulgaires comme pas deux une fois les effets de l'alcool en marche. D'ailleurs Tony a dû se battre à deux reprises avec un colosse m'avait il dit, il avait déjà vécu ici quelques mois et travaillé dans une usine de poisson et avait connu Anna en boite je crois. Avec nos amis iraniens nous passions nos journées à jouer au Backgammon, aux cartes écouter les Tangerine Dream et autre Pink Floyd ou Eloy³ bref des musiques planantes beaucoup trop électronique à mon goût et mes oreilles supportaient très mal ce son sophistiqué et dénué de tout feeling du moins le ressentais je ainsi;

Chez eux, j'ai découvert l'Opium et son caractère rituel d'une bonne fumerie accompagnée de tchaé avec sous les fesses de bons coussins car nous étions pour cette cérémonie assis sur le sol avec les ustensiles nécessaires pour fumer. Un camping gaz, un couteau

3 Musique planante, synthétiseurs pour les allemands de Tangerine Dream

Les tourments d'un jeune banlieusard

de cuisine relativement large mais sans dent nécessaire, une tige fine métallique et enfin une paille pour aspirer la fumée qui se dégage de la combustion du fer chaud sur l'opium préalablement chauffé pour le ramollir et l'étaler sur le couteau; vous me suivez.

Il faut aspirer lentement sans à coup la fumée pour se remplir les poumons de cette salope qui des les premiers effets vous submerge par son miel chaud qui prend possession de tout votre corps maintenant chaud avec quelques picotement ça et la qui vont se transformer en grattements délicieux; la tonalité de la voix mue tout comme la pupille se rétracte considérablement pour atteindre la taille d'un minuscule caillou. Putain, je n'en revenais pas de cette sensation de chaleur et de confiance totale en moi, finie les craintes, le doute et place à l'amour, toujours l'amour et rien que l'amour car on me promettait une sacré partie de jambes en l'air vue que l'éjaculation est retardée de 8 bonnes heures rien que ça comme j'allais en faire l'expérience avec mette mais je 'avais pas le bon partenaire pour les raisons évoquées plus haut mais tout de même et ce jour comme par hasard mette était rentrée saoul à la maison pour se donner du courage et de plus elle voulait me donner du plaisir, elle était décidée à s'offrir à moi comme un cadeau, merci!

Putain, pauvre fille, je la ramonais sans fin, essayant toutes les positions que je connaissais et essayant ouvertement l'innovation jusqu'au moment où elle me dit:«stop, basta, you kill me »

Que pouvais je répondre et elle voyait bien que j'avais bouffé le diable. Alors après une pause on remit ça sous la douche et puis encore sur le lit et puis s'en était trop pour elle alors elle s'endormit avec la sensation d'avoir reconquis un peu plus de confiance en elle, même si la boisson la dopa un chouya.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Chez Klaus en revanche, j'ai découvert le speed, une amphétamine, une cocaïne du pauvre dont les effets s'étalent dans la durée un sacrée bout de temps et à vrai dire je voulais que cela cessât après une nuit blanche et nerveuse car Tony avait coupé la poire en deux et on l'avait mangé plutôt que de sniffer des lignes de cette poudre blanche anesthésiante. Et justement le lendemain nous avons la visite des parents et des frères d'Anna dans son minuscule studio où nous avons joué toute la nuit au Kniffel, jeu de dés à fumer du shit sans ressentir de fatigue naturellement il était vain d'aller se coucher alors nous primes les vélos pour une belle ballade matinale en forêt.

Tout feu tout flamme, la biroute dans mon slip avait disparu je ne la sentais plus vivre car cette foutu dope rétrécissait mon bout d'appendice alors je n'osais même pas penser à une partie de sexe et pourtant l'envie ne manquait pas de découvrir une nouvelle expérience sexuelle liée au speed. Mais ce n'était que partie remise car dans cette petite ville se trouvaient à foison les paradis artificiels tant citer par Baudelaire en quantité incroyable: hash, beuh, speed, opium, barbiturique, LSD, magique mushrooms ou champignon hallucinogène donc l'embarras du choix pour se défoncer selon son humeur mais pour mon plus grand malheur, j'idéalisais et amplifiais démesurément mon goût pour les opiacés, mon dada, parmi toutes les drogues.

Ce séjour se poursuivait sans heurts, sans soucis tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. J'aimais être avec Mette en soirée et la journée avec les gars et même si l'hiver approchait à grand pas avec ce froid glacial et la tombée de la nuit dès 15H 30, si je m'en souviens bien, le soleil était présent, sans nuages à l'horizon donc pour moi c'était un beau temps par conséquent il

Les tourments d'un jeune banlieusard

fallait simplement se couvrir chaudement. Par contre, j'appris par les journaux que la Scandinavie détenait le triste record de suicide, pas étonnant vu le peu de lumière à cette époque et puis les gens buvaient énormément de bière comme ce type chez qui nous fîmes interruption pour aller chercher de la dope. Un vrai squat plein à craquer d'habitues et de potes qui fumaient et buvaient du matin au soir et ce type véritable phénomène, un néandertalien, un visage ravagé par l'alcool qui était littéralement assis sous son cageot de bière personnel que sa pauvre maman allait acheter tous les matins d'après ce que je compris des propos tenus par Nasser, un iranien chez qui nous allions de temps à autre. Donc cet homme de trente ans malade paraissait avoir 25ans de plus. Il divaguait, aboyait quelques mots puis déclamait haut et fort: «Salam on the road» et tout le monde riait sauf moi dépité par ce spectacle ou encore il sortait de je ne sais où un sabre qu'il manipulait maladroitement et moi la peur au ventre j'évitais de rester trop près de cet arme blanche vraiment magnifique.

Enfin il n'y avait que peu de distraction dans ce gros village et cela peut expliquer cette tendance à la toxicomanie et l'alcoolisme, une échappatoire à la monotonie pesante, au chômage et puis j'avais l'impression que de toute manière l'état providence assistait tout ce petit monde qui n'avait guère de gros problème à redouter à cette époque comme me le précisait Klaus qui avec intelligence survivait avec son aide sociale mais loin de moi la pensée de donner un réveil à la populace pour qu'elle aille chercher du boulot comme le préconisait à une certaine époque un certain Tony Blair qui traitait cette plèbe de fainéante, l'honnêteté du cynique !

Nous tombions Tony et moi dans cette mortelle léthargie que nous subissions de plein fouet sans vraiment réagir car nous fumions du

Les tourments d'un jeune banlieusard

matin au soir avec de temps à autre des extras bienvenue à l'instar de fêtes données par des particuliers ou bien l'association culturelle dirigée par certains élèves au sein du lycée de Mette et Anna qui donnait des concerts rock. A vrai dire, nous n'étions que très rarement ensemble lors de ces sorties nocturnes et elle essayait d'organiser à quelque reprises un happening en amoureux, sans galère impromptue. Toutefois, elle menait un incroyable combat intérieur pour vivre sa vie amoureuse comme toute fille normale de son âge aussi j'étais patient.

Nous étions complètement à l'ouest de toute réalité et tout spécialement à l'exemple d'un matin où nous étions résolus à se faire un bon repas et par conséquent d'aller faire nos courses au supermarché du coin mais nos bonnes résolutions restèrent lettre morte lorsque nous rencontrâmes un copain dans la rue qui nous embarquait avec lui chez un de ses amis fumer de la beuh du diable. Nous ressortions de là deux heures plus tard avec une enveloppe pleine

Dans notre poche et plus un rond pour notre gueuleton. Une fois de plus nous nous attablions avec notre pipe, nos dés qui voltigeaient dans les airs sans jamais retomber sur le tapis de jeu jusqu'en soirée. Anna rentrait de l'école et comme d'habitude la chambre était plongée en plein brouillard.

Il nous fallait réagir et l'appel de la route se fit plus pressent alors deux jours plus tard, nous partions en auto stop dans le nord du pays pour prendre le ferry qui nous conduirait à Göteborg en Suède. Ensuite de là, nous voulions rejoindre Oslo mais ce trip restait hypothétique car nous n'avions vraiment trop peu d'argent liquide et aucune carte de crédit. La traversée fut agréable mais une fois le port suédois derrière nous, la galère débuta dans le froid de canard et l'indifférence des passants, des automobilistes bref on

Les tourments d'un jeune banlieusard

se retrouvait idiots sur un banc du centre ville sans savoir où nous allions passer cette foutue nuit glacé ; nous recherchions un endroit ouvert toute la nuit aux SDF(sans domicile fixe) que nous trouvions sous la forme d'une galerie commerciale ou plutôt un passage parcouru de courant d'air sans pouvoir s'allonger car le service de sécurité du lieu nous l'interdisait en somme ils nous toléraient debout voire assis mais pas allonger! Après cet épisode absurde nous sortions marcher pour nous réchauffer et trouver un lieu plus tranquille et chaud pour la nuit or tout était bouclé à double tours finalement nous reprîmes le chemin de la galerie avant de mourir de froid dans ces rues inhospitalières. Enfin, n'y tenant plus nous retournions au port profiter de la chaleur d'une salle d'attente. Nos pieds étaient gelés près à être amputés, alors nous enlevions nos vêtements, jusqu'aux chaussettes pour s'endormir comme des bébés clochards sur de moelleux sièges en tissu. Autour de nous des gens patientaient en lisant quelque peu écoeurés par le spectacle que nous offrions mais nous fumes réveillés une nouvelle fois par des employés du port qui nous intimèrent l'ordre de leur montrer notre billet de ferry auquel cas, négatif, nous serions manu militari jeter hors du *sauna*

Après ce réveil désagréable il était temps de penser à prendre le petit déjeuner donc Tony alla aux toilettes laver nos carottes et nos pommes pendant que j'allais acheter introduire deux pièces dans la machine à boissons chaudes.

Certains riaient car la situation était assez comique dans notre salle d'attente et d'ailleurs nous pensions faire la manche pour notre show involontaire. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvions reprendre le bateau seulement en soirée donc nous avons une journée supplémentaire à tuer en ville.

Nous avons un look assez crade, une barbe et des cheveux en

Les tourments d'un jeune banlieusard

bataille, et le ventre vide or toutes les filles nous fuyaient avant même qu'on ait pu en placer une avec l'espoir d'accrocher une suédoise sympa et cool qui serait intéressée par un échange culturel chez elle au chaud pour prendre une bonne douche, se raser et lui vider son frigo mais nos fantasmes ne devinrent réalité. Les filles avaient peur de nous! En soirée nous embarquions sur ce magnifique paquebot avec boutiques duty free, salle de jeux et pleins de bonnes choses encore cependant nombre de passagers montaient à bord pour acheter des produits détaxés à l'instar des cigarettes et de l'alcool excessivement chers au Danemark telles les cigarettes qui coûtaient 26 couronnes le paquet alors qu'à titre indicatif, le paquet se vendait 10 francs chez nous! Mais la vie était chère en Scandinavie, tout était très taxé et les gens vivaient à crédit pour réduire le taux de leur impôt, et puis l'état providence était à ce prix pour éradiquer toute pauvreté.

Bon dieu une sacrée tempête empêchait ce monstre d'accoster à son point d'encrage car la mer était totalement démontée et l'on avait le malheur de se lever de son siège, on se retrouvait 20 mètre plus bas sur le ventre; après une bonne heure, nous pouvions enfin mettre pied à terre et comme de bien entendu en pleine nuit qu'allions nous faire dans ce petit bled désert, merde.

D'autre part le vent soufflait avec force qu'il nous était absolument vital de trouver rapidement un abri. Nous étions accroupis l'un contre l'autre dans un renforcement de la rue piétonne attendant une nouvelle fois la levée du jour lorsque soudain 3 braves types complètement bourrés et en petite chemisette croisèrent notre regard et vinrent nous filer un billet de 20 couronnes! Nous étions stupéfaits et heureux de ce geste providentiel ce qui nous permit de s'acheter dès l'ouverture de la petite gare un petit déjeuner. Un fou rire nous prit les tripes jusqu'à la douleur comme si cette galère

Les tourments d'un jeune banlieusard

voulue avait eu un impact non négligeable sur nos esprits s'en dessus dessous. A vrai dire la chance continuait à nous sourire depuis que nous étions revenus sur le territoire danois, sous la forme d'un homme d'affaire en voiture qui nous prit en stop pour faire les 100 Kms nous séparant de Aarhus où Tony avait dans cette ville deux copains . Je m'assis derrière et m'endormis aussi tôt laissant Tony faire la conversation devant au coté de cet homme qui nous déposa gentiment à l'adresse voulue; encore une fois, nous reçûmes un petit billet de ce type pour boire un café dit il . Nous sonnions chez les copains qui vivaient en colocation et une colocataire vint nous ouvrir; nous nous engouffrâmes dans l'appartement et plus spécialement dans la piaule d' Erik que Tony ne portait pas vraiment dans son cœur mais nous le sortions de son lit puis il partit faire sa toilette et préparer un café or nous nous étions déshabillés et plongés dans son plumard alors lorsqu'il réapparut avec le café et des tartines nous dormions déjà sans pitié pour lui, l'air hagard! Finalement, nous faisons surface quelques heures plus tard et après un échange sans attrait particulier, l'autre pote de Tony, avec lequel il avait des affinités, rentra très surpris de nous voir. Nous séjournions 3 jours de plus chez eux avant de rentrer chez nos femmes respectives mais comment y aller? Telle était la question posée. Sami le dit copain voulait aussi retourner à Nyköbing voir Klaus qui lui devait de l'argent, tout comme Sami en devait à Tony. Nous descendions au parking souterrain chercher une voiture à emprunter pour le trajet. Sami força la serrure d'une japonaise puis s'acharna à faire les fils pour le contact or on s'aperçut qu'il y avait un double dans la boîte à gant, alors qu'il avait salopé un vrai travail de débutant, merde!

Sur la route, Sami voulait absolument faire un casse du siècle en dévalisant une pharmacie alors on le résonnait pour qu'il chassât ses idées farfelues de sa cervelle, en avait il une d'ailleurs, je me le

Les tourments d'un jeune banlieusard

demandais.

A Nyköping, il continuait à rouler avec cette voiture volée et de plus il la refilait à Klaus qui l'utilisa encore deux jours; ils étaient tous fou dans ce bled ma parole, totalement inconscient!

Notre petit périple s'avérait riche en rebondissement douteux et à vrai dire l'inconscience de mes vingt ans renforçait la fierté de vivre dangereusement totalement immunisé contre des ennuis judiciaire ou simplement policier. Au sein du petit monde crapuleux de cette ville, le regard des danois toxicomanes changeait radicalement avec nos visites chez Klaus car tout à coup un respect inconnu jusque là pointait le bout de son nez et les gars s'empressaient de nous saluer alors que je ne comprenais pas le pourquoi. Mais je pense que les rumeurs et bruits de couloir se colportaient beaucoup plus vite que certains faits réels moins friands. Mais Tony contribuait à raffermir ce respect car il était connu dans ce bled et je n'ai fait que profiter de cette bonne réputation.

L'un de ces types qui autrefois voulait m'intimider avec ses couteaux et son gabarit, se faisait aujourd'hui plus petit qu'une souris en face de moi. J'ai toujours détesté la violence gratuite autant que l'agressivité négative car je ne suis pas courageux et je n'ai jamais eu l'envie d'affronter par pur honneur machiste un quelconque individu en duel. Je suis de ceux qui évitent les conflits or à deux reprises, j'avais dû me battre, seul choix possible quand les mots disparaissent avec la raison. Naturellement, j'étais à chaque fois dans un rôle défensif. Je hais le machisme, le soi disant honneur bafoué, la dignité je me la fous au cul, la bêtise et l'idiotie facteur de conflits.

Le:«il faut de tout pour faire un monde» m'exaspère totalement car

Les tourments d'un jeune banlieusard

cela signifierait que la connerie par exemple est une fatalité et qu'elle serait incurable mais c'est absolument faux car les hommes ne naissent pas con, ils le deviennent au contact de leur environnement le plus intime donc c'est un problème culturel et non naturel où l'apprentissage, le développement de la pensée s'acquièrent à force de travail et d'abnégation et non un quelconque gène, héritage ancestral d'une lignée familiale, caractérisant

Et figeant dans le temps un personnage. Vous pigez ce que je raconte. Noël approchait et nous devions penser sérieusement à rentrer passer les fêtes en famille alors que Mette me demandait de passer mon premier Noël danois chez ses parents que je ne connaissais pas or j'avais déjà confirmé mon retour avec Tony en autobus: En effet, ce dernier partait chercher les jeunes au pair à Paris et par conséquent était vide. Ce fut un tuyau d'Anna qui connaissait la femme du propriétaire et chauffeur donc nous profitons de l'aubaine bon marché. Mette était déçue et triste de me voir partir de plus je lui avait dit je ne sais plus quelle connerie, sans aucun tact ce qui confirmait l'abrutissement dû au barbiturique que je prenais à grande dose. Je me souviens de cette nuit d'adieu terrible où je ne pouvais la consoler après m'être excuser mais le mal était fait et les larmes coulaient dans un flot continu sur mon torse nu. Je lui promis de revenir le plus tôt possible pour atténuer la douleur de nos adieux.

Dans ces moments si intense d'émotions et de feeling, on aimerait parfois stopper les aiguilles de l'horloge de la vie et se rassasier de tendresse mais la réalité nous conduisait à 6 h du matin au rendez vous avec Mette à mon bras et moi les cachets ingurgités commençaient à faire leur effet sur mon cerveau endormi. Nos adieux furent brefs devant le bus car elle s'enfuyait au pas de courses car les larmes redoublaient de force, pauvre Mette, je crois

Les tourments d'un jeune banlieusard

ne pas avoir perçu à sa juste valeur l'ardeur de ses sentiments, de l'amour qu'elle me vouait pour ma patience, mon écoute et ma gentillesse. Tony et moi avons dormi pratiquement les $\frac{3}{4}$ du trajet n'ayant conscience ni de notre problème mécanique ni des douanes enfin, Tony me réveillait en an bas de chez lui, incroyable, ils nous déposèrent à Blanc Mesnil au pied de la tour de Tony chez qui je continuais ma nuit. En effet, il était deux heures du matin à notre arrivée donc le voyage avait duré 21 heures.

«ÉPANCHA» la sœur de Tony nous ouvrait la porte et lâchait par la même occasion un cri de stupéfaction en nous voyant dans un tel état, cheveux et barbes longs, l'air hagard complètement paumés, elle nous demandait:«bordel mais d'où sortez vous?»

«Qu'avez vous pris pour être dans cet état là?» de plus Tony s'était écroulé sur la porte de verre en bas dans le hall car il avait mal apprécié la distance entre lui et la porte et finalement atterri sur le sol avec le front et l'arcade droite ouvertes. La faute aux cachets qui biaisaient notre perception et nos réflexes. Quelques jours suffirent pour retrouver une certaine normalité physique après tant d'excès dans la défonce. Nous devions reprendre une apparence plus conforme au dogme banlieusard car les bruits de couloirs fusaient et stigmatisaient sans retenue celle ou celui qui voulait sortir du moule. Lorsque vous avez vingt ans et que vous voulez être différent ou voire porter l'attention sur vous, tous les moyens sont bons pour arriver à vos fins. Aussi la déchéance dans la drogue en est un parmi tant d'autres. Mais il est bien difficile d'être marginaliser dans ce petit monde de Don Camillo, il est nettement plus préférable de garder un profil bas mais cette vie de polochon me tapait sur les nerfs et puis tant que j'avais de l'argent pour partir je ne voulais pas faire de vieux os à Blanc Mesnil, ville dortoir où nous les jeunes n'avions rien d'autre à faire que de tenir

Les tourments d'un jeune banlieusard

les murs des halles d'entrées ou en journée d'attendre une improbable dynamique de groupe devant le café de la cité, lieu de rencontre des chômeurs ,des galériens, et des alcoolos. Les passants craignaient ces rassemblements de jeunes devant le mini centre commercial qui se composait de sept commerçants.

Il y a là un problème générationnel évident dans le regard des gens du quartier à notre égard, trop nombreux à ne rien faire. Pour remédier à cet état de fait, nous avons eu l'idée de créer une association culturelle et sportive pour justement rassembler au sein du quartier les générations dans des activités diverses et s'investir dans la vie de quartier pour créer une dynamique, un changement et surtout ne plus compter sur le service jeunesse de la mairie qui parfois nous donnait l'impression de s'emmerder ferme et par conséquent ne nous apportait rien de bénéfique.

Les débuts furent difficiles mais à force d'abnégation et de motivation dans la recherche de fond et de mécènes, notre association devenait une organisation incontournable dans la ville et lorsque le service jeunesse de la commune nous prit au sérieux, surpris du sérieux de notre groupe, ces fumiers opportunistes vinrent avec leurs gros moyens taper à notre porte. Nous étions déjà indépendants, organisations avec l'aide proposée de la ville sous la forme d'une salle, des concerts qui demandaient une débauche d'énergie, de temps et d'argent avec lequel nous nous financions mais aussi organisations des week end à la mer pour celles et ceux qui ne partaient jamais en vacances. C'était l'époque de Touche pas mon pote, SOS racisme. Le noyau de notre association, constitué d'un président, un trésorier, un secrétaire et enfin deux collaborateurs et puis tournait autour de cet orbite nombre de volontaires bénévoles qui jour après jour intégrèrent l'organisation par cupidité et arrivisme parce que l'argent appelle

Les tourments d'un jeune banlieusard

les sans foi ni loi qui mordraient la main qui les nourrit. Oui, l'argent était une tare pour certains d'entre nous, malhonnête, alors que nous étions copains depuis 20 ans, enfin, je m'étais trompé sur le compte de mes soi disant copains, prêts à vous enculer pour deux sous ! Pourris jusqu'à la moelle.

Non décidément cette mentalité de cité, chacun pour soi mais toujours en groupe, n'était plus ma tasse de thé. Il ne faisait aucun doute que je sauterais sur chaque opportunité quoi qu'il arrive. Un de mes potes me proposait de travailler avec lui dans un centre de colonie à la montagne pour deux semaines, inutile de dire que je ne tergiversais point et répondais positivement sur le champ sans aucune appréhension pour un boulot que je ne connaissais pas.

Cette année fut pleine en rebondissement et surprise pour moi avec l'opportunité d'assouvir mes désirs de voyage avec parfois à la clef un salaire.

Donc j'accumulais les expériences qui gonflaient mon CV mais étaient elles acceptables ou positives car je m'apercevais plus tard au cours d'entretien avec des patrons de firmes qu'ils voyaient ces différentes expériences d'un mauvais œil et plus particulièrement un manque de stabilité, en d'autres termes, pas de confiance car ce jeune à le feu au cul, ne tient pas en place.

Pourtant l'expérience étrangère était demandée aux étudiants dans leur cursus pour approfondir leur connaissance ou développé une certaine maturité mais

Dans mon cas, cela restait négatif et un trou d'inactivité professionnelle dans mon évolution. Je détestais ces technocrates du bureau du personnel cloîtrés dans leur carcan et le dogme d'une pensée imposée par le patron, dieu tout puissant et inflexible.

A la maison, mon père était de plus en plus énervé de me voir

Les tourments d'un jeune banlieusard

inactif et insouciant à vivre de mes indemnités de chômage, lui qui avait toujours bosser depuis sa plus tendre enfance. J'étais le fainéant de la famille même lorsque j'étais un lycéen en classe de 1 B à Drancy, un lycée à la dérive peut être l'un des plus mauvais de l'académie en résultat au bac B. D'ailleurs ma dernière année fut un échec total d'orientation, de motivation qui se traduisait par une consommation régulière de haschisch, avant pendant et après les cours. Bref, je filais un mauvais chemin et la raison de mon emploi prématuré en tant que ELS dans un hypermarché. J'allais enfin gagner de l'argent tout de suite et devenir plus autonome.

Mon adolescence fut une suite chaotique d'évènements sans prise de conscience de ma part et aussi aucune restriction ou pression extérieur vint me remettre du plomb dans la cervelle malheureusement mais je ne suis pas sûr que cela aurait joué un rôle positif car à cette age, j'étais plutôt sourd à toute raison et bon sens...

Finalement l'après Euromarché était la réalisation de tout mes désirs d'enfance alors que j'avais les yeux plongés dans mon atlas comme je le disais plus haut, je les concrétisais au fur et à mesure des opportunités s'offrant à moi et toujours conscient de mon initiation progressive et lente dans la découverte du monde ; ce dernier signifiait l'extérieur, une fois sortie de ma cité, je découvrais un autre univers sans vraiment aller à l'autre bout de la planète même si je savais pertinemment que le jour viendrait où un avion m'emmènerait au delà des océans mais la progression passait d'abord par l'Europe proche , c'est à dire les pays frontaliers de notre douce France ainsi je pensais que le choc serait moindre avant d'attaquer le tiers monde. Voilà pourquoi je parlais d'initiation, de progression dans ma recherche de mon moi inconnu. De plus les langues étrangères apprises à l'école s

Les tourments d'un jeune banlieusard

’avérait un atout essentiel pour voyager et par conséquent communiquer avec l’autre. Je travaillais quotidiennement mes acquis et me débrouillais vraiment bien avec l’anglais et l’espagnol sans oublier que nombreux étaient les francophiles voire francophones.

Chaque jour le souvenir de Mette, de la chambre, du bâtiment, de l’impasse avant la rue piétonne et ses boutiques, enfin la maison de bric rouge de Shahpur tout au bout de cette rue, véritable salon de thé ouvert sur l’échange mais aussi l’exil loin de l’Iran de Khomeiny de ces hommes et puis de temps à autre le rituel du «Tiriak», comme ils nommaient cette pâte brune, diablesse par excellence et médicament pour certains mais cauchemar pour d’autres enfin plénitude et chaleur intérieur et puis Klaus l’ami toujours près à rendre service ou à en quémander dans les périodes difficiles bref cet univers me manquait énormément alors l’appel du Danemark devenait de plus en plus pénétrant. Cependant, je restais en correspondance avec mon amie et ses lettres me désespéraient toujours un peu plus car elles me rappelaient un quotidien si excitant et pourtant si banal mais j’étais touriste à mille lieux de ma cité monotone sans femme, bordel, demain j’irais acheter un billet de train et je repartirais seul là bas sur mon île avec ses forêts, les feux de camps sur la plage de cette longue baie qui s’étire à l’horizon avec le sentiment que chaque maisonnette communie à l’unisson pour fêter le printemps. Non, ma décision est prise, je m’arrache de ce dortoir puant la mort et l’ennui et peu importe de partir seul car je retrouverais mes nouveaux amis.

Autant mes amis d’enfance me manquaient après quelques mois loin de la cité, et paradoxalement, plus je m’apercevais de la superficialité de nos échanges, pour ne pas dire nos relations, nous

Les tourments d'un jeune banlieusard

étions plongés dans une léthargie sans fin qui commandait nos faits et gestes avec au bout du tunnel une déprime latente qui nous ôtait la joie de nos vingt ans; comment se sentir important dans une société qui nous cloître et stigmatise sans cesse; peu importe qu'il s'agisse d'un travail digne, d'une sortie de fin de semaine en boîte de nuit ou ailleurs lorsque l'on s'entend rétorquer chaque fois comme un vinyle rayé, désolé messieurs, suivis de raisons malhonnête et discriminante archi- balourde à souhait! Non nous ne sommes pas égaux devant l'entrée d'une discothèque ce qui signifie purement et simplement:«Retournez dans votre banlieue, ou interdît aux banlieusards et aux chiens.» Voilà ce que mes yeux de vingt ans voyaient de cette ville lumière attirant les touristes du monde entier et nous autres vivant à proximité

Essuyions refus sur refus dans ces lieux de divertissement. Xénophobie, discrimination sociale, racisme institutionnalisé, maquillé en une vulgaire mascarade politiquement correct comme ils disent si bien.

J'en viens à radoter tellement j'ai les boules, les nerfs, la haine de cette société à deux vitesses ou deux poids deux mesures. Pays des droits de l'homme , mes couilles oui, simplement sur le papier, pays du racisme snob et toujours chargé à bloc d'hypocrisie, elle a bonne conscience cette France qui se refuse à affronter son passé colonial et enfin ses devoirs moraux envers les enfants d'immigrés, parqués dans des cités dortoirs du 93 après avoir reconstruit les infrastructures du pays pendant les trente glorieuses; belle reconnaissance envers ces individus nommés «Gastarbeiter» (littéralement travailleur invité) en Allemagne. Alors il me semble que la France n'a aucun savoir vivre car on ne traite pas ses invités de cette manière, vous dites hospitalité!/? Nous voyions le rouge perdre du terrain face à la peste brune surfant sur les frustrations

Les tourments d'un jeune banlieusard

des gens abrutis par TF1, le PMU et la bouteille, sorte d'opium licite dealé sans vergogne par l'état français qui répertorie en fin d'année ses macchabées en feignant l'indignation. Quel cynisme! Pouah, j'ai la nausée.

Selon mes prévisions budgétaire et temporelle, je pouvais me permettre un nouveau voyage de 2 à 3 mois avant un probable rendez vous à l'ANPE pour faire le point sur ma recherche active d'emploi, la bonne blague.

Je prospectais à l'étranger pour mon étude sociologique comparée des jeunes marginaux confrontés à l'exclusion d'une part dans les villes moyennes du Danemark et d'autre part en banlieue parisienne. Avec un tel discours inutile de vous dire que ces fonctionnaires me radiaient sur le champs et sans rire car je ne recevais pas mon solde des ASSEDIC pour partir en vacances alors que mon séjour était des plus studieux, étude des comportements et de la nature de chacun comme vous pouviez vous en rendre compte dans ce récit. D'autre part, j'expérimentais le monde fabuleux des paradis artificiels qui pouvait aider nombre de professionnels à l'instar d'un sociologue qui étudiait les drogues et la dépendance à Blanc mesnil et à Berlin. Nous nous rencontrâmes une première fois chez moi pour une longue interview de 3 heures alors que j'étais en substitution à la méthadone dans une ONG à Berlin. Ensuite, je le retrouvais un an plus tard chez lui cette fois pour une deuxième rencontre enregistrée de nouveau qui l'aiderait dans ses recherches. Je n'ai pas eu le privilège de lire son bouquin sur la drogue, la dépendance et les programmes de substitution dans ces deux pays et quelles étaient les méthodes respectives et les politiques de santé publique mises en place. Bref je vulgarise au maximum pour ne pas rentrer dans le détail car cela n'est pas intéressant pour le récit.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Aussi, mon expérience aiderait aujourd'hui, je crois, certaines structures venant en aide aux adolescents déphasés, mais sans diplôme en France dans ce domaine les refus étaient légion d'un job d'assistant et/ou d'aide éducateur alors que j'observais parfois l'inexpérience pratique de jeunes diplômés tout droit sortis de l'école et ne connaissant absolument pas le monde difficile de la drogue et la rue lieu de cet univers... Certes, je ne suis absolument pas expert et loin de moi l'idée saugrenue de prétendre être ce que je ne suis pas mais mes années passées dans maintes structures m'ont permis de comprendre nombre de facettes de l'individu camé. La psychologie est un domaine complexe excitant et très intéressant, dommage que je sois si fainéant et finalement il est impossible de jouer carte sur table dans le sens où une déclaration de ma part pour expliciter mon savoir pratique, m'écarterait automatiquement car je serais considéré et étiqueté comme toxico instable et dangereux pour les jeunes. Impossible d'écarter toute rechute malheureusement donc ce handicap me poursuit malgré moi. D'ailleurs aujourd'hui dans bien des boulots ont vous saigne, contrôle les urines aussi, la sélection commence très tôt. Bon revenons à nos moutons.

Je me retrouvais dans le train couchette en direction de la gare d'Altona à Hambourg où je devais attendre ma correspondance pour le Danemark.

L'excitation était à son comble et la pine au garde à vous dans mon slip traduisait cette dernière, pas seulement sexuelle d'ailleurs mais plus généralement tout ce qui m'attendait au delà de la frontière alors je fantasmais

Avec délectation et imaginais les situations les plus abracadabrantes où à chaque fois je me trouvais être le héros brave et sans peur bref le contraire de ce que j'étais réellement, donc en

Les tourments d'un jeune banlieusard

tant que héros, Mette m'admirait tant et si bien qu'elle m'offrait en guise d'offrande ses plus belles copines que j'honorais avec ferveur sans coup férir et ainsi le train s'acheminait vers ma destination finale.

J'étais fou et impatient d'ouvrir la porte de la chambre de Mette or lorsque j'arrivais ma déception fut grande, elle était absente... Merde, qu'est ce qui lui prenait encore à me faire un coup pareil. Je déposais mon sac et partais chez Shahpur fumer un pétard et me détendre car il ne sortait que très rarement d'ailleurs, j'avais 12 grammes avec moi à partager et puis un disque vinyle des Scorpions de 1972, cadeau que je voulais lui faire. Il en fut très touché.

Après deux petites heures je retournais à la piaule mais Mette n'était toujours pas là; enfin le téléphone sonna et elle était à l'autre bout, pleurant, et ne voulant pas rentrer chez elle, car j'y étais. Finalement, je la priais de venir s'expliquer sur ce changement abrupt et soudain qui frisait l'absurde. Elle arriva et ne savait trop si elle devait me sauter au coup ou rester distante, elle était indécise, redoutant de tomber amoureuse si elle ne l'était déjà ou peut être avait elle fait le deuil de notre histoire, notre amitié parce que je l'avais crucifié avec mes propos complètement débiles que je lui avais lancé en plein visage la veille de mon premier départ sous l'effet des cachets ingurgités en trop grande quantité, j'en étais sûr maintenant.

Elle s'était promise de ne plus s'ouvrir à moi par peur d'une nouvelle séparation si douloureuse. Je la suppliais de me croire et de m'excuser pour ces monstruosité proférées et qu'un minimum de bon sens suffisait largement à les rendre caduques et non avenues. Elle finit par se laisser convaincre de ma bonne foi et de plus pourquoi aurais je fait un si long voyage si je ne l'aimais pas,

Les tourments d'un jeune banlieusard

un non sens. Je désirais faire un bout de chemin avec elle en revanche je ne m'imposerais pas, pas de pénétration abusive.

Après trois journées passées ensemble, nous étions plus que jamais intimes et sa résolution prise de lutter contre ses sentiments volait en éclat et me paraissait pour le moins stupide.

J'organisais mes journées de façon à ne jamais rester seul et visitais les uns et les autres avec toute fois une visite quotidienne à Shahpur qui était seul maintenant son cousin était partis s'installer à Copenhague avec des potes. La colocation était un moyen de survivre avec le peu d'argent que leur donnait l'état danois. Les plus débrouillards faisaient leur business pour arrondir les fins de mois. Sinon, Mette rentrait en milieu d'après midi à la maison puis bâchait encore une petite heure avant de faire un long break alors je rentrais ainsi je ne perturbais pas son rythme et son assiduité remarquable; j'étais jaloux de sa discipline. Mon absence de quelques semaines avait raffermis nos liens d'autant plus que je découvrais une Mette plus débridée, moins complexée de ses atours, plus sûr d'elle en définitif. Ainsi tout allait pour le mieux. J'imaginai déjà des scènes sexuelles cochons, sales, débridés mouillant et dégoulinant le long des cuisses pour mieux me lécher les doigts de cet élixir décuplant ainsi une force et une endurance tendre car ma biroute était droite et féroce, la rage de mes vingt ans annonçait sur Nykøbing un cyclone dévastateur. Oui les filles, j'étais de retour pour fêter ma douce et belle princesse nordique.

Impressionnant, j'avais une cote d'enfer dans ce bled avec toutes ces blondes aux yeux bleus et pour être franc si je m'étais donné la peine d'insister avec quelques unes, je prenais la succession de Casanova. Mais, je n'appartiens pas à cette race d'homme coureur de jupon, pire que des chiens en chasse voulant grimper les jambes

Les tourments d'un jeune banlieusard

des passants , du maître, d'une odeur particulière sur un vêtement à souiller de foutre... J'aimais le sexe mais ma pine était entre mes deux jambes et non la haut, à la place de ma cervelle, heureusement pour moi et même si j'avais pu faire le fou , c'était plus pour épater la galerie , jouer une représentation théâtrale. Et puis certaines aventures m'avaient mené tout droit chez le docteur alors foutre ma bite n'importe où, dans les cons les plus faciles alors suspects, non merci basta. De toute manière, il était important de penser à se protéger car le sida faisait déjà partie de notre vie à tous. L'affaire du sang contaminé en France avait fait grand bruit et bien sûr des subalternes avaient morflés pour les intouchables au gouvernement d'alors. Voilà encore cette France et son idée de la justice.

A cette époque à Nyköping, il y avait une seule chaîne de télé excepté la t.v câblée et je me souvenais d'une manifestation de masse à Aarhus, ville importante, par solidarité avec le staff d'une série B télévisée que l'état voulait supprimer de la programmation; J'étais complètement abasourdi par le comique et l'absurdité d'une telle manifestation revendiquant le droit à l'oisiveté, à l'abrutissement des neurones. C'était fantastique. En somme, il me semblait que la population pouvait se saouler se droguer commettre les plus absurdes délits par contre il ne fallait pas s'immiscer dans les affaires politiques ou subvertir la jeunesse avec une idéologie progressiste et encore moins révolutionnaire. Mon pote me rappelait qu'ici on était pris en charge du berceau jusqu'à la tombe et qu'il était improbable de finir clochard cuit et mort.

Le printemps revenait les journées s'allongeaient les fêtes pullulaient un peu partout chez les lycéens voilà qui égayait le quotidien et par la même occasion, je faisais connaissance de pas mal de garçons et filles, des canons, des laides, surtout des grandes

Les tourments d'un jeune banlieusard

car les petites étaient rare dans le nord.

Les copines de Mette venaient souvent bosser à la maison et à ce sujet, je ne peux oublier cet épisode inconfortable où j'étais victime de mes propres pulsions. En effet, après avoir passer beaucoup de temps à réviser, Anne, l'une d'entre elle se plaignait d'être aussi raide qu'un bout de bois et Mette lui dit que j'étais un excellent masseur pour lui avoir si souvent caresser le corps de la tête au pied mais là c'était différent car j'étais gêné de tripoter sa copine et d'ailleurs les deux autres ne boudaient pas leur plaisir de m'observer dans mon travail. Après dix minutes de massage intensif de son dos et de sa chevelure, elle éclata en sanglot confuse et honteuse d'avoir pris son pied avec le mec de sa copine; de plus pendant que je la massais Mette me regardait avec un sourire que je n'aimais pas vraiment et elle s'était aperçue elle même de sa boulette , de ne pas avoir su tenir sa langue bref, je ne pouvais plus me relever serrer dans mon jean avec la biroute en feu car nous étions sur le lit, elle allongée sur le ventre et moi assis les jambes de chaque coté de son corps à quelques centimètre de sa tête ainsi elle sentait l'effet qu'elle me procurait et elle inversement se laissait aller dans l'extase de mon doigté délicat. La discussion une fois les copines parties, se porta sur Anne et moi. Elle me demandait si j'avais un faible pour sa copine mais sans jalousie ou énervement car elle reconnaissait son erreur mais elle croyait aider sa copine souffrant de solitude et de l'absence d'un mec, en me la mettant entre les mains. Il m'est arrivé encore une couille du même acabit avec l'une de ses copines qui m'avait hébergé une nuit loin de la maison dans la ville de Aarhus. Je passais quelques jours dans cette ville sans Mette qui m'avait filé l'adresse de cette copine justement et que j'avis eu l'occasion une foi de rencontrer chez mette.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Une fille un peu forte mais une gueule d'amour, un visage de rêve et de 3 ans ma cadette. Bref, elle était sympa, chaleureuse et ouverte sans complexe comme toute ces filles que je rencontrais. Nous avons eu une belle journée à flâner dans le centre ville puis une ballade en forêt à la sortie de la commune donc nous avons beaucoup parler avant de rentrer chez elle épuisés et comme bien souvent dans ces petites chambres d'étudiant, il manque de place pour dormir donc elle m'offrit son lit pour la nuit. Elle alla mettre un pyjama pour la nuit ce qui me rassura un peu car je redoutais de la voir se coucher en polo et petit slip. Pour ma part, je n'avais pas de pyjama donc je me couchais en petite tenue. Elle me souhaita bonne nuit et éteignit la lumière mais comme bien souvent la présence d'un corps inconnu à vos coté rend la nuit compliqué. Impossible de trouver le sommeil. Alors nous continuions à parler et puis nos mains se touchèrent, l'effleurement suffisait à me donner une trique d'enfer et sentais mon poulx exploser, putain, c'était la copine de Mette et pourquoi me foutait elle dans ces galères à croire qu'elle testât mes nerfs. Je crois que je n'étais pas le seul à contrôler mes pulsions. Nous échangeions mutuellement des massages ou plutôt des caresses mais sans jamais dépasser les bornes autoriser par la morale, l'envie de lui faire l'amour me taraudait sans pitié et pourtant j'avais gagné la partie en me contrôlant; j'étais fier de ma conduite, de ma discipline. Je me surprénais dans le self contrôle, zen. Le matin, j'avais la pine à l'agonie d'avoir bander sauvagement toute la nuit sans éjaculer une seule fois mon foutre.

J'aimais ce pays et ses filles libérés dès l'adolescence, vivant à 16 / 17 ans déjà seule, autonome mais naturellement les parents assuraient financièrement leur rejeton mais tout de même, en France les filles comme les garçons du reste vivaient chez leur parents jusqu'à l'âge adulte et il est ordinaire de voir des garçons

Les tourments d'un jeune banlieusard

de vint cinq -trente ans toujours chez maman et papa. Oui, je sais, c'est culturel. Le lendemain, je lui faisais mes adieux et continuais ma route. Je rencontrais maintenant Nasser chez qui j'allais passer deux nuits avant de reprendre le train pour Copenhague dernière étape de ce trip avant de retourner chez Mette à Nykøbing-Mors. Donc il m'accueillit chez lui avec son sourire réservé comme d'habitude, son frère était en visite avec sa copine donc il prépara un repas fait de riz et fève, du poulet accompagné d'oignons crû et de yaourt comme bien souvent chez les iraniens. Le riz était très bien cuisiné et me rappelais le riz au safran croquant de notre paella maison du dimanche. Puis son jeune frère partit et Nasser sortit d'un petit sac des champignons hallucinogène en poudre et nous nous remettions à table cette fois pour un voyage intérieur des plus fou car nous eûmes tous deux des crises de rire à se fendre les tripes. Après quelque temps dans l'appartement nous décidions d'aller se balader en ville, d'aller prendre un verre dans un bar; là nous rencontrions des types qui avaient certainement pris des trucs à tuer un éléphant et avec qui un dialogue de sourd s'engageait mais nous ne voulions pas gâcher notre bonne humeur avec ces fous furieux alors nous partîmes en forêt voir un artiste peintre vivant dans une petite maisonnette loin des sentiers battus. Après avoir franchis la porte, nous étions face à face avec une peinture énorme sur tout un pan de mur aux couleurs criardes, pénétrantes avec un effet de perspective qui semblait m'attirer à l'intérieur de la toile comme happé malgré moi, de plus une musique apaisante régnait en fond pour créer l'atmosphère adéquate à la réalisation du chef d'œuvre personnel et du voyage psychédélique assuré. D'ailleurs, nous étions tous les trois sous psylos mais nous ne voulions pas dérangés plus longtemps l'artiste en pleine inspiration. La porte de nouveau franchit la nuit noir nous enveloppait et des ombres obscurs suivaient nos pas tout comme

Les tourments d'un jeune banlieusard

ces êtres de la nuit, branche au forme multiple changeant selon l'humeur, les odeurs de mousse, la terre humide, le lieu idéal pour apprécier un trip comme le notre loin de la névrose urbaine, tueuse de sensation forte.

Mon seul regret, quoi que ce serait de la gourmandise déplacée, était de ne pas goûter au plaisir charnel dans l'extase de ce trip sous champignons, souvenir

D'un moment de sexe inoubliable tant les sensations étaient à fleur de peau, décuplés en bref, la volupté par excellence. La décadence, l'excès voilà les ingrédients recherchés pour m'éclater: exe drogue et Rock n Roll.

« khodafes » Nasser, «see you again» puis je m'éloignais vers la gare prendre mon train. J'allais découvrir le célèbre quartier hippy autonome de Frederikshavn à Copenhague qui avait tout de même bien changé depuis les années 1970 selon les journaux et les dires des fondateurs. Je me laissais charmer par cette ville, la cosmopolite au regard des provinces explorer jusque là où j'étais bien souvent considéré comme un levantin par les vieux surtout.

J'allais être confronté pour les toutes premières fois au racisme dans ces contrées nordique et prussienne. Je comprenais alors ce qu'un immigré pouvait ressentir face à la méprise, à la discrimination au quotidien à l'instar d'un rendez vous dans un bureau d'intérim où l'accueil d'une idiote me coupa le souffle. Je n'avais pas eu le temps de la saluer qu'elle me rétorquait froidement que l'agence n'employait pas de turcs! Or, si elle m'avait laissé le loisir d'en placer une, elle aurait sûrement reconnu mon accent au couteau d'ailleurs, avait elle les capacités intellectuelles de faire la part des choses, j'en doute. Sans compter les interdictions d'entrer dans des lieux de divertissement tels bars, discothèques et puis

Les tourments d'un jeune banlieusard

finalement les aléas de la vie dans le métro, supermarché par exemple où les remarques déplaisantes étaient selon les quartiers monnaie courante. Pour revenir aux danoises, elles me trouvaient attractif, charmant et les ouvertures tombaient les unes après les autres, c'était tout simplement incroyable, être l'objet d'un tel désir, d'une curiosité indécente parfois comme touché un petit latin, comique à souhait les réactions de ces femmes dans les petites villes et villages où la fin de semaine la bière coulait à flot, une beuverie généralisée, les plus jeunes dès 14 ans buvaient de la bière mais je me répète, c'est vous dire ma stupéfaction.

J'avais coutume de me rendre chez les autres or jamais personne n'était venu me rendre visite chez moi, ou plutôt chez Mette mais, cette chambre était devenu mon chez moi et pourtant tous savaient où me trouver. Le hasard est bien étrange l'une des seules nuits où Mette et moi allions sortir en boîte de nuit, Klaus vint frapper à ma porte à 23 h dans un état de manque mais je savais que dans ce petit bled les bruits de couloir vont bien vite et le dernier gramme d'opium restant chez l'autre fou était dans ma poche. Mette surprise de voir Klaus le mal aimé de Nyköbing chez elle, s'apercevait tout à coup que les gens aimaient à colporter les rumeurs et les calomnies les plus abjectes et voyait un homme charmant, poli attentif, de plus elle voyait qu'il était venu me voir pour que je l'aide alors elle me prit à l'écart et me demanda de rester avec lui, bien à contre cœur car nous n'avions jamais l'opportunité de passer un samedi soir en couple, seul. Klaus était l'image parfaite du viking moustachu, à la longue crinière, de grande taille, assez costaud mais la came le rongea peu à peu, il parlait un excellent anglais et cultivé avec un talent manuel et plus particulièrement pour la confection du cuir. Naturellement il me demandait de l'opium pour calmer son manque et redescendre après une semaine sous amphétamine. Je lui coupais un bon

Les tourments d'un jeune banlieusard

morceau et lui sortait son porte feuille et insistait pour me donner une sacrée somme ,200k qui était bien trop pour le morceau mais il ne voulait pas que je lui en fasse cadeau, quoi de plus normal entre nous en revanche je me fâchais lui disant qu'il me vexait avec son fric or il insista. Bref des salamaleks à n' en plus finir. Mette était partie entre temps et Klaus m'embarqua avec lui pour une nuit de galère au quatre coins de la région jusque le lendemain matin sous un soleil bien réconfortant, je me couchais mort d'épuisement, Mette ronflait, elle avait dû boire pour trouver le courage.

Peu de temps avant les examens alors que les filles révisaient en groupe à la maison, moi, je n'avais plus que deux jours avant mon retour en train. Je détestais plus que tout ces moments d'adieu mais cette fois Mette contrôlait ses sentiments et nous avions convenu que c'était la dernière car elle partirait une fois les examens passés, et je n'avais nullement l'intention de m'incruster une fois de plus dans sa vie; nous avons partagé une tranche de vie ensemble dans une période précise et le temps était venu de reprendre ses destinés propres. Les bons moments ont une fin au même titre que la jouissance procurée par ces derniers. Le danger de tout gâcher est de courir en vain derrière ce qui ne sera plus. Shahpur me disait un jour:- personne ne peut vivre dans le passé. Nous regardons devant nous, point final. Sage parole difficile à accepter pour un jeune à la recherche du plaisir, il y a un besoin égoïste sommeillant en chacun de nous. Nous passions notre dernière nuit ensemble, nous voulions stopper les aiguilles de l'horloge car les sentiments bouleversaient les bonnes résolutions prises, le bon sens; nous avions acheter de quoi boire, fumer n'était pas la tasse de thé de ma copine, donc je m'abstenais car fumer seul surtout avec la dope de Nyköping, j'avais peu de chance d'assurer ensuite le reste de la nuit, la dope vous fracassait la tête.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Nous avons dîner à la bougie, éternelle compagne de Mette, puis après quelques bières, il y avait deux pas à faire pour plonger dans le lit. L'ultime acte sexuel, les dernières caresses et baisers avant mon départ qui tout à coup pesait dans la chambre car, nous prenions vraiment conscience que la fin était proche alors, les larmes de Mette coulèrent avec plus de vigueur encore, putain j'ai horreur de voir pleurer une femme, même la parfaite inconnue me touche et me fout le cafard, je ne sais pas pourquoi à part mon extrême sensibilité, je ne vois rien d'autre. Je me relevais me faisais chauffer de l'eau pour un thé où je balançais une crotte d'opium pour pimenter mon thé avec, toujours ce désir de chaleur intérieur que je recherchais toujours comme un vrai drogué et puis je savais que j'allais baiser comme un forcené, suant par tous les trous, toujours à deux doigts de l'improbable éjaculation qui s'avérait être un jeu car une poussée irrésistible venant des jambes remontant à une vitesse incroyable jusque dans le bas ventre pour s'évanouir aussitôt me laissait croire un instant seulement un jet de foutre giclant sur son ventre or rien. Donc je continuais à ramoner de plus belle mais ma pine se ramollissait alors une pause cigarette s'imposait mais quelques instant plus tard elle se redressait fière, prête à fourailler de plus belle, putain quel plaisir de baiser des heures en revanche, ne pas cracher la purée est parfois frustrant. Finalement, mon foutre gicla 5 heures plus tard en poussant un cri à faire trembler les cloisons alors que ma copine était lessivée, morte sous mes coups de buttoir mais elle avait joui

Plusieurs fois au moins et s'endormait maintenant satisfaite. Moi, je re fumais une cigarette, le sommeil ne venait pas.

Vers 10 heures du matin, je refermais derrière moi cette porte pour l'ultime fois.

fin

Les tourments d'un jeune banlieusard

Château Rouge

Château Rouge est une station de métro à Paris sur la ligne 4 Porte d'Orléans- Porte de Clignancourt. Elle se trouve après la station Barbes dans le 18^e arrondissement de Paris, à deux pas du Sacré Cœur sur la butte Montmartre haut lieu touristique, à la découverte d'un quartier dénaturé par la société de consommation. Or il y a une particularité flagrante qui est déterminée par ce boulevard Barbes, frontière imaginaire à l'intérieur du dit quartier qu'un policier conseillait, comme je l'entendis en passant devant lui rigoureusement à un touriste de ne pas franchir ce gap virtuel délimitant selon ses propos, l'Afrique lieu de toutes les malversations et le Paris des «Titi parisiens «de l'autre! Des propos accablants pour un fonctionnaire français symbole de l'état républicain, cher à notre bien aimé président et son fameux:«le bruit et les odeurs» alors qu'il rêvait encore de devenir président de la «grande nation».En effet, ce flic tenait des propos accablants déversant son immonde vision d'un quartier jadis propre et accueillant où il y faisait bon vivre or aujourd'hui les passants et plus généralement les habitants du quartier sont noirs, originaire des Congo et d'Afrique plus généralement tout comme les commerces du coin où la guerre des salons de beauté capillaire fait rage au milieu de ses jeunes femmes toutes plus coquettes les unes que les autres avec des pétards à faire bander le plus impotent des hommes. En s'enfonçant dans le quartier à travers les Rues Myhra, Poissonnières par exemple le public devient plus cosmopolite avec des commerces différents tenues par d'autres

Les tourments d'un jeune banlieusard

gens en revanche il semblerait que les français de souche aient définitivement boudés les lieux. D'ailleurs pour m'être «promener» si souvent dans ces rues, je me trouvais étonnamment l'un des seuls blancs sur le trottoir au milieu de la foule qui naturellement n'en avait rien à foutre de ma couleur de peau mais la peur de l'inconnu est tenace alors il est plus prudent de ne pas s'aventurer en territoire étranger car tels sont les mots qui reviennent souvent dans la bouche de personnes n'ayant pratiquement jamais mis les pieds dans le 18 * du moins dans le quartier depuis la goutte d'or jusqu'à Marcadet-Poissonnière, Simplon. Ce qui est frappant reste le cloisonnement des populations par identité en somme une certaine forme de ghettoïsation de ces dernières. Le soi disant modèle français d'intégration est un échec.

Mais il y a à la station Château Rouge et ses environs le marché de la débrouille en tout genre, à la limite du licite enfin tout dépend de quel côté on se place pour porter un jugement, la vie n'est pas rose vous savez.

Par contre, il y a une scène tout à fait illicite, le marché des toxicomanies à ciel ouvert aux yeux de tous, la pharmacie ambulante est ouverte de bon matin jusque tard dans la nuit mais les heures ouvrables si je puis dire sont les plus animées, les plus colorées car intervient comme de bien entendu du bleu en uniforme assez voyant à vrai dire et omniprésent, pour rassurer ou inquiéter tout ces braves gens. La police donc veille au grain, tourne, contrôle, arrête et menotte, insulte de temps en temps pour affirmer sa présence symbolique, à l'instar d'un vrai cow-boy que j'observais un jour avec dégoût tellement il était ignoble, affreux avec sa coupe G.I, son paquet de muscle, fier de son uniforme qui lui donnait apparemment droit de vie ou de mort sur les jeunes

Les tourments d'un jeune banlieusard

surtout s'ils sont colorés et ou basanés. J'ai eu un seul contrôle assez musclé à subir ces dernières années en revanche je ne m'attardais jamais à discuter et palabrer avec les uns, suivre les autres, patienter car les stocks étaient épuisés alors la galère débutait. De plus, étant salarié, je ne pouvais m'éterniser or que faire face à la perspective du manque qui sera sans pitié surtout lorsque vous assurez l'accueil dans un internat. Donc, je tourne et retourne à la recherche de quoi tenir debout jusqu'au lendemain midi avec peut être plus de chance. D'autre part, il y a les périodes d'insécurité liées au plan «*Vigipirate*» d'où encore plus de flics, de contrôle et par conséquent de tension dans l'air. Et bien souvent, j'ai le sentiment que les forces de l'ordre se défoulent et laissent leur frustration sur les pauvres toxicos. Ce milieu, je le connais parce que j'y vais tous les deux jours acheter ma camelote, alors la hantise d'un contrôle inopiné, les poches pleines de Skénan, Subutex, Rypnohl est bien présente enfin peu importe le produit que l'apothicaire vous remet sans ordonnance, la police vous le confisque.

La vente se fait aussi par groupe, il y a les antillais qui travaillent plus ou moins ensemble mais qui se crêpent le chignon pour des clients potentiels car la plus part sont camés, à l'exception de deux lascars propres peut être. Plus loin, les africains avec spécialement deux armoires à glaces le sourire aux lèvres qui me donnent l'impression de vendre dans la joie et la bonne humeur. Et enfin, quelques maghrébins camés intermittents dans la vente mais consommateurs quotidien; Autour d'eux gravitent une nuée de rabatteurs en tout genre, des toxicos en manque suppliant, emmerdant, alors la violence est à fleur de peau car ils dérangent le business. Aussi il n'est pas rare d'en venir aux mains et de voir éclater une bagarre avec toujours une ou deux voix féminines les suppliant d'arrêter et de se comporter comme des hommes

Les tourments d'un jeune banlieusard

raisonnables et non des chiens furieux. Il y a pas mal de femmes camées et surtout les vendeurs occasionnels qui essaient de faire une petite plus value misérable afin de consommer gratuitement surtout s'ils ont la CMU et reçoivent leurs médicaments gratuitement car il est commun de recevoir son ordonnance de buprénorphine haut dosage, de son médecin traitant pour quatre semaines toutefois tout ce petit peuple gravite autour du sulfate de morphine ou «Skan» pour les intimes, le produit phare, véritable héroïne du pauvre en gélule à prendre par voie orale mais que les toxicos s'injectent malgré les dangers d'abcès, bien difficile à écraser et diluer avec de l'ascorbique, citron, et de bien d'autres problèmes mais c'est le moyen le plus économique et le plus rapide de s'envoyer en l'air à un ou deux Euros. Le diable a pris la forme d'une gélule et les effets du sulfate de morphine sont terribles parce que si j'envisage de décrocher je vais subir un sevrage dur de 3 semaines alors que le sevrage d'héroïne physiquement se fera en 1 semaine grosso modo, c'est vous dire la dureté de cette merde tout comme les produits de substitution à l'instar du Subutex, en cachet à laisser fondre sous la langue et qui au départ devait être une alternative à la méthadone dans les programmes de substitution mais il fut détourné de son usage thérapeutique pour devenir une drogue au même titre que d'autres produits stupéfiants à haut dosage et dur que l'on trouve à profusion dans la rue. Il est aussi facile d'acheter du Subutex que du whisky au supermarché, c'est dire le malaise car certains deviennent dépendants de ces produits de substitution alors qu'ils n'avaient jamais connu le sevrage de l'héroïne aussi pour revenir à l'héroïne du pauvre ou Skénan, La boîte de 14 se vend à 20-25- et plus généralement à 30 euros car la pénurie guette et un jour une nana me prédisait qu'il n'y aurait plus de Skan d'ici 3 mois. Elle s'était trompée notre madame soleil, rabatteuse de son état, pas encore

Les tourments d'un jeune banlieusard

décharnée par ces saloperies, heureusement pour elle car elle est adorable et gentille mais je ne voulais pas la brancher malgré une ouverture si évidente à mes yeux.

A ce prix, c'est un marché très rentable tout comme le caillou de crack que vous trouver avec leur vendeur dans les petites rues adjacentes, blottis à l'entrée de cours vieillot. Et puis comme toujours les bandits qui essaient de vous vendre je ne sais quoi d'emballées, mais qui peuvent très bien tomber sur un pigeon qui ne demande pas à voir la came avant de l'acheter! Enfin, l'héroïne se trouve plus bas, près des magasins où une foule compacte fait l'accordéon sur le trottoir bien trop étroit dans ce capharnaüm mais l'ambiance en bas est électrique, malhonnête, sans compter tout ces bâtards qui s'attroupent comme des mouches à merde volant absolument vous refourguer des portables, des cartes téléphoniques et j'en passe. Tout ce petit monde est partie intégrante du quartier que les riverains écœurés observent tous les jours espérant dans leur for intérieur (au sein d'association) l'extermination de cette plèbe mouvante au gré des razzias et des mesures de police visant à éradiquer la toxicomanie et le marché parallèle des rues puis on s'aperçoit qu'il y a une forme de tolérance si elle est contrôlée, pourvue qu'elle ne déborde pas sur des quartiers plus chic, et là je vais me faire l'avocat du diable, des quartiers plus blancs, plus européens dira t'on ; il faut appeler un chat un chat et la France est un pays raciste et ce soi disant pays des droits de l'homme est à l'heure actuelle une blague obscène, vue la politique répressive menée tambour battant par un certain petit ministre de l'intérieur, l'opportuniste qui rêve de conquérir l'Élysée en 2007. Il y a en France bien trop de Le Pen à partir du centre, des populistes en verve qui ne pensent qu'à leur carrière et non au bien être des français. Le fossé dans ce pays n'a jamais été aussi flagrant et actuellement les problèmes de banlieue donnent lieu à une

Les tourments d'un jeune banlieusard

surenchère populiste montrant le deux poids deux mesures avec à la clef une envie de rapatrier un nombre important d'étrangers. Enfin, les politiques considèrent les enfants d'immigrés, troisième génération née ici même comme une population pouvant tomber dans l'islamisme radical intolérant où chaque individu peut être un futur terroriste en puissance, alors on parle d'éducation, d'intégration mais bordel ils sont français tout ces gamins, c'est un non sens de causer intégration cela voudrait dire qu'ils sont exogènes à la république or ils n'ont pas de cartes de séjour. Donc, je n'y comprend absolument plus rien dans ce discours politiquement correct qui annihilent les causes profondes d'une politique d'exclusion depuis 30 ans. «Tous pourris» «que se van todos» disaient les argentins à propos de leurs politiques. Ce discours, on peut l'entendre chez nous dans nos quartiers. Château rouge, une mine d'or pour les sociologues mais aussi un quartier exotique de Paris pour les curieux, les touristes étrangers qui souvent repartent chez eux complètement déboussolés par ce qu'ils ont vu à mille lieux de la célèbre culture française de Hugo à Balzac en passant par Boccaccio et les peintres de Montmartre, bref, cette France qu'ils avaient étudié dans les livres n'existe que dans la littérature. Un journaliste russe était écœuré par ce qu'il avait connu à Paris et se dégageait de son article dans CI un sentiment général de xénophobie surtout lorsqu'il flânait autour de Château rouge. La boucle est bouclée avec un russe intello décriant une société malade de ces contradictions. Mais je dois revenir sur la malédiction qui me poursuit depuis tant d'années et qui me coûte financièrement la peau des couilles et physiquement un délabrement irréversible et masqué de mon corps et plus particulièrement de ma libido laquelle n'est plus ce qu'elle fût: le plus inquiétant dans cette histoire, reste mon indifférence face à mon sexe, bout d'appendice utile à pisser mais bientôt il m'est

Les tourments d'un jeune banlieusard

même difficile d'uriner correctement car mon outil dans ses fonctions biologiques subit les effets secondaires des drogues ingurgitées depuis trop longtemps maintenant. Ma forme physique est pitoyable et j'ai l'impression de vivre dans le corps d'un homme de soixante ans. En effet, un soir où j'étais à la recherche de dope et que j'arpentais comme un zombi les rues du quartier à la recherche d'un docteur, je m'apercevais tout à coup que des gens louches rodaient alors qu'ils avaient en principe rien à foutre ici bas; le doute s'insinuait dans ma tête bien mal en point lorsque tout à coup je me trouvais nez à nez avec mon sauveur or au lieu d'être rapide dans la transaction, il perdait un temps fou à palabrer avec son compère pour je ne sais quelle futile connerie alors que grandissait ma nervosité face à ces yeux qui s'abattaient sur nous. Enfin, il se décidait à me servir, je le payais puis déguerpissais rapidement mais déjà des flics étaient pratiquement sur eux et moi je piquais un sprint dévalant le boulevard pour m'engouffrer dans le métro mais ce petit cent mètres m'avait tué et ma poitrine brûlait, se consumait tout comme mes maigres jambes devenues deux cotons tiges vacillant sur leur rotule. Putain, heureusement qu'ils n'avaient pris la peine ne serait ce de marcher vite car ils m'auraient sans aucun effort alpaguer. Mon sprint était un bien grand mot, je ressemblais plutôt à une tortue pressée. Dans un tel moment, je prends conscience de ma déchéance et de mon piteux état physique sans parler du moral... Un autre jour, je me retrouvais plaqué contre un mur les jambes écartées, à me faire tripoter de tout coté par des mains dénudées de tout sentiment et de tendresse puis les questions car ils n'avaient rien trouvé sur moi alors qu'ils étaient persuadés m'avoir vu acheter de la dope. Grâce à dieu ce jour là, je n'avais fait qu'écouter les divagations d'un type et non acheter car il n'était qu'un rabatteur. J'eus droit à une morale mal ficelée d'un flic en civil ayant certainement bac plus cinq doté d

Les tourments d'un jeune banlieusard

une connaissance linguistique poussée de l'arabe dialectal! A l'entendre, la police était une classe annexe de science po face à l'ingratitude de la société insatisfaite comme toujours des pauvres policiers mais ce jeune homme ne me respectait pas, me tutoyait et ne supportait pas mes remarques cinglantes assez critique or plus on discute et plus l'animosité croit! Je m'aperçois bon gré mal gré que je n'arrête pas de dénigrer la police, la société et ses individus pour nombre de raisons récurrentes et qui me foutent le cafard, d'où vient ce mal être qui ne peut être seulement la faute des autres car je ne suis de mauvaise foi? Chercher en vain les causes profondes de ma toxicomanie me déstabilise toujours un peu plus alors que je devrais me réjouir de mon emploi, de mon logement qui n'est pas le mien, de cette petite vie bien rangée qui m'apporte la sécurité alimentaire mais qui renforce chaque jour mon désir de fuir ce bled et cette mentalité ringarde dominante qui annihile les personnalités les plus originales pour les transformer en végétaux prêts à être servis en hors d'œuvre. Le petit monde de la banlieue fauche les motivations, les esprits délicats ou joueurs pour les garder dans son carcan à l'exception de quelques individus chanceux accédant à l'intra-muros parisien et ainsi se débarrasser de ses putains d'oripeaux banlieusards qui leur collaient à la peau, véritable calvaire et boulet contre la réussite socio-professionnelle, seule critère valable de reconnaissance sociale car s'il vous prenait de clamer haut et fort que vous êtes un petit employé d'une quelconque administration on vous rit au nez ou même on vous ignore magistralement, regard oblique plein de mépris pour ce prolo voulant sortir de son tiroir, oh mon dieu quelle cynisme auquel le prolo que je suis doit faire face dans le quotidien de mon job.

je ne me permettais de juger les gens en fonction de leur travail, une étiquette maudite et indécrottable ne tenant compte de l'esprit,

Les tourments d'un jeune banlieusard

du savoir faire et enfin des expériences humaines et professionnelles, jardin secret et richesse intellectuelle inaliénable de chacun. Je sais maintenant que l'idiot sans le sou n'est pas toujours celui que l'on croit.

En attendant ma résurrection, j'ai décidé de m'éloigner pour toujours de château rouge, simple continuité pour moi depuis mon retour en France avec un changement dans la forme et le lieu mais le fond reste pourri car la toxicomanie va bon gré mal gré au delà des frontières et je dois reconnaître que la scène que j'ai connu ailleurs pour ne pas la citer était bien plus cool qu'ici bas à Paris, véritable enfer d'agressivité et de violence gratuite. J'ai pris une nouvelle fois la décision de confier mon âme et mon corps à des gens bien intentionnés dans une structure thérapeutique de substitution à la méthadone encadrée et sérieuse où une charmante femme psy m'écoute et travaille avec moi à chercher les causes de mon état actuel. Éternel déjà vu pour moi mais peu importe, je me stabilise et j'avance à petits pas. D'ailleurs, j'aime m'asseoir en face de cette charmante femme de mon âge, si séduisante et belle. Même la secrétaire est exquise avec un regard et un sourire ... Que de belles femmes dans cette maison du bon dieu en revanche les toxicos sont intenable et impatient, voulant tout de suite comme des enfants gâtés sinon ils partent au quart de tour dans un monologue imagé aux mille noms d'oiseaux croyant peut être de la sorte changer la donne. En parlant des toxicos, je me trompe gravement car je parle d'un tout compact or chaque individu est unique et donc parlant de moi, il m'est impossible de m'identifier à ces gens irrespectueux des infirmières françaises qui comme moi patientent dans cette petite salle pour consulter, le docteur, la psy ou l'infirmière bref, le seul point commun entre nous reste la dope qui nous a amené à se retrouver là.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Je n'ose plus mettre les pieds sur cette ligne 4 au delà de gare du nord même pour acheter des chaussures dans des magasins à prix cassés car la tentation et le risque de rencontre inopportune est bien trop grand sans oublier le bleu de bleu omniprésent dans la rue à la recherche de ces vendeurs ambulants. Adieu Château rouge tu ne me manqueras pas.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Le foulosophe récalcitrant

Début 21 siècle, une région maudite en plein cœur de l'Île de France. Personne ne savait quel mal rongait les femmes et les hommes qui vivaient là, à l'instar des pestiférés reclus dans des zones inaccessibles ou en quarantaine, ces braves gens survivaient avec courage et débrouillardise refusant la fatalité qui comme tout le monde le savait était une manipulation cynique de nos gouvernants, vivant loin de cette zone infectée à «karchériser». Comment une infection et une malédiction aussi terribles soient elles, étaient possible à l'âge d'internes, connecting people, disaient les concepteurs de rêves, d'idées, alors que la dite zone ne pouvait que de loin fantasmer un lendemain qui chante. La technologie et le progrès améliorent le quotidien, combattent les maux de la société mais la zone ne pouvait s'affranchir de l'implacable tutelle des pouvoirs et par conséquent restait confiner dans l'archaïsme, l'obscurantisme moyenâgeux. Les mentalités n'évoluaient pas car une chape de plomb terrible tel un big brother contrôlant tout, réduisait à néant le moindre soupçon d'idée. Ces femmes et ces hommes perdaient foi en la démocratie laquelle n'était plus qu'une utopie dans la zone or certains pensaient que leur résurrection viendrait d'un messie politique qui décapiterait la tête de l'hydre abjecte véritable démon et pourtant si profane ! Oui, croire, ne pas abandonner, voilà l'ultime chance de salut de ces

Les tourments d'un jeune banlieusard

millions d'êtres humains de bas étage. Mais comment combattre la pauvreté, l'exclusion, la discrimination sociale et raciale avec un bulletin de vote ou un Rapp au vitriole et cette poudre blanche qui attaque les neurones des adolescents, les privant ainsi de tout esprit critique et de leurs facultés physiques si vitale pendant la puberté. Dans les années 60, la CIA avait introduit dans les ghettos noir des grandes villes étasuniennes l'héroïne pour tuer dans l'œuf la contestation et plonger encore plus les noirs dans la merde. Des avions affrétés par le pouvoir diabolique de cette CIA importaient depuis l'Asie du sud est cette poudre blanche. L'Amérique était en guerre et tous les moyens étaient et sont bons pour arriver à ses fins même les plus odieux donc plus rien ne m'étonne aujourd'hui.

Double combat et double peine, amère défaite. Non ce n'est pas un complot manigancé par une force obscur mais une construction idéologique mûrie et mise en application depuis 30 ans déjà sous couvert de pensée unique qui réduirait à néant la pauvreté et ses fléaux or les conséquences sont sous nos yeux dans la zone sans respect, sans foi, ni loi car cette loi est celle des autres d'en haut et non l'universelle loi morale de Kant.

Il y a dans la zone des maisons accueillant les marginaux, les paumés et malades pour pas un rond, extraordinaire aujourd'hui de ne pas vendre les relations humaines et la santé, bien public par excellence, donc, l'aide est matérielle et psychique. Je rends grâce à dieu même si je n'y crois pas car on doit bien croire en quelque chose non. Les hommes ont oublié le bien commun et s'acharnent à réduire en bouilli le voisin, l'ami, l'inconnu car cette poudre blanche comme la consommation frénétique, facteur de croissance nous dit l'économiste, transforment les gens en irréductible individualiste à l'instar de l'économie capitaliste; en d'autres termes, je fais de l'argent coûte que coûte donc, je baise les autres

Les tourments d'un jeune banlieusard

car seul le profit compte. La guerre des marques , des logos, et la perte de la spiritualité sont le résultat pitoyable de notre modernité. Il suffit de voir tout ces types dans le train de banlieue, la tête inclinée, piaillant à tue tête parmi ce brouhaha continue, les sonneries et autres gadgets inutiles que l'on peut télécharger sur le net et emmerder son monde; le portable devenu fétiche...

Quelle horreur de vivre de la sorte, pourquoi ce manichéisme primaire alors que nous pouvons modérés tout simplement nos ardeurs comme le téléphone incapable de le mettre off, nos envies bref nos choix parce que entre les points A et B il y a une palette de possibilité incroyable alors pourquoi sommes nous des extrémistes, des fanatiques malgré nous, les alternatives ne manquent pourtant pas mais on nous a appris le «entweder-oder, de deux choses l'une, c'est ça ou ça» bref, malheur à nous les hommes sans esprits critiques tels des bœufs en route vers les abattoirs. En vérité, je me demande si nous ne sommes pas déjà morts. L'enveloppe charnelle n'est pas grand chose, l'esprit est essentiel et sans l'hygiène intellectuelle toujours en éveil, l'homme le plus vicieux des mammifères n'est qu'un individu quelconque car son originalité repose dans sa vivacité à réfléchir, à se projeter dans l'avenir. Or réfléchir, c'est se déstabiliser et donc il y a danger pour l'acquis et par conséquent, l'homme qui refuse de douter rejoint l'animal instinctif et n'est plus le maître de la terre... Bouffer- travailler- dormir.

L'inutile, l'oisiveté amène l'Art et sans l'Art l'homme reste un animal comme les autres. Je suis obsédé et malade car mon environnement est incompréhensif à mes yeux , et seulement à mon regard car les autres ne voient rien d'anormal autour d'eux, oui, je deviens fou. Il m'est parfois impossible de communiquer, les dialogues deviennent des monologues de sourd où on se moque

Les tourments d'un jeune banlieusard

de moi comme si je débarquais de la planète dingue. Vais je me jeter en larmes au cou d'un cheval gisant sur la chaussée comme le célèbre philosophe allemand, devenu totalement fou?

Donc, la société et ses rejetons partent en couille, en vrille et nos grands penseurs actuels autoproclamés philosophe par leur pair parisien de cette petite élite bourgeoise satisfaite réfléchissent et polémiquent sans honte aucune sur cette tumeur cancérigène maligne détruisant à petit feu la jeunesse et ses espoirs. J'en ai la nausée de les entendre palabrer sur mon petit écran, eux les intellectuels devenus avec l'air du temps des néo réactionnaires comme les qualifiait un intello arabe Saleh Béchir dans un papier sérieux. Vous voulez un nom très médiatique et sur tous les plateaux de télé: il y en a trop désolé. Et puis que dire des experts en économie, en terrorisme, en islamisme qui détiennent les vérités et se font les maîtres à penser de milliers de gens gobant à la lettre leurs paroles mielleuses; assez de nous prendre pour des cons, des abrutis, aie , je sens que tout remonte , ai je encore le temps d'arriver à temps aux toilettes pour vomir.

Jusqu'où pousseront ils le bouchon de l'ignominie, de la bêtise et de la calomnie. Ce discours récurrent est de la désinformation mieux de l'intox, pain béni par des responsables sans déontologie pourtant qualifié de quatrième pouvoir! Où va t'on bordel!

Il était une fois, je ne pouvais mieux dire, en débutant ainsi mon incohérent pseudo discours un rien naïf qui se voulait en fait une fable aigre douce. La jeunesse donc arrive dans cette maison de la première aide à la recherche d'une oreille attentive, d'un réconfort et d'une médecine contre la dépendance et le sevrage. Ces individus perdus sont à l'image de la société , d'ailleurs, ils sont le résultat de cette débâcle(parentale) morale et sociale mais le médicament miracle n'existe pas et personne ne peut guérir leur

Les tourments d'un jeune banlieusard

maladie à part eux même. Sommes nous tous des victimes de la modernité à tous va, ultra rapide ou est il trop facile de chercher des circonstances atténuantes à nos malheurs, des alibis pour nous dédouaner de toute responsabilité. Je pense donc je suis est l'antithèse de l'assistanat , du copier coller, du prêt à penser. Aide toi toi même répond à la recherche intérieure de chacun pour arriver à mieux se connaître donc comme disait l'autre connais toi toi même. Nous sommes en définitifs responsables en premier lieu de ce que l'on fait en revanche on n'a pas toujours la maîtrise de son environnement. Vous me demandez où diable je veux en venir avec mes absurdités et mes phrases toutes faites que je débite sans fin; vous avez mal à la tête? Si oui, je suis comblé de satisfaction car mon but est d'introduire la contradiction et la provocation tout simplement et ainsi abordez tout azimuth nombre de sujets que je juge importants. Je crois indispensable de scanner notre environnement dans lequel nous vivons car il ne tourne pas rond et pour cela il suffit d'allumer sa télé , d'ouvrir un journal, ou encore d'observer la vie quotidiennement avec ses joies , ses peines, ses surprises ses indignations, ses frères , ses sœurs, ses amis et parents alors le doute peut s'installer à propos de notre éducation, de notre tradition en somme réfléchir avec ses propres moyens à notre culture ambiante. Le premier chapitre abordé en classe philo de terminale était Nature-culture, aussi des profs pensent qu'il serait bon d'enseigner plus tôt la philo à l'école. Excellente idée qui permettrait de créer du sens en restant ludique pour ne pas ennuyer les enfants; ainsi il y aurait peut être moins de moutons de Panurge dans notre société, moins d'incivilité et beaucoup plus de respect...Apprendre à se servir de ses neurones, choses difficiles...

Bon, je m'arrête , j'ai un petit creux, ciao et bonne année 2006.

Les tourments d'un jeune banlieusard

La fin du Patriarche

Robert était assis sur sa chaise dans le salon de son quatre pièces d'une cité dortoir du 9 3 avec une vue imprenable depuis cette dernière sur le parking, contrôlant ainsi tout le va et viens aux abords de son hall d'entrée grâce à son plafond laqué par ses soins qu'il utilisait comme miroir. Il était maçon enduiseur retraité. La télé crachait comme tous les jours à cette heure de la journée son haut débit de connerie à deux sous mais il ne pouvait se résoudre à l'éteindre une bonne fois pour toute car il s'ennuyait ferme chaque jour, sans loisirs, sans amis, la vie était d'une monotonie monstre malgré le vin ingurgité atténuant son ennui. Ainsi il se bourrait la gueule dès 9 h du matin avec l'apéro, un petit Ricard sympathique selon ses propres termes, puis sa piquette «la villageoise» et de ce fait fumait ces 12 volts en continue. Sa baronne subissait depuis bien trop longtemps ce mari car on ne se quittait pas même si sa vie de femme s'apparentait plus à de l'esclavage domestique. Robert voulait une bonne à tout faire chez lui en plus d'une épouse docile et soumise et donc résignée à se tuer à la tâche avec quelque moment de répit lorsque Robert, bourré, allait faire sa sieste quotidienne, laissant Paulette seule devant son *Sit com* américain qu'elle suivait depuis si longtemps, du moins depuis sa retraite bien méritée maintenant que les enfants étaient grands, volant de leurs propres ailes. Ils avaient 2 enfants dont une fille et un pédé de fils que Robert considérait comme une fille et il se sentait blessé d'avoir une tantouse en guise de fils qu'il voulait aussi

Les tourments d'un jeune banlieusard

macho que lui même. Il l'avait répudié en son for intérieur mais sa femme prenait position pour son petit chéri et n'acceptait aucunement les diatribes et invectives de Robert toujours aussi blessant et qui cassait les couilles à toute sa fratrie qui d'ailleurs évitait magistralement ce père réac et raciste par dessus le marché; enfin ils se sacrifiaient tous les deux en leur rendant visite pour voir leur mère toujours au petit soin mais franchement étouffant pour ce fils dépressif mal dans sa peau d'homme avec cette foutue pilosité qu'il tenait sans doute de son paternel dont l'aversion réciproque pour ce fils de chien lui foutait des irruptions cutanées à chaque rasage. Il voulait depuis un an maintenant changer de sexe, pauvre Momo personne ne voulait de lui et pourtant, il se disait qu'il avait un beau cul, une belle gueule, une bouche attrayante qui satisferait un compagnon. Il avait tant d'amour à partager mais toujours rabrouer et traiter de tante, de salope bref de suceuse et lui pleurait le soir seul dans sa chambre, s'endormait grâce à ses cachets mais se réveillait la bouche pâteuse et surtout déprimé. Il voulait mourir, se suicider mais le courage lui manquait affreusement et il s'en voulait, en voulait à sa mère d'être devenu une couille molle car pour lui elle était seule responsable de son calvaire. En effet, trente ans déjà et toujours vierge, pas d'autonomie alors qu'il louait une chambre de bonne sur Paris qui lui foutait le cafard, incapable de prendre une décision en somme il broyait du noir dans sa chambre d'enfant chez ses parents, entendant de l'autre côté de la cloison son père lâché des pets phénoménaux dans son pieux, mon dieu comment pouvait on être aussi dégueulasse et en son for intérieur rêvait de tuer cet homme toussant pétant crachant jurons et connerie à longueur de journée or il était désespéré et n'avait jamais oser répondre à son père lorsqu'il l'insultait, se moquait de lui en plus il était lâche comme lui, sacré héritage que le sien! Chaque nuit, il était le héro de toutes

Les tourments d'un jeune banlieusard

ses histoires d'amour et de sexe toujours torride avec des nuées de garçons si beaux; il aimait par dessus tout le *happy-end* qu'il ne connaissait pas dans ce foutu coin de banlieue où les garçons le⁴ persécutaient sans cesse car il était différent, sensible, et surtout très féminin à leurs goûts, alors la peur les prenait à la gorge lorsqu'il s'approchait d'eux pour leur parler, savoir pourquoi ils étaient si méchants mais le groupe leur donnait ce courage d'être vilain et vulgaire. Une vraie tragédie pour lui de constater sur quelques mètres carrés autant d'abrutis dans cette cité de merde. Il partirait loin d'ici pour San Francisco où la planète gaie l'adopterait mais il ne savait pas comment le dire à sa mère et surtout comment se payer une nouvelle vie loin de la France lui qui ne maîtrisait aucune langue étrangère et la seule phrase d'anglais qu'il savait par cœur, se résumait à :- i love you darling avec cette mimique qu'il avait si souvent pratiqué devant son miroir de la salle de bain, nu avec pour tout pagne une serviette trop petite. Lorsque son père était bourré, bêtise, il l'était 24 h sur 24, il lui touchait le cul et lui glissait à l'oreille une cochonnerie du genre: «T'avale la fumée ou pas» puis partait dans un grand rire et fier de lui. Il le tuerait un jour, c'était une idée récurrente, lui mettrait du cyanure dans sa villageoise mais cela n'en valait pas la peine car il croupirait au trou pour le reste de sa vie pour ce père, non il espérait que Satan le rappelle à lui incessamment sous peu car le foie lâcherait bien mais quand!

Sa sœur, l'aînée était une femme introvertie, charmante et serviable qui se cassait en quatre pour ses enfants. Elle avait quitté la famille dès qu'elle l'avait pu fuyant Robert, ce monstrueux père de famille, aussi dégueulasse que le héros du film italien «sale

4 Les bonnes fins

Les tourments d'un jeune banlieusard

affreux et méchant». Il n'y avait eu aucune solidarité entre les enfants pour affronter le patriarce depuis l'adolescence. Cette famille comme tant d'autres dans le quartier étaient victime des aléas de la vie avec un chômage en hausse constante , la fermeture des lieux de convivialité pour l'ensemble des résidents et une fracture générationnelle toujours plus grande qui concrètement laissait place à une incompréhension et une peur grandissante des plus âgés envers tout ces jeunes paumés agglutiner devant le seul café du coin où certains dealaient du haschisch plutôt que de bosser 39 heures/s en intérim pour le SMIG. De plus le langage des jeunes se résumait à des:«nique ta mère , fils de pute, ta mère elle suce des bites» bref les mamans qui passaient avec leur rejeton étaient outrées d'entendre ces noms d'oiseaux et renforçait leur conviction que la jeunesse partait en vrille et qu'il était hors de question de laisser les enfants jouer en bas seuls parmi ces voyous. Plus surprenant encore dans ce bateau ivre qu'était la cité, les discriminations de certains résidents envers d'autres alors que l'ensemble était ouvrier, immigré au 3/4, donc de la France d'en bas, était une aberration, ah l'intolérance! Robert se croyait un parfait citoyen loin de cette plèbe comme il la décrivait tous les jours, se mettant à la fenêtre très courageusement et jouait le policier, espionnait ses voisins, les mêmes, insultait les noirs surtout s'ils étaient petits et sans défense car il voulait évacuer son amertume et eux lui rendaient la monnaie de sa pièce en le faisant courir en bourrique; c'était devenu un jeu qui frôlait parfois l'absurde mais le danger aussi car la situation pouvait déraiper à tout moment. Sa femme le rabrouait dès lors qu'elle flairait le coup foireux mais il n'en faisait qu'à sa tête et se foutait totalement des arguments les plus raisonnables de sa femme et de ses enfants. Robert faisait honte à toute la fratrie et la crainte d'être pris à partie une fois dehors parmi les gens de la cité les rendaient

Les tourments d'un jeune banlieusard

malades. La physionomie de la cité avait radicalement changé cette dernière décennie avec les nouveaux arrivants africains, leurs coutumes et leurs familles nombreuses qui dérangent maintenant les habitudes des anciens et dont Robert s'était autoproclamé leader contestataire au sein de l'amicale des locataires or il perturbait plus qu'il ne contribuait à faire avancer les débats. D'ailleurs les autres étaient franchement excédés par ce patriarche radotant.

Robert avait travaillé toute son existence et maintenant qu'il était pensionnaire découvrait ce qu'était une cité avec ses enfants jouant criant, pleurant, brailant et ne supportait pas le bruit...Voilà la raison pour laquelle il gueulait contre la terre entière.

Ainsi allait la vie de Robert jusqu'au jour où son fils, la grosse pédale, lui présenta son copain de province qui allait passer la nuit chez lui enfin voulait il le lui demander. En effet, Momo et son pote devait partir le lendemain de bonne heure en Bretagne pour une rave d'enfer or son 10m^o ne lui permettait pas d'héberger son ami. Naturellement Robert ignorait le sens du mot rave en revanche il pensait qu'il devait s'agir d'un truc pas très catholique ou d'une réunion pour tantouse voire une orgie qui finalement lui faisait très envie car il n'avait pas tiré un coup depuis des lustres et perdait la boule dès qu'il voyait une paire de fesse, un sein nu... Cependant il n'osait pas demander à son fils une explication pour ne pas avoir l'air ringard.

Le soir venu, la baronne mit les couverts et cuisina un superbe repas avec une fois n'est pas coutume un Bordeaux sur la table car un invité de marque était présent.

Enfin, Robert se décida à poser cette foutue question qui lui trottait dans la tête depuis le début de l'après midi et Patrick le copain de

Les tourments d'un jeune banlieusard

son fils lui expliqua simplement ce qui les attendait là bas. Mais Momo redoutait plus que tout que son père s'invitât sans gêne à cette rave car il semblait vraiment intéressé or Patrick trouvait Robert sympa et s'en foutait totalement d'avoir son vieux dans les pattes car lui n'était pas coincé comme son copain Momo et n'étant pas intime n'y voyait aucun problème. Certes, le provincial ignorait tout du caractère ignoble de Robert qui lui faisait à première vue bonne impression.

Plus tard dans la soirée Robert interpella son pédé de fils et lui fit l'éloge de Patrick qu'il trouvât très comme il faut, sympa et mignon; Momo n'en croyait pas ses oreilles mais fut troublé par ce dernier mot qui ne lui disait rien de bon car il interprétait tout tout de suite et s'en inquiétait. Il irait se coucher perplexe. Robert veillait longuement mais lorsque le mélange des alcools plus le joint d'herbe que Patrick avait roulé firent l'effet voulu, Robert se lâchait et commençait à tripoter le jeune homme en douce qui naturellement était sans voix et ne pipa mot, un signe de plus pour Robert de continuer et pourquoi pas se faire plumer vite fait lorsqu'ils seraient seuls, peu probable du reste mais Robert y croyait dur. Voilà le tableau à cette heure tardive de l'imagination débordante de ce retraité en manque de sexe et découvrant le haschich aussi, lui l'anti drogue (sic)endurci .Chacun regagna sa chambre et les deux copains eurent une longue discussion avant de dormir. Momo avait des reproches à lui faire et jaloux ne comprenait pas pourquoi il n'avait coupé court instantanément aux avances de son père or Patrick s'en foutait et avait déjà zappé cet incident. Momo aimait cette attitude super cool de son ami et le lui disait alors Patrick le remercia et lui baisa le front. Momo rougit, baissa les yeux, ne savait plus quoi faire de ses mains, il se sentait si gauche. Il observait maintenant son ami se déshabiller mais jamais frontalement enfin il faillit s'étouffer quand son ami se glissa dans

Les tourments d'un jeune banlieusard

le lit nu comme un ver. Il éteint la lumière et lui souhaita bonne nuit. Momo tremblait de tout ses membres, bandait généreusement en pensant à ces formes plastiques à quelques centimètres de lui. Putain, 30 ans et toujours vierge ce n'était plus tenable il devait se jeter à l'eau et puis qu'est ce qu'un refus après tout, qui ne tente rien , n'a rien se disait il comme pour se motiver et se donner du courage. Cependant, il entendait le souffle de son ami dormant à point fermé; merde, comment faire et pourquoi avoir attendu si longtemps, quel con , il s'en voulait terriblement lorsque tout à coup, Patrick se retourna posant sa main droite sur son sexe droit et chaud, il n'en fallait pas plus malheureusement à Momo pour éjaculer tout son foutre dans cette main providentielle en poussant un cri étouffé qui réveilla son ami étonné d'avoir une substance gluante et chaude entre ses doigts. Patrick lui demanda s'il se sentait mal et ne lui en voulait pas pour si peu. Alors Momo, Maurice, lui déclama son amour, il souffrait en silence depuis six mois déjà et éclata en sanglots réveilla sa mère qui se réveillait au moindre gémissement de son fils chéri mais cette fois ci n'osa pas pénétrer dans la chambre car Patrick était avec son fils et déjà s'inquiétait elle alors elle lâcha un: «ça va Momo». Son fils reprit ses esprits et rétorqua tout simplement un cauchemar, la pria de retourner se coucher. Patrick se leva pour prendre un kleenex et s'essuya cette main pleine de foutre qui finalement décupla ses envies de sexe. Il se recouchait mais il était maintenant fin prêt à driver son copain et le dépuceler comme il lui avait avouer sa virginité et un sentiment de puissance le saisit, ce qui renforçait son rôle de maître à penser bref son ami l'idolâtrait et il ne comprenait pas pourquoi car il se sentait lui aussi si lâche derrière son masque d'homme cool, ah si Momo savait vraiment qui il était !Patrick prit un deuxième kleenex du paquet à coté de lui mais cette fois ci essuya le sexe et le ventre de son ami éberlué par

Les tourments d'un jeune banlieusard

l'audace de Patrick puis le fourra dans sa bouche et commença à lui faire un pompier.

Momo était aux anges et puis son ami lui dit de lui faire la même chose et le brave Momo s'appliquait par peur de décevoir son maître qui lui demandait maintenant de s'allonger sur le dos, il lui rabattit les jambes contre son corps, position missionnaire, et l'encula sec sans vaseline. Momo perdit enfin sa petite fleur cette nuit, il avait eu très mal et ne savait pas trop s'il y avait lieu de parler de jouissance alors que son anus était en feu. Sa mère et son père s'étaient réveillés tous les deux pendant que leur fils criait et découvrait les plaisirs charnels. Robert disait à sa femme que son petit chérie se faisait enculer ou «péter l'oignon» par Patrick et qu'il ne supportait plus d'entendre ces tantouses s'envoyer en l'air dans son foyer. En fait, Robert avait une sacré envie de baiser maintenant mais sa baronne ne le laisserait pas comme toujours. Il l'avait outré vexé par sa vulgarité et son irrespect en blessant maladroitement comme souvent femme et enfants donc elle était partie finir sa nuit sur le sofa du salon. Elle ferait sans doute chambre à part une fois l'invité parti et ce définitivement. Paulette ruminait sans cesse les évènements de la nuit, elle téléphonerait à sa fille le lendemain pour lui raconter la fin de soirée qu'elle n'avait pu vivre puisqu'elle était rentrée chez elle vers 23 heures. Bien sûr, Paulette aurait des difficultés à lui décrire les scènes crues de la nuit de surcroît derrière une porte close et utiliserait des détours incompréhensibles pour sa fille qui ne verrait plus vraiment où était le problème et pourquoi une telle tragi-comédie pour si peu mais la baronne ne pouvait prononcer des mots comme enculer, sucer, piper... et son vocabulaire ne lui permettait pas des synonymes plutôt parlant, mon dieu...

A l'aube Patrick se leva pour aller pisser, nu, dans cet appartement

Les tourments d'un jeune banlieusard

qui n'était pas le sien où dormaient des vieux qui pouvaient être ses propres parents mais il s'en foutait royalement. Ensuite il passa à la salle de bain se laver les mains et le sexe couronner de petites taches de merde. La porte de la salle de bain ne fermait pas aussi au même instant et comme tous les jours à 5 heures du matin Robert se levait pour aller pisser lorsqu'il vit de la lumière dans la salle d'eau. Naturellement Robert ne frappait jamais chez lui, il était le boss et surpris Patrick le cul à l'air et laissant couler de l'eau chaude sur sa pine. Il n'en fallait pas plus pour l'exciter et déjà son membre était au garde à vous, prêt à l'attaque. Patrick le pria de sortir car il n'avait pas fini sa toilette or Robert était décidé à le prendre en levrette, lui qui n'avait jamais eu de rapports sexuels avec un homme et jeune de surcroît. Un mélange de désir ainsi qu'une pulsion sauvage et animale lui intimait l'acte avec néanmoins une once de dégoût pour la chose entre mâles mais il devait assouvir coûte que coûte cette nouvelle expérience. Patrick flippait et était pris à son propre piège d'homme super cool or il ne voulait pas ameuter toute la famille donc il lui donna ses petites fesses blanches et il cria comme Momo avant lui!

Robert était le plus heureux des hommes ou des grand pères alors que Momo et Patrick se regardaient sans pipé mots, honteux et enfin la baronne accourue écoeuvée par son homme ou plutôt cette bête immonde qui avait commis l'impensable à quelques mètres d'elle.

Tout partait en couille dans cette famille et cette nuit avait été la nuit de trop du moins pas pour Robert qui lui en revanche était comblé, son ego satisfait et il emmerdait les autres casse couille de sa famille constamment à pleurer et se plaindre bref il avait une nouvelle fois prouvé à sa fratrie qu'il dirigeait l'exécutif dans cette putain de maison et que celle ou celui qui avait des reproches

Les tourments d'un jeune banlieusard

à faire, prenait ses valises et ciao. Il n'avait aucun compte à rendre ni à dieu, ni à sa femme, encore moins à ses enfants. Quel dépucelement du tonnerre, il devait le raconter à ses potes du Bistrot parce que des amis il n'en avait pas.

Les deux enculés étaient partis prendre leur TGV pour la rave d'enfer or Momo ne pardonnait toujours pas à son ami d'avoir baisé avec son père pendant que Patrick lui rétorquait qu'il avait aimé se faire tringler avec violence et que lui Momo devait en prendre de la graine.

Paulette était partie s'installer chez sa fille et le père ingrat restait seul dans l'appartement à se saouler comme d'habitude sauf que maintenant c'était la foire assurée avec les leveurs de coude qui sauteraient sur l'occasion pour faire la bringue et ramener quelques salopes chez Robert et pourquoi pas lui voler un peu de fric par la même occasion. Robert était un bon bougre qui avait du cœur, du moins pour ces soi disant copains car Momo ne se rappelait pas un seul instant de tendresse depuis sa plus tendre enfance. La vie de couple de Robert avait fonctionné certainement une petite dizaine d'années avant d'aller à vau l'eau.

Robert se rendait compte concrètement de son erreur car seul devait il faire les courses, cuisiner, enfin toutes les tâches que la baronne faisait sans broncher. Il se sentait submerger par tant d'obligation or Momo et sa fille étaient loin. Il débuta méthodiquement à harceler Paulette chez sa fille lui priant de revenir le plus vite possible à la maison car il avait besoin d'elle toutefois elle ne se laissait pas intimider si facilement connaissant bien son homme et lui rétorqua qu'il avait besoin d'une bonne à tout faire et non d'une épouse. Il ne le lui niait pas mais embrayait sur un autre thème plus porteur, son petit Momo. Alors elle éclata en sanglots et lui fort content de lui exultait victorieux. Mais tout à

Les tourments d'un jeune banlieusard

coup la fille sage s'empara du combiné et lui dit tout ce qu'elle avait sur le cœur depuis si longtemps rompant ainsi le silence et l'idée d'un Robert sur de lui.

Il fut surpris néanmoins pas abattu pour autant car il n'écoutait qu'à moitié sa fille ou ne comprenait pas tout le monologue. Ne sachant plus trop quoi dire il beugla un:«Je t'encule salope.» Décidément, cela était une idée fixe.

Le respect avait été à sens unique toutes ces années et Virginie sa fille n'était pas étonnée de sa vulgarité à son égard. Il crèverait seul et elle pourvoirait à ce que ce boycott s'appliquât sur le champs à son encontre en somme il goûterait la solitude jusqu'à sa mort, punition ultime de sa famille dont le but avoué était de le mettre à genoux, de l'humilier. La revanche commençait au téléphone en ligne avec les propos forts de Virginie qui pour une fois défendait ouvertement sa maman. Chemin faisant, Robert trouvait la parade en envoyant des gamins lui faire ses courses avec à chaque fois une COM de quelques euros qui lui revenait finalement très cher. D'autre part, le fait de ne plus avoir la baronne à ses côtés contrôlant sa consommation d'alcool, précipitait la déchéance inévitable car il avait déjà souffert le martyr avec en point de mire le cimetière, selon les mots du médecin. Virginie reçut un appel de l'hôpital 3 semaines plus tard, annonçant l'hospitalisation de Robert dans un état critique. Ils eurent le temps de l'embrasser avec tant de pitié pour ce père ingrat et lui de les insulter une dernière fois presque inaudible avant de rendre son dernier souffle. Il mourut avec un léger sourire aux lèvres...

fin

Les tourments d'un jeune banlieusard

Le 9 3 en vadrouille ou
comment s'éclater entre copains

part 1

Où donc passer un séjour agréable?

Du plaisir avant tout, dépenser son fric, jouer les seigneurs, en d'autres termes prétendre être! Bref nous étions une bande de copains, faisant tout ensemble, enfin presque!

Cette année, nous décidions de filer sur la Costa Brava, non loin de Barcelone. Pour me payer mon séjour, j'avais bossé dans un hypermarché au rayon boucherie, l'horreur! Enfin, il faut savoir ce que l'on veut. Donc premier salaire, première liberté. Le train partait de la gare d'Austerlitz à 20 h, nous déguerpîmes très tôt pour ne pas manquer notre départ mais manque de peau, à la station les Halles notre correspondance une horde de contrôleurs accompagnée de CRS bloquèrent le passage, que faire?

Quelle poisse! En embuscade, nous les guettâmes afin de profiter du moment opportun et d'échapper à l'amende. Ouf, ils alpaguèrent d'autres voyageurs, nous filâmes donc à toute vitesse, ces usagers étaient tous noirs et arabes, Paris ne changera jamais.

Nous voilà tous les 5 dans le train, le compartiment était bondé, des gens riaient, d'autres pleuraient bref, le départ des congés

Les tourments d'un jeune banlieusard

payés. Le lendemain matin, nous arrivions à Calafel, un bled de vacances surpeuplé l'été mais dénué de toutes âmes l'hiver...La cote était bétonnée, les restos et discos se concurrençaient, nous étions dans un repère de prolos venus de toute l'Europe de l'ouest.

Mais je m'en fichais car j'avais 17 ans et la politique ne m'intéressait absolument pas. L'essentiel, était de se faire des nanas; de quoi aurai je eu l'air en rentrant bredouille à Blancok! La musique à la mode cet été était le smurf, Rapp, et la variété. Je n'appréciais pas ces musiques ou du moins ma période tendance avait été des plus brèves et la musique soul restait mon dada aussi j'ignorais cette piteuse musique et la piste de danse. J'avais trouvé de quoi kiffer, de la bombe mes amis, un stick et tu étais KO.

Les parents d'Éric avaient loué une grande maison très bien située, avec une immense terrasse et suffisamment de chambres pour pouvoir nous loger tous les cinq. Ah les parents!!! Cette année, j'avais fait la connaissance de Corinne la frangine d'Éric une nana sympa, charmante, mais bourrée de problèmes sentimentales me semblait il? J'avais trouvé en elle un compagnon du kiff car les autres s'abstenaient à raison je pense maintenant que les années ont passé. Eh bien pour résumer une journée ma foi typique: journée plage, soirée disco et rebelote...Parfois, nous nous ennuyions fermes alors pour tuer la monotonie on déconnaît: une nuit sur la plage, derrière des chaises longues entassées les unes sur les autres, on entendit d'étranges bruits alors la curiosité nous poussa à lorgner ce qui se tramait. Un couple baisait, rien de bien méchant mais il était inévitable qu'on leur tirasse les pompes, plutôt pour la farce car naturellement on les cacha sans vouloir se les approprier; drôle d'humour me rétorquerez vous – soit. Ils nous mettaient hors de nous ces faux bourgeois, surtout que j'avais essuyé défaites sur défaites et pour dire les choses crûment j'étais

Les tourments d'un jeune banlieusard

finalement rentrer la queue sur l'oreille! Quelle amertume pour un beau gosse! Il y avait Angel, la petite, une forteresse imprenable et pourtant j'avais usé de tous les stratagèmes inimaginables pour la convaincre mais en vain. Ensuite il y eut la blondasse qui nous allumait avec son pétard, non de dieu...

Elle pouvait faire bander un eunuque. Finalement, après maintes tentatives infructueuses de nous tous, elle s'était fait le petit frère d'Éric, Alain, la surprise fut totale et ma foi elle nous avait bien mené en bateau la garce!!!

Nous visitons tout de même la fière Barcelone, l'incroyable richesse architecturale léguée par Gaudi me laissait froid à l'époque, par ailleurs le centre historique gothique à souhait m'enchantait bien plus que les autres curiosités et enfin il renfermait une extraordinaire activité, vivante, colorée, avec toutefois un nombre élevé de pickpockets au mètre carré, proportionnel au nombre de touristes sur les Ramblas, l'avenue principale qui descend jusqu'à la mer, au pied de l'imposante colonne où trône Colombus. Finalement, nous n'avions plus trop l'envie de marcher, lécher les vitrines ou jouer les touristes subjugués par le patrimoine de la ville car la culture nous rendait malade et seules les filles pouvaient nous guérir de nos frustrations sexuelles qui se prolongèrent le temps d'un voyage chez les catalans bien trop nationalistes à mon goût et même étant apolitique comme je le disais plus haut, nous étions confrontés inexorablement au racisme quotidiennement pendant nos promenades en ville car nous étions un groupe très «multiculturel» si vous voyez de quoi je parle. Ainsi, des connards nous insultaient de gabachos, terme signifiant ceux qui viennent du nord, en fait les occitans il y a bien longtemps! Donc par extension, nous comprenions sales français mais à vrai dire nous n'étions de vrai français de souche car tous d

Les tourments d'un jeune banlieusard

’origine espagnole, algérienne et antillaise...Les racistes d’autre part, crachaient leurs injures du haut d’un immeuble, vraiment courageux. Une autre fois une vingtaine de type nous encerclèrent dans la rue pour nous lyncher parce que mon pote Abdel faisait de l’humour qui apparemment ne passait pas chez ces gens dénués d’esprit critique, cloîtrés au 1 degré...

Il faut dire que cinq copains joyeux et parfois bruyants étaient une provocation pour les plus susceptibles des intolérants catalans alors les problèmes de cohabitation se transformaient toujours en confrontation direct avec en plus de ces civils les forces de l’ordre qui maniaient avec dextérité la matraque surtout s’il s’agissait de rosser les gabachos sans foi ni loi. Néanmoins, ces premières vacances, seul et auto financé, restaient un inoubliable moment de liberté et de surcroît mon premier retour à des racines espagnoles malgré une région á extrême opposée de l’Andalousie natale de mon père avec le souhait omniprésent à l’esprit d’y aller un de ces jours, à la recherche de mon identité portée à bout de blase, Sanchez Gutierrez. Dans le train du retour, je pensais déjà à mes 3 maîtresses qui attendaient impatiemment ma visite pour leur conter mes souvenirs et photos de vacances avec Fathia ma compagne de disco, Zakia à l’école, et Djemila à la cité, la seule qui m’offrait des sucreries à me retourner la tête.

Finalement, l’année scolaire repris et ce séjour était déjà bien loin avec à l’esprit le désir pressant de découvrir encore plus de pays, J’étais accroc!

Les tourments d'un jeune banlieusard

Le 9 3 en vadrouille

Part2

Nous avions cette année décidé de partir en Club, le repère par excellence des prolos et des beaufs dont nous aussi faisons partie, c'était perceptible dans notre attitude, le banlieusard n'avait pas très bonne réputation et nous n'étions pas l'exception à la règle.

Je prenais l'avion pour la première fois et l'excitation était telle que je fumais pétard sur pétard pour me calmer, quelque appréhension pour le moins légitime. Tout allait bien et une fois les formalités d'embarquement achevées, la machine fit gronder ses réacteurs et nous décollâmes enfin. 4 heures + tard, nous rentrions dans l'hôtel Cala Marsala, Ô surprise, l'endroit était désert, aucun signe de vie à la ronde. Nous étions vraiment inquiets et pour cause: imaginez vous 3 semaines dans un lieu morne, c'est la que le bas blesse, vous découvrez un lieu sans rien connaître du tout et n'avez plus qu'à prier!

La fatigue nous clouait au lit. En revanche, nous fumes tous surpris et soulagés au réveil de constater une activité intense, beaucoup de gens: anglais, belges, allemands...Ouf, sauvés. De la chambre, on voyait la mer et du couloir, on apercevait les champs d'oliviers à perte de vue. Je m'attelle brièvement à dresser une liste caricaturale de nous cinq. Tout d'abord la classe en personne, c'était Tony, on lui décerna d'ailleurs la médaille du plus sexy et de la réussite, le prix de la bite d'or car il avait après quelques jours

Les tourments d'un jeune banlieusard

branché un maximum de fille avec entrain humour bref un talent inné de comédien. Ensuite, Dom, le pauvre il a tiré sur la nouille les 3 semaines. Sa meuf ne voulait pas, point à la ligne de plus il était beaucoup trop sentimental et l'improvisation n'était pas son fort enfin, il avait ses raisons et sa tactique. Alain et ses dreadlocks avaient fait choux blanc, d'autre part en fin de séjour il n'en avait plus énormément sur la tête; en fait c'était des rajouts et non des dreadlocks mais laissons là le physique et parlons plutôt des échecs patents avec l'irlandaise mais le plus gros problème restait je crois sa timidité. Abdel était le plus joueur de nous tous et faisait rire ou pleurer la galerie avec son humour corrosif, incisif et ces exhibitions en tout genre. D'autre part, il cachait sa timidité sous une grande gueule laquelle était comique en soit, liant charme, tendresse et maladresse malgré lui en revanche il était un indécrottable comique et ses talents d'acteur nous subjuguèrent sans cesse.

Enfin, il avait la plus grosse pine du groupe, hors catégorie. Et moi dans tout cela, on me surnomma le 148(bus), pour des raisons que ma maman me défendit de nommer ici, mais il n'y a aucune difficulté je pense à trouver l'énigme. D'autre part, j'étais assez imprévisible or je savais exactement ce que je voulais malheureusement après, 3 jours il ne me restait plus de kif et rien à se mettre sous la dent ici bas. L'histoire de la baie est représentative du déroulement des vacances pour moi. J'avais RDV avec la caissière d'une petite boutique du village qui m'allumait lorsque je passais la voir, allumer est peut être un peu fort mais un garçon de 18 ans, banlieusard de surcroît, a l'imagination débordante et pas toujours objectif pour dire la vérité, je voyais bien dans son regard que je ne la laissais indifférente alors je pris mon courage à 2 mains et fis le premier pas. Elle serait sur les rochers derrière le village, au moment de sa coupure, c'est à dire à

Les tourments d'un jeune banlieusard

l'heure du déjeuner. Nous arrivâmes pratiquement au même instant sur le rocher. Elle enleva tout, sans retenue, pour prendre un bain de soleil, j'étais fou! Je fis de même par solidarité et nous engageâmes la conversation mais comme de bien entendu, j'étais obsédé par ce corps brun, bien rondelet alors je lui mis de la crème solaire pour la protéger d'un autre concurrent redoutable. Mais ce jour n'était pas opportun et je dus me rendre à l'évidence, il serait impossible de tirer un coup, j'étais victime de mes fantasmes et de mes 18 ans... Nous nous séparâmes et je ne la vis plus nu pour le reste du séjour. L'ambiance dans l'hôtel n'était pas sensationnelle; nous étions là pour revitaliser et d'une certaine manière chambouler la monotonie, la paix de ces gens venus goûter les délices de Cala-Marsal. Nous étions constamment sollicités par les animateurs pour créer et participer aux animations quelle qu'elles soient; ils avaient besoin de notre punch pour insuffler une atmosphère festive à ce séjour. Pourquoi? La direction nous avaient tout de suite catalogué comme étant des personnes bruyantes, voir des fouteurs de merde! Pas étonnant si je pense à Abdel et son timbre de voix. Les employés nous demandèrent le calme, hors de question, rétorqua t'on!!!!

Donc nous organisâmes en collaboration avec l'animateur vedette une soirée cabaret, à demi nu, nous devions exécuter une sorte de french cancan. En guise de toilette, nous avions un petit cœur agrafé au slip et deux chapeaux dont un melon et un képi. Ce n'était Paris ni Berlin et encore moins Broadway mais un spectacle nul, pour des nuls, mais mon jugement était sévère car en fait le public nombreux nous acclama à tout casser, l'applaudimètre explosait, en somme nous étions devenus les stars de l'hôtel et les félicitations pleuvaient pour notre plus grande joie. D'ailleurs, à l'heure actuelle, je me demande combien d'albums photo en Europe contiennent nos corps sveltes et sexy souvenirs d'une nuit

Les tourments d'un jeune banlieusard

chaude quelques part aux Baléares. Ce séjour espagnol nous permit de rencontrer 3 irlandaises avec lesquelles nous passâmes 2 semaines exceptionnelles. Nous nous rencontrâmes d'ailleurs 1 'année suivante à Paris. Nous louâmes deux voitures pour visiter l 'île, loin des sentiers battus, et nous découvrîmes de fantastiques régions. Alain voulait absolument se faire Shirley qui était francophone mais elle le repoussa; on ne peut pas toujours assouvir ses désirs! Et bien figurez vous que l'année suivante donc j'avais baisé avec Shirley dans le lit d'Alain. Nous étions à St Michel, à boire de la bière et fumer pour fêter mon anniversaire et puis il était déjà très tard alors nous rentrâmes à la maison (chez Alain). Kamel était fait comme un cochon, me disait il régulièrement: - «allez, on se tire et d'ailleurs tu es cassé aussi»

C'était mal me connaître car je voyais bien qu'il y avait une ouverture donc je persistais d'effort et telle la cerise sur le gâteau, mon anniversaire fut couronné d'une partie de jambes en l'air. Est ce qu'elle m'a fait un cadeau, peut être? Mais, je ne prenais pas mon pied, ni elle d'ailleurs car elle était gênée pour bien des raisons, alors une certaine frustration plutôt qu'une jouissance débridée nous gagnait.

Par ailleurs, je voudrais vous conter cette anecdote des plus décadentes qui se passa durant notre séjour: quatre poilus et une chienne qui s'étaient réunis dans une chambre d'hôtel pour jouir du moment présent. Tout commença à la piscine où j'aperçus Dom et Tony prendre le chemin de la chambre en douce; Abdel me dit:- «ça va bouillave sec»

je lui rétorquai:-«OK, viens, nous aussi on va croquer».

«Sans pitié «dit Abdel.

Finalement, nous nous retrouvâmes tous dans 12m*. Je

Les tourments d'un jeune banlieusard

commençais par faire un bédo guezmer, Dom versa quelques gouttes de vodka pour détendre l'atmosphère. Elle était sans gêne, taxait tout ce qu'elle pouvait, Lorsque tout à coup Tony l'emballa sans problème; en revanche, elle refusa la jam-session! Merde... Nous nous retirâmes donc sur le balcon pour les laisser se vautrer dans la luxure et nous étions devenus des voyeurs patentés. Il est vrai qu'elle n'avait choisi la plus grosse des queues car Abdel nous surclassait sans l'ombre d'un doute! Il jouait en D1. Avoir reçu un don du ciel et ne pas s'en servir, merde et merde! Bon, le numéro est fini, on peut donc quitter le balcon pour envahir le lit. Nous entourions cette demoiselle, tous à poils naturellement lorsqu'elle demanda :

- «can i take a shower?

- «of course» Reprit on en chœur

Dom s'esquiva en douce pour la travailler mais rien à faire

- «let me in peace» dit elle

- «Tais toi» rétorqua t'il

- «Nein, ich will nicht» Et elle sortit de la salle de bain sans avoir pu vraiment profiter de la douche.

Malheureusement pour elle arriva le 148(Bus du 93); je la soulevai par derrière et la déposai sur le lit comme un époux le ferait lors de la nuit de noce.

-«Hilfe» Cria t'elle

-«Salope, je vais te prendre par le petit»

Enfin, elle pris la poudre d'escampette mais je ne renonçais pas pour autant. Le lendemain matin comme tous les jours, nous nous retrouvions à table pour commenter les faits de la veille,

Les tourments d'un jeune banlieusard

rapporter les bruits de couloirs mais aussi envisager de nouvelles stratégies de flirts et enfin les plans de journées à thème, le tout, copieusement garni de salade de fruits. Akim se pointait donc à table avec son polo pour la nuit, il en avait fait une carte géographique: la Grèce et ses îles.

Ah, j'oubliai les deux affreux et les ados anglaises. Ils nous dirent qu'ils s'étaient sortis deux canons.-«Oh!»

-«Ok, on peut voir vos ballons»

-«Vous les avez déjà vu, la chambre de Dom et Mani donne une vue imprenable sur leur balcon.»

Ouah, on ne les rata pas: Bandes de pédérastes, honte à vous de vous faire des gamines de 14 ans!

De mon côté, j'avais en tête le refus de cette fille et je me devais de la brancher d'une manière différente, sans violence naturellement car il était intolérable, inacceptable alors lorsque je l'aperçus à la piscine, je l'abordais en lui proposant de venir prendre une ligne dans ma chambre, naturellement cette salope acceptait sans vergogne et voulait encore, toujours plus, en taxant cigarette et alcool. Je devenais lentement méchant, en colère car elle abusait trop à mon goût. Elle sniffait mon aspirine broyée et se déchirait les trous de nez, les yeux pleuraient péniblement et j'assouvissais ma vengeance jusqu'à la lie. Puis elle se mit à l'aise sur le lit, voulant fumer un joint comme la dernière fois, naturellement un faux de faux millésimé. A ce moment je lui posais un tendre baiser sur les lèvres qu'elle me refusa ensuite je laissais mes bonnes manières au vestiaire pour lui sauter dessus, débutait alors une partie de mains coquines entre nous qui tournait court car elle se mit à crier et puis je ne voulais plus voir sa sale gueule; je me levais lui donnais ses clics et ses clac et la mettais à

Les tourments d'un jeune banlieusard

la porte. Merde, elle ne voulait tout simplement pas d'un type comme moi, pourtant, j'étais attractif merde, plus beau que R. Redford!

Après cette incident, la garce partit avec Robert et Antoine deux vacanciers mariés qui voulaient tromper leur femme avec une salope de service qui tapait à tous les râteliers, sans gêne, sans morale aucune. Je sais la frustration peut être un facteur de méprise, désolé... Donc ces charmants quadragénaires firent les canards pour la chevaucher en équipe mais ils firent choux blanc comme ils nous racontèrent leurs exploits, complètement mythomanes ces deux types si comiques. Nous avons fait leur connaissance pendant un tournoi de tennis que j'avais avec brio remporté en finale face à mon frère dans un éternel affrontement pour la suprématie familiale en matière sportive. Nos deux compères essayaient de dragués toutes les nanas qu'ils croisaient sur leur route, à croire que c'était un jeu ou alors leur femme ne voulaient pas leur donner ce qu'ils cherchaient en vain ailleurs, pauvres gars! Pas de sexe, dur messieurs, où étaient les gâteries d'antan? Les femmes s'occupaient des enfants à la piscine. J'observais avec attention tout ce petit monde se débattant sous mes yeux inquisiteurs, à la recherche du scoop ou d'une ouverture possible comme disait Michel Blanc alias monsieur Duse qui collectionnait les ouvertures sans pouvoir conclure!

Les vacances furent sur la dernière semaine remise en question par l'info venant de France laquelle était porteuse de malheur. Donc, l'état d'esprit changeait radicalement avec l'envie de repartir au plus vite.

D'ailleurs le lendemain matin, l'ambiance au petit déjeuner était morose, triste les larmes coulaient des yeux d'Abdel solidaire dans ces moments dégueulasses mais bon, la vie doit continuer son

Les tourments d'un jeune banlieusard

cours comme toujours et rien ne sert de se morfondre tout le temps. Facile à dire ...

Je suis persuadé que l'hôtel avait énormément à perdre avec notre départ car la direction et les animateurs avaient revues leur jugement sur nous ayant constaté qu'ils n'avaient rien à craindre de nous, de surcroît nous étions la courroie de distribution dans l'hôtel, alors l'atmosphère joyeuse et animée retomba définitivement dans la léthargie habituelle de ce club tranquille, tels étaient les mots des animateurs pour décrire l'ambiance avant et après nous. Un honneur d'entendre des mots gentils, pour une fois, car la banlieue ne nous laissait peu d'opportunité de prouver notre courtoisie, notre gentillesse bref, nous n'étions pas ces diables que la presse mensongère décrivait dans ses papiers, mais je m'écarte du récit, désolé.

Notre séjour comme vous le voyez était confiné à l'hôtel et ses abords alors pour stopper cette routine nous avons louer à plusieurs reprises des mobylettes pour bouger or je m'apercevais qu'il ne fallait pas grand chose pour découvrir une nouvelle facette de Majorque et avoir le sentiment de découvrir un zest de culture, de personnes, de villages assoupis aux volets clos sous la chaleur étouffante au son des cigales et enfin quelques vieux assis sur des bancs de pierres sous les platanes à regarder les touristes passés en silence. Je découvrais une autre image de Majorque bien loin des clichés de la cote avec ses filles nues, ses discothèques et bars à anglais continuellement bourrés

Trop bruyants à mon goût et un rien agressifs...

Pour faire les comptes définitifs, seul Tony chevaucha une fois au moins et donc il reçut la récompense honorifique d'une poignée de main franche pour son coup. Ce n'est qu'une blague, loin d'une

Les tourments d'un jeune banlieusard

idée fixe sur le sexe, symbole de notre machisme commun à tout bon jeune banlieusard qui se respecte. Oui monsieur, oui le sexe est la seule chose qui vaille d'être vécue à cent à l'heure car que nous reste t'il, nous immigrés de la deuxième génération, nés en France de parents étrangers donc pour bien radoter, Nous ne pouvons nous amuser comme les autres parisiens car les portes se ferment devant nous à chaque fois, à croire que nous sommes maudits. Un banlieusard est reconnaissable à sa manière d'être; nous sommes discriminés alors que nous sommes les enfants de la République oui monsieur pourquoi parlez vous d'intégration, en quoi cela nous concerne t'il puisque nous sommes nés dans ce putain de département qui se nommait à l'époque Seine et Oise 78 et non 93 seine S/Denis actuellement. Je ne comprends plus rien. Nous traînons dans les halls d'entrée l'hiver car pas de salle de rencontre alors les locataires se plaignent du bruit et appelle la police plutôt que de nous parler directement; nous respectons les plus âgés, nos parents, mais la télé nous a diabolisé à force de manipulation à l'instar de TF1 la chaîne la plus conservatrice de droite que le prolo regarde à longueur de journée et donc la peur est partout à fleur de peau et voilà pourquoi ils choisissent la police plutôt que le dialogue avec les jeunes . Quelle tristesse, la société est malade. Toute cette dénonciation, pour expliquer le voyage loin de notre banlieue est une grande bouffée d'oxygène salubre où nous oublions pour un temps nos soucis existentiels néanmoins nous ne sommes pas à plaindre , vus les privilèges et notre sécurité quotidienne par rapport aux jeunes de notre age confrontés à la guerre par exemple, à l'extrême pauvreté...En guise de chute, un couple français de Lyon, chic, embourgeoisé, eut le «courage» de venir partager notre table mais ce fut difficile et la femme entraîna son homme réticent, inquiet face à un arabe avec de grandes dents, un noir lugubre, et 3 types méditerranéens

Les tourments d'un jeune banlieusard

difficile à classer donc leur fantaisie ou fantasme modifiait logiquement une approche objective et simple face à l'inconnu. Mais pourquoi tout ce cinéma? Eh bien ce couple nous apprend qu'en tant que femme et homme français vivant dans un quartier très cossu, ils n'avaient pas d'ami maghrébin et subsaharien, avait des préjugés idiots sur ce qu'ils ne connaissaient pas et naturellement influencés par les bruits de couloir. Ils eurent la franchise de leurs propos et nous les invita à prendre un verre de plus en déconnant ensemble dans une atmosphère bon enfant. Aussi, en fin de séjour cet homme et cette femme étaient devenus nos «amis», je remarquais que la femme était plus ouverte et moins flipée que son copain.

Au moins, ils auront appris à connaître des fous de banlieue qui les laissèrent sains et saufs, avec leur bourse, et en plus un humour typiquement cité du 93

Je vous salue et comme dirait Bob:- I want jammin' with you.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Le 9 3 en vadrouille

Comment s'éclater entre copains

Part 3

La vie est un long fleuve tranquille ne débordant que rarement de son lit en revanche, la mienne est décousue, imprévisible et indomptable parce que la monotonie est chassée à coup de pompe dans le derrière et je ne me laisse pas submerger par la plainte du gamin insatisfait qui jacte sans cesse, incapable de mettre en chantier ses désirs, ses fantasmes. Ainsi, le seul gros problème est l'argent si difficile à conserver car j'arrive en fin de droit et il me reste quatre sous de solde, y pas de justice...

Le moi dernier, un malheur à accabler notre famille et il va falloir se résigner à vivre avec. La poisse nous poursuit sans relâche d'une manière ou d'une autre alors que l'on a coutume de se dire que seul l'autre est touché par la mouise; je ne crois plus en rien aujourd'hui, à part le diable qui surfe sur la banlieue et crache son foutre sur cette plèbe avec délice et cynisme. Dans la cité, R.A.S, les chômeurs chôment, les alcoolos lèvent le coude, les prolos bossent et nous fumons à leur santé de gros choobang à vous déconnecter de l'asphalte qui s'évapore sous nos pieds devant le café de la cité. Nous ne consommons jamais en revanche on squatte le café pour le plus grand malheur de ces foutus «picsou», oui pas un dinar sort de ma poche, vide d'ailleurs. Plus avarés que

Les tourments d'un jeune banlieusard

ces braves gens, je ne connais personne mais le «biz⁵» tourne et leur compte en banque grossit de jour en jour, bravo mais je ne les envie absolument pas car ils vivent pour le fric et 365 jours par an, ils triment. Voilà nous sommes perdus dans ces pensées existentielles lorsque Tony avance l'idée de partir rejoindre les danois en Grèce, du côté de Korfu et ensuite vive la galère avec le sac à dos. Je suis partant mais pas avant telle date tout comme Abdel et Jeannot par contre Bouboule et Tony eux n'ont aucune contrainte particulière donc, c'est dans la poche, ne nous reste qu'à payer l'aller-retour.

L'avion bien trop cher pour notre budget, il nous reste donc le train ou le bus, belle galère en perspective car Athènes est à trois jours de Paris. Mais, nous sommes de vrais routards blindés sans peur, avec l'envie de décrocher la lune. Nous sommes partis séparément tout simplement à cause d'une erreur d'entente qui oblige Abdel et moi même à voyager donc seul à un jour d'intervalle. Je fais l'aller en train jusqu'à Brindisi dans le sud de l'Italie puis j'embarque sur un bateau pour l'île de Korfu, du moins je le pensais. Au matin, le paquebot longe les cotes albanaises puis grecques sans faire escale à mon point de rendez vous où mes potes et la meuf de Tony sont. Ce fils de pute derrière son comptoir m'a mis sur le bateau de Patras, pourtant j'ai insisté pour ne pas me planter, en vain, alors j'ai perdu un jour plus du fric pour retourner sur Korfu. J'avais une envie de le crever ce fumier ou plutôt un souhait de malheur pour lui apprendre à respecter les gens. La première partie du voyage, en train avec une famille italienne, la maman et ses quatre filles dans un compartiment à six et cette dame m'a considéré comme son fils et a partagé les repas, l'eau en revanche, elle ne m'a pas

5 Les affaires, le buisness

Les tourments d'un jeune banlieusard

offert l'une de ses filles, dommage, elles étaient bien jolies ses filles.

Sur le bateau, j'ai dormi sur le pont dans mon sac de couchage mais avant de sombrer dans le monde des rêves, j'ai fumé de l'herbe avec un couple suisse très sympa. Je me suis ennuyé dans cette ville escale ou plutôt dans le quartier du port avec néanmoins un enthousiasme et une curiosité pour le feeling qui se dégageait de ces vieilles pierres, le linge aux fenêtres, le bruit des klaxons véritable institution dans ce pays et puis les échappements à vous intoxiquer...Le lendemain matin, je réveille tout ce petit monde avec fracas, Bouboule est heureux de me voir arriver car il n'a pas placé un mot depuis leur arrivée ici car sans l'anglais, il est cuit et n'a plus qu'à se branler dans son coin. Bon à part ce, ils me font un compte rendu de la situation, quels sont les plans femmes à travailler, bref, il y a de quoi se tirer une fille à moins d'être comme boule, bloqué et coincé du cul. A la nuit tombante, nous mettons les sacs de couchage dehors sous un arbre et commençons à fumer quelques shiloms puis une fois bien fracassés nous mettons les voiles via la boîte à danse. Je suis étonnamment confiant et sûr de me faire une nana cette nuit, soit confiant l'ami! Nous sommes sur la piste à remuer nos fesses quand une fille me mate depuis le balcon où le DJ opère. Je lui fais signe, elle me rejoint puis je lui prends la main et danse avec elle un slow sur du disco super nul mais elle accroche et moi j'ai la biroute qui gonfle au fur et à mesure qu'elle se frotte la jambe sur ma pine. La garce me sourit et finalement je l'invite au bar à prendre un verre. Un jus d'orange pour elle et un scotch pour moi, le whisky vous donne du punch pour baiser. Nous bavardons un bon moment sans retourner une seule fois danser or l'heure de fermer est proche, 3 heures du matin, un peu tôt me semble t'il mais c'est comme ça ici. Elle réside comme nous au camping sauf qu'elle est dans une caravane

Les tourments d'un jeune banlieusard

aussi elle m'invite dans son cocon douillet et sans perdre une minute nous nous déshabillons et hop sur le lit, pas dans le lit car il fait bien trop chaud et de plus il faut être libre de ces mouvements pour baiser correctement. Nous nous embrassons éperdument en se touchant comme des fous, moi je lui enfile d'abord un doigt puis deux et elle mouille putain je n'en peux plus je descends le long de son corps pour lui lécher le con avec un petit doigt malin dans le cul, elle gémit mais ne l'enlève pas .Je continue à jouer avec le clitoris, le mordille et elle me griffe le dos alors je me dis qu'il est temps de l'enfourailler et d'activer la locomotive avec un va et viens énergique pendant que nous suons à grosse goutte dans ce réduit et d'ailleurs j'ai toujours aimé les chaleurs fortes à croire que je me surpasse sexuellement dans une fournaise; je ne me retiens pas je crache la purée

Sans retenu accompagné d'un gémissement sonore baryton. On se relève, elle sort se laver pendant que je m'allume une cigarette mais à peine revient elle dans la piaule de l'amour que ma pine se redresse et frémit au son de sa voix , comme un nouvel appel à la débauche et elle me rit au nez en me disant que je suis en forme ce soir alors on recommence et cette fois elle la prend dans sa bouche et me la suce un moment avant de la mettre dans son con que je ramone avec force, putain je me sens bien ce soir , une forme et une chance d'enfer car première nuit et première baise, champion l'ami, inutile de dire que demain les éloges vont pleuvoir de la bouche de mes potes mais bon pour le moment je suis avec cette gréco autrichienne en pleine baise et elle aime ça tout autant que moi surtout si l'acte sexuel est un rien dégueulasse, odeurs, sueur et foutre sont les éléments incontournables d'une partie de jambes en l'air sans tabou! Encore une fois je décharge un jet, une giclée bien moins fournie mais je ne débande pas, quand je disais que le whisky avait des vertus fantastiques alors, on baise sans cesse

Les tourments d'un jeune banlieusard

jusqu'à 6 h du matin puis épuisé je rentre à la tente. Mais ma nuit est trop courte car Abdel arrive comme une tornade et ne laisse personne indifférent tout comme moi deux jours auparavant. Les autres me questionnent, je joue les modestes lorsque tout à coup surgit de derrière les fagots ma nana de la nuit dernière!

Non de dieu, ne me dit pas qu'elle en redemande encore, elle va me tuer cette fille. Elle entre alors dans la tente avec son sourire démoniaque, s'assoie à côté de moi mais déjà la sueur coule le long de mon corps, l'intérieur est un four, elle m'embrasse et commence à me prendre la pine dans la main, la serrant fort afin qu'elle gonfle et merde, mes potes sont tous là avec Anna à juste un mètre derrière un bout de tissu alors je lui dis de partir et qu'on se verra plus tard mais il n'en fut rien, bye girl. Ce fut la seule et unique fille qui tomba sous mon charme...

Une journée ensoleillée s'annonce alors nous prenons nos affaires pour la plage non loin du camping. Il y a beaucoup de touristes anglais et scandinaves dans ce bled, je ne suis pas dépaysé car le Danemark est encore dans mon esprit, sans oublier que Carsteen et Anna sont parmi nous, nos amis de Nyköping ont quitté leur contrée perdue pour respectivement Paris et Israël, dans un kibboutz mais il était prévu de se rencontrer ici; ils ont tenu leur parole.

Les journées plages me gonflent, j'ai horreur de passer plus de deux heures en plein soleil surtout que nous fumons nos shiloms et que ce maudit cercle de lumière nous martèle le crâne, complètement abrutis dans cette fournaise et pas la moindre brise pour soulager nos pauvres peaux blanches tirant sur le rouge. Cette nuit rebelote mais Abdel, le joueur de notre bande est présent et il va foutre le feu, à tous les coups car il ne peut s'empêcher de déconner en revanche il n'est jamais agressif or très maladroit

Les tourments d'un jeune banlieusard

alors qu'il a une cote d'enfer avec les filles mais il est tellement timide surtout s'il s'agit de conclure en embrassant sa proie première étape dans le cheminement des plaisirs sensuels puis sexuels si l'occasion fait le larron.

Mais ce soir, rien à se mettre sous la dent comme si les filles avaient décidé de boycotter la boîte, merde. Nous nous rabattons alors sur le bar et buvons or l'alcool et le shit sont un mauvais mélange et je deviens amorphe . Je n'ai plus qu'une envie , c'est de rentrer à la tente dormir et oublier cette putain de nuit. Abdel fait le chemin avec moi mais lui ne fume pas et il est devenu intenable, chaud, il tourne autour des tentes , se prend les pieds dans les cordes tombe et écrase les occupants d'une minuscule tente de jeunes danois complètement apeurés par ce qui leur arrive tandis que ce foutu Abdel rie aux éclats, chante du Renaud enfin se moque magistralement de tout. De mon côté j'ai bien l'impression que nous risquons d'avoir des ennuis s'il ne se calme pas immédiatement. Je le tire par le polo et le mène jusqu'à notre tente qui est une vieille horreur, très lourde que notre ami nous a prêté le temps de ce trip. Or personne n'a vraiment envie de se la coltiner tout le long de notre route , on avisera plus tard.

Il est temps de louer des mobyettes pour découvrir cette île extraordinaire que les voyageurs vantent à qui mieux mieux, let's see! Nous partons tous les cinq, chacun sur sa machine à l'exception de Tony qui trimballe «son ballon» comme dirait Abdel derrière lui. Tout se passe bien nous sommes éblouis par le spectacle grandiose de ces falaises abruptes, ces baies minuscules, ces criques bref ces massifs tombant droit dans la mer si turquoise. Le pied sans demi mesure pour les sens alors on se jette nous aussi dans une eau froide et limpide faisant ainsi une petite pause avant de remettre ses fesses sur nos selles. Mais à force de jouer comme

Les tourments d'un jeune banlieusard

des gamins sur nos machines Abdel chute dans un virage et moi qui suis derrière entendant un grand bang suivis d'un enjoliveur qui file droit dans le fossé m'inquiète tout à coup, le pire est arrivé. Je suis vite soulagé lorsque je vois mon pote sur ses jambes, boitillant et criant tous les diables avec sa peau toute arrachée et sanguinolente.

Il fait pitié à voir avec son caleçon déchiré mais nous ne pouvons nous empêcher de rire, nerveux, car il est si comique et nous sommes vraiment infectes de rire de son malheur mais c'est la vie. En rentrant le soir au magasin , le fils de pute ne veut pas nous rendre nos papiers d'identité et invente des raisons fallacieuses pour nous faire cracher des drachmes. Boule lui arrache les papiers des mains puis nous filons en courant aussi vite que possible avec nos sandalettes de plastic. Les soucis commencent pour nous. Les deux types du magasin de location se pointent au camping munis de manche de pioche et de barre de fer, merde. Le gardien du camping intervient et leur dit que nous sommes partis il y a quelques minutes et qu'il arrangerait cette histoire. Donc, il est venu nous conseiller de mettre les voiles hors de Korfu et ce demain matin à la première heure. Un gars bien ce grec qui apparemment n'aimait pas vraiment ces deux lascars et leur magasin de mobylettes, ou plutôt d'épaves à louer. Les commerçants voleurs sont malheureusement légion en juillet et août. Sinon, nous dînions gratuitement le soir dans un restaurant où Tony avait sympathisé avec un jeune serveur à qui il donnait du haschich, en contre partie, nous mangions gratos, super non?! Notre deuxième étape nous conduit à Patras, là où j'avais galéré une journée pour rien. Ensuite nous avons embarqué sur un ferry pour rejoindre une petite île qui devait être super cool, nous n'avions aucun guide touristique avec nous, d'autre part, je n'avais absolument rien lu sur la Grèce et ses îles avant notre départ, sans

Les tourments d'un jeune banlieusard

commentaire...A noter que les autres n'avaient aucune idée non plus, seuls les danois voyageaient avec leur Lonely Planet⁶ ou quelque chose du même genre. La déception est immense en arrivant dans ce bled pour intellos et retraités alors que nous cherchions des nanas des pubs, bref de l'ambiance et non ces tordus à la recherche de vieilles pierres avec toujours un guide à la main parlant de culture, pouah j'ai envie de gerber. Le lendemain matin à la première heure, on attend le ferry et gare au prochain routard qui nous conseille de visiter tel endroit pour telle raison, on ne le ratera pas, croyez moi. Allez pas de lézard, on oublie ce petit contre temps et on file sur Athènes puis les Cyclades, là il y a de la femme à volonté, les gays vont à Mykonos

Enfin le hasard fait bien les choses car nous tombons nez à nez à la sortie de la gare sur des copains de Drancy, une ville voisine du 93 où nous allions au lycée ensemble. Quel hasard et de surcroît se sont les mêmes amis qu'il y a 4 ans en Espagne où par hasard à Barcelone nous entendions un cri familier venant de l'autre côté de la rue. Décidément le monde est petit. Nous avons continué notre route ensemble donc nous sommes maintenant sept garçons, ça craint un max car la provocation est à fleur de peau comme je le vois. Les rapports avec les grecs sont tendus, propos raciste, mépris bref notre groupe passe mal. L'île de Paros est notre première étape et le soir même, alors que nous nous promenons sur le paseo tranquille, un individu insulte l'un de nos amis qui très susceptible, le boxe et le met k.o. Alors tout à coup des dizaines de mecs nous tombent dessus et cherchent à nous lyncher avec table chaise enfin tout ce qui leur tombe entre les mains. Je me retrouve par terre en position fœtal et les coups

6 Guide touristique anglophone alors

Les tourments d'un jeune banlieusard

pleuvent sur moi tandis que les autres cavalent en tout sens; il y a des cris de femme, tout un brouhaha indescriptible ensuite je profite d'un moment d'inattention de mes assaillants pour fuir. Je rattrape plus tard Tony, boule et Abdel qui filent vers le camping or les flics sont déjà à nos troussees alors que nous avons du shit à la tente et qu'il est vital de le cacher avant leur visite.Finalement, ils viennent nous cueillir au camping et partons en voiture au poste de police où les flics s'amuseent à frapper le nez d'Abdel tout en riant de sa longueur et bien sûr parce qu'il est arabe. Les fils de chien raciste nous ordonnent de quitter l'île le lendemain mais pas avant d'avoir payé une amende en plus, quelle poisse et tout cette histoire à cause de ce Rambo que je n'aime pas vraiment tellement il est arrogant et si sur de lui mais les autres sont vraiment sympas.Bref, nous sommes de nouveau expulsés manu militari cette fois et partons plein sud, une minuscule île super touristique tout comme Paros. Prions pour que la malchance ne nous suive pas indéfiniment. Entre temps, nous avons laissé notre tente de merde dans l'armoire d'un hôtel d'Athènes où nous avons dormi une nuit sur le toit pour 10 francs la nuit. Bon débarras et puis il est inutile de se coltiner cette tente car les campings ont souvent des places pour les sans tentes, ce qui est bien pratique même si la tente donne un sentiment de sécurité et d'intimité. Les autres copains sont à l'hôtel car ils n'aiment pas le camping et ont suffisamment d'argent, en plus ils n'arrêtent pas de voler, à croire qu'ils sont venus ici pour faire un carton, c'est pas croyable, les pourris ou plutôt c'est toujours le même et les autres suivent sans broncher et profitent de l'aubaine sauf lorsqu'on se fait expulser d'une île comme à Paros. L'endroit où nous sommes est pas mal; le village est en haut de la colline et en aval il y a la plage, les camping de part et d'autre or nous sommes en bas à l'opposé de la plage donc nous devons marcher. Sur cette dernière il y a des coiffeurs et d

Les tourments d'un jeune banlieusard

‘autres types qui font leur business à l’instar de la Thaïlande, Goa et bien d’autres lieux en Asie du sud est. Il y a quelques pseudo hippies qui n’ont pas encore compris que les années 80 ne sont pas un «Woodstock revival», à l’exception peut être du Blues et de Hendrix & co sans étiquette spécifique. La nuit venue le village s’éveille et les bars, restaurants ouvrent pour une nuit de délire. Les touristes ivres morts dans les ruelles se ramassent à la pelle, bon dieu d’anglais sans respect, ils sont infernaux. Ce village est devenu un véritable carnaval en délire, jamais vue chose pareille, ensuite après un léger repas on rentre dans un pub dansant où l’ambiance est excellente alors on met le feu et la fête redouble d’intensité; on accroche deux anglaises qui s’éclatent comme des folles qui vont passer le reste de la nuit avec nous , sans aucun doute. Elles boivent des litres de bière , dansent et tournent sans cesse or vers 2 h du matin , une rumeur tourne dans le pub; il y aurait une rave improvisé sur la plage donc tout le monde part pour cette soi disant fête au clair de lune mais entre temps nous nous séparons tous, et je me retrouve avec mes anglaises totalement ivres maintenant sur le chemin de leur camping. Je me dis que je vais bien m’en tirer une et pourquoi pas en jam les deux, qui sais? L’entrée du camping est gardée , je me faufile tout de même entre mes deux anglaises, flic de profession paraît il, et enfin elles s’allongent sur leur sac de couchage alors je m’installe entre les deux nanas mais elles tombent dans un coma; je les travaille parallèlement l’une après l’autre , embrassant leur téton, une caresse de ci et de là mais bientôt elles ronflent comme des poivrots et je suis écœuré d’avoir choisi ce plan galère maintenant il me faut rentrer de l’autre coté de l’île dans notre camping. L’aube se lève lorsque j’atteins mon sac de couchage et mes potes tout comme moi arrivent dans l’instant; Pas de regret donc car ils ont bien galéré eux aussi et de plus SAM a l’arcade sourcilière

Les tourments d'un jeune banlieusard

ouverte et saigne comme un mouton sacrifié. Trois ou quatre heures de sommeil et puis on refait surface avec la tête dans le cul, une gueule de bois monstre sans parler du soleil qui nous martèle le crâne sans pitié et d'ailleurs c'est la raison de notre réveil si précoce. Nous n'avons plus trop d'argent après 5 semaines de fiesta non stop et nous sommes redevables à nos copains de Drancy de nous filer un coup de main financier, un rien mendiant mais pour ma part, j'ai très mal géré mon fric.

Nous devons retourner au Pirée et réserver notre retour pour Paris, par ailleurs nous devons retourner dans cet hôtel chercher notre tente or la police a fermé les toits des hôtels pour chasser les touristes fauchés d'Athènes, sympas la flicaille. Mais, nous récupérons sans problème notre tente et cette fois dormons dans le couloir et pouvons prendre une douche. Nous avons une image très négative de la police grecque car nous avons fait les frais de leur justice et avons été les témoins oculaires du traitement imposé aux jeunes touristes étrangers; ils ne parlaient qu'à coup de baffes à ces jeunes récalcitrants se croyant intouchable en tant que touriste. Finalement, les flics méditerranéens à deux choses près ont souvent les mêmes méthodes de travail à l'instar de l'Espagne, l'Italie et la liste est longue alors j'abrège. Les clichés ont la vie dure, n'est ce pas?

Nous attendons notre Eurolines Bus et avons deux jours encore devant nous pour visiter l'Acropole et les quartiers branchés de cette ville hyper polluée laquelle me donne des maux de tête terribles à cause des échappements, des interminables coups de klaxon. Sinon, la ville est très animée malheureusement nos poches sont vides alors la fête est bien finie. Jeudi après midi à 16 heures nous montons dans notre bus pour un voyage à travers le

Les tourments d'un jeune banlieusard

Pelloponèse puis le bateau via l'Italie enfin le Tunnel du mont blanc et l'arrivé sur le territoire français avec une arrivée à Paris le dimanche matin à 10h à la Vilette, le ventre vide, épuisé et le dos et le cul complètement cassé. Ma frangine est venue nous chercher à notre descente du Bus.

La Grèce est pour moi une révélation, vive les routards, Salam on the road !

fin

Les tourments d'un jeune banlieusard

Famille et cité !

petite plongée en vase clos

Chaque soir à 19 heures pétante, la famille Ramon réunie autour de la table de la salle à manger s'impatientait devant la télévision crachant ces divertissements débiles qui empêchaient la fratrie de vraiment dialoguer alors que la mère s'activait dans la cuisine. En revanche, si l'un d'entre eux s'avisait de l'éteindre, impensable du reste car que pouvaient ils bien se raconter, pour justement profiter du seul moment de la journée où la famille était enfin ensemble alors un silence pesant inondait la pièce. Quelques minutes seulement avant de mettre les jambes sous la table, la mère de sa chambre donnant sur le terrain de jeux lançait son immuable :-A table. Les copains se moquaient gentiment d'eux à chaque fois qu'ils quittaient le terrain de jeux pour aller bouffer car les autres rentraient sans restrictions particulière ou que les autres familles dînaient vers 20h30 simplement. Le père avait décrété cette règle de vie commune, loin des traditions espagnoles d'ailleurs, et donc la discussion était close car il répétait sans cesse que le foyer n'était pas un hôtel. La justesse de sa remarque faisait sens pour la mère au fourneau, pour une fois il était pragmatique, raisonnable.

Depuis la tendre enfance il en allait de cet épisode qui contraignait les enfants à quitter le match pour le catéchisme, les repas et par

Les tourments d'un jeune banlieusard

conséquent couper cours à leur passion. En général, les enfants ingurgitaient leur repas en moins de 10 minutes pour justement fuir au plus vite la table et retourner vaquer à leur occupation reine : finir le match de foot commencer bien plus tôt dans l'après midi. Les inconvénients prévisibles après un repas à la lance pierre étaient des diarrhées et mal de ventre chez eux, sujet à des soucis intestinaux. En effet, dans cette cité le foot avait régi la vie des enfants depuis leurs premiers pas or les devoirs et les révisions des leçons du jour devenaient superficiels et avec les années cette cité était devenue une référence footballistique incontournable dans la région car les matchs inter cité étaient légion. Un copain de la cité organisait même des tournois avec des trophées à gagner moyennant une inscription modique pour les récompenses et donc le jeu était des plus sérieux mais en général bon enfant et ainsi créait du sens et des liens amicaux forts avec d'autres cités du 93. Or la majorité de ces jeunes gens échouaient piteusement à l'école et les orientations débouchaient sur des CAP et autres diplômes de même niveau néanmoins ce fléau que l'on nomme aujourd'hui exclusion -discrimination concernait les enfants d'ouvriers qui dans les années 70 étaient 10% à pénétrer l'université. Personne n'appelait à l'époque le département 93 par ses chiffres car ce dernier était le 78 jusqu'au début des années 70 répondant au substantif Seine et Oise et non l'actuel Seine Saint Denis, d'autre part, personne ne consacrait « le communautarisme » fier en valeur absolue si ce n'est bien sûr l'appartenance à cette cité bénie des dieux du ballon rond, l'origine de chacun était finalement importante en leur sein en revanche l'appartenance à la cité représentait une identité affective. Le Foot donc, véritable institution à la même enseigne que l'école, voire avec plus de persévérance et d'assiduité dans l'implication, prenait une place prépondérante dans le quotidien de tout ces jeunes allant jusqu'à

Les tourments d'un jeune banlieusard

suivre les entraînements de leur club favori de D1 le Paris S/germain voire parfois de l'équipe de France et pour cela ils devaient prendre le train de banlieue pour un périple de 1h 30 jusqu'à Saint germain en Laye, la banlieue aisée ouest, avec tout les risques inimaginables que cela comportait à l'instar des contrôleurs dans le train ; un autre soucis majeur lors des rencontres officielles était de rentrer dans le stade du Parc des Princes, énorme soucoupe de béton près de Boulogne, sans payer en passant sous les grilles métalliques et tranchantes du stade puis taper un sprint vers les escaliers et enfin escalader le mur de séparation afin d'être dans les gradins malgré le danger un exercice excitant. Ensuite à la mi temps du match, ils allaient s'installer à la tribune officielle en passant sous les grilles une fois de plus et sous le regard des gens bien pensant maudissant ces gamins tricheurs. Une fois, deux d'entre eux furent filmés brièvement dans la tribune d'honneur pour reprendre le vocabulaire adéquat. Donc, le lendemain à l'école tout le monde en parlait. Tant d'anecdotes croustillantes à conter dans ce stade fétiche de Paris où il était commun de rencontrer les hommes politiques supporters du PSG, artistes et autres personnages publics. Ces périple donnaient lieu à une organisation précise avec une visite au supermarché sur le chemin de la gare afin de piquer un peu de gruyère pour les uns car il piquait la langue selon les dires avec une certaine jouissance, pour la longue soirée de foot au stade. Ensuite, ils devaient chercher sur la chaussée aux abords de la gare les tickets valables- non compostés- de train car à l'époque le système était bien plus simple et archaïque au vu des conditions et restrictions actuelles sur le transi lien ou R.E.R.B. Ils étaient des spécialistes incollables et rêvaient pour beaucoup d'entre eux de devenir pro alors ils essayaient en vain de se faire remarquer par un improbable recruteur lors de sélections

Les tourments d'un jeune banlieusard

régionales avec leur club mais sans parents à leur côté pour les épauler, les soutenir et de surcroît sans relations, seule véritable possibilité de sortir du lot et de la banlieue, la passion qui les brûlaient de l'intérieur, resterait un rêve en revanche de nos jours la situation est tout autre. Que restait il alors à ces jeunes banlieusards pour se consoler si ce n'est la radio afin de suivre les commentaires de MM Vandroux ou Sacomano le vendredi soir, journée de championnat de France de 1 division, appelé de nos jours ligue 1 tout autant que la chaîne payante Canal+ qui n'existait pas et de toute façon qui aurait pu se payer une chaîne câblée quand la majorité d'entre eux survivait difficilement. Pas de voiture, pas de vacances en famille, la joie était simple et non matérielle et consistait à se rencontrer dehors pour taper dans la balle et à la nuit tombée palabrer sur les bancs du square, jouer à un jeu de société à la maison ou chez les copains.

La cité, véritable famille, avait créé des liens étroits entre les gamins qui formaient une deuxième grande fratrie que seuls les enfants des cités connaissaient car les autres, ceux des zones pavillonnaires n'avaient pas cette chance dans leur rue pour preuve certains des zones d'habitations privées venaient dans la cité pour se joindre à ce groupe bien soudé; par ailleurs les jeux étaient leur raison de vivre à l'instar de partie de ping pong dans les caves où une vingtaine de gamins se réunissaient pour jouer des heures à la lumière d'une ampoule 60 w autour d'une table, à vrai dire une planche de parpaing improvisée à cette fin. Finalement, la vie était simplement un jeu et cela quelque soit ce dernier. La folie des logos n'avait aucune emprise sur eux et de toute manière ils savaient pertinemment que leurs parents étaient bien incapable de déboursier pour des conneries pareilles autant de fric surtout lorsqu'une famille se composait d'un minimum de 4 enfants toutefois le système D vieux comme le monde, leurs permettait quelques folies

Les tourments d'un jeune banlieusard

et toujours organisées comme la discipline rigoureuse de leur équipe de football de telle manière qu'ils débarquaient en nombre dans une boutique et repartaient chargés comme des bourriques car ils avaient des plans, des tuyaux sans risques bref ils chapardaient... Ils étaient insouciant et heureux de vivre ensemble avec la maman, personnage central du foyer. La société dans laquelle ce petit monde se lovait en banlieue était courtoise et solidaire et le flip de l'environnement extérieur restait insignifiant au regard d'aujourd'hui où les parents accompagnent les rejetons à l'école tous les jours par peur d'un malheur imprévisible alors qu'ils allaient dès l'âge de six ans voire avant, seuls sur le chemin de l'école. Bien anecdotique et pourtant représentatif d'une époque révolue où la morale, les limites et les repères avaient encore un sens à leurs yeux. En revanche loin de moi la nostalgie d'un passé merveilleux et un présent pourri ; la société est en constante mutation avec le progrès technologique qui est censé améliorer le quotidien encore est il nécessaire de ne pas le fétichiser ; alors évitons d'idéaliser une époque.

Parfois la tristesse de constater que ces enfants étaient passés à coté d'un rêve qui aurait changé totalement leur vie, m'envahissait parce que les années 70 et début 80 logistiquement parlant n'offrait rien de comparable à l'actuel marché du ballon rond en matière de recrutement, de découverte de gamins des cités par des agents, véritable panier sans fond de virtuoses en devenir car ce sport s'est professionnalisé à outrance avec du fric dès la 5 division ; en somme la marchandisation de ce sport a déshumanisé cette activité ludique avec pour conséquence terrible: jeunes footballeurs à l'ANPE cherche club.

Par ailleurs, le fait de se retrouver entre copains alimentaient toujours les polémiques sur le monde du ballon avec ses

Les tourments d'un jeune banlieusard

commérages, polémiques, et les désaccords constant sur les qualités d'untel ou les frasques extra sportives d'un autre et enfin le manque de talent évident de certains, et pourtant en ligue 1 ou en équipe de France, oui, il y a dans ce pays 60 millions de sélectionneurs ...Du reste, seul sujet de conversation sans oublier les nanas naturellement, bref une certaine pauvreté intellectuelle dans la cité du ballon rond. Mais cette remarque n'est pas insultante, elle reflète l'état d'esprit d'un univers clos hermétique et de surcroît ignoré des faiseurs d'idées et du monde politique. Il n'y a aucune jalousie, mauvaise foi mais de simple remarques techniques corroborant l'opinion répandue d'une injustice flagrante que les enfants n'étaient égaux entre eux, dure réalité pour ces gamins déjà au fait des injustices républicaines... Rarement de telles discussions avaient lieu chez les Ramon et pour ponctuer chaque phrase, de drôles de bruits s'échappaient toujours de la place du papa, coupant ainsi l'appétit de certains de ses rejetons qui ne pouvaient se résigner à l'idée de dîner avec un cochon doué de la parole. Mortelle étaient l'intensité, la tonalité de ses pêts en rafales tel un kalachnikov avec l'ajout de rôts graves comme un contre point subtile à la mélodie en b mineur qu'il jouait. M.Ramon était un orchestre à lui seul aussi, il les surprenait sans cesse avec une inventivité sonore restée inégalée à ce jour. Or il ne s'offusquait jamais ou s'en foutait magistralement de gêner qui que se soit à table. Piètre exemple à suivre mais les enfants riaient toujours de plus belle à chaque solo anal agrémenté de toux sèche et courte du pompier. Un régal pour les apprentis musicologue enfin le patriarche et sa gitane sans filtre se répandant sans vergogne à travers l'appartement devenu un cendrier froid représentait une image voire une identité. Combien de fois, un gamin trouvait un mégot flottant dans l'eau jaune des wc avec de surcroît des flaques jaunes à gauche du trône sur le linot. Il était

Les tourments d'un jeune banlieusard

bien incapable de pisser proprement et d'un jet dans la cuvette en revanche il était passé maître dans le tir à trois bandes ou billard français. Naturellement, il était inconcevable qu'il nettoiyât après lui son chef d'œuvre ce qui révoltait totalement le reste de la famille.

Ensuite, sa femme maintenait la fratrie tout juste hors de l'eau par son travail infernal de maîtresse de maison s'occupant en fin de compte de ses mêmes plus ceux des voisins toujours absents. L'enfer sur terre devait finalement ressembler à cette chienne de vie qu'elle menait sans la moindre plainte... Jamais, elle ne pensait à elle, voire à ce faire une petite folie non, d'abord ses enfants et puis après, malheureusement il n'y avait point d'après car la bourse était vide. En bonne catholique, elle se sacrifiait pour le bien être de sa famille, des autres, leur prodiguant soins et réconfort et pourtant peu d'entre eux était vraiment reconnaissant d'un tel dévouement qui était tout naturel aux yeux des mâles ingrats de la famille. Peu importe, ses enfants étaient sa raison de vivre alors être heureux n'était pas bien compliqué, à quoi bon tant d'exigence puisque ce travail ne pouvait être qualifié de sacrifice.

A la puberté, Gérard l'aîné des Ramon, fan de J.Brown, un méchant acné l'obligeait à porter un petit duvet en guise de bouc constamment mis en boîte pour sa méchante pseudo barbe qui lui permettait de rentrer en boîte le dimanche après midi car du haut de ses 15 ans, la tâche restait toutefois ardue. Il portait des slips trop étroits agrémentés de quelques taches, souvenir d'une pollution nocturne torride en outre il gardait toujours sous son pyjama un slip usager de sa sœur qu'il avait chapardé du panier de linge sale qu'il reniflait avant de fantasmer sur le chemin du royaume des songes. Taille moyenne, cheveux gras et court pas très branché car des épis rebelles empêchaient une coupe à son

Les tourments d'un jeune banlieusard

goût, un nez en trompette entre de beaux yeux gris vert, un jean trop petit qui lui écrasait les couilles donnant un aspect comique à cette dégaine de latin lover. Il n'avait pas repris sa licence de foot dans son club car disait il, le temps des amours était venu et trop ringard de continuer à faire le clown en hiver sur un terrain de foot en short alors que le thermomètre ne dépassait pas les 2 ° celsius. Non merci !

Patrice, de deux ans son cadet, était corps et âme voué à sa passion de footeux et de supporter du PSG. Il était beau gosse et malgré son jeune age faisait de l'ombre à Gérard qui lui s'énervait au moindre écart du petit frère, prêt à l'humilier frisant en vérité un cynisme crû. Non de dieu, Gérard allait lui montrer à ce petit morveux qui était le boss avec ses santiags imitation croco et un coup de pointu dans l'anus lui passerait le goût de blaguer. Quelle douleur, aie aie !!! Sylviane la sœur jumelle de Patrice était un canon, une beauté bandante déjà très mûre pour son age physiquement s'entend car elle était vraiment conne comme pas deux, soit belle et ferme la, malheureusement le souffre douleur de ses frangins bien ingrats à son égard, en revanche, ses culottes étaient très cotées de Gérard le dégueulasse. Elle vivait péniblement sa puberté sans pouvoir profiter des joies de son age car le père lui interdisait de sortir aussi elle avait trouver la parade en s'inscrivant à un cours de dessin avec sa meilleur copine. L'autre subterfuge plein d'imagination, conduisait Sylviane et sa copine dans des boum le mercredi après midi haut lieu de drague et des premières cigarettes. En effet, il ne fallait pas passer pour une ou un ringard incapable de rouler une pelle et avec une clope au bec, on était très cool. De son coté, jamais, Gégé n'aurait pu se confesser en toute franchise avant sa confirmation et avouer à ce prêtre au regard malicieux l'amour incestueux qu'il vouait à sa soeur sans mourir de honte, depuis bien trop longtemps en vérité.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Les trois enfants semblaient à l'aise chez les Jolivet car les parents étaient constamment absents donc ils s'éclataient ensemble comme des petits fous avec gâteries et sucreries mais surtout leurs voisins possédaient un nombre incroyable de jeux et une frangine sexy qui allumait Gérard si amouraché de Fabienne or il n'avait aucune chance et de surcroît il subissait toutes sortes de railleries et autres coups bas, pauvre Gégé. Les Jolivet donc avec un père artisan toujours loin de ses rejetons chiants à crever qu'il supportait de moins en moins avec de surcroît une femme si envahissante dotée d'un caractère de cochon, têtue et de surcroît « oberlehrerin » bref un cauchemar pour cet homme qui avait pris une maîtresse afin d'oublier sa boulette or en pareille situation sa baronne tout naturellement le trompait elle aussi ce qui expliquait leur absence continue tel un pacte tacite entre ces deux adultes. Par ailleurs la sœur et le frère, Laurent l'introverti, étaient plus que ravis d'être seuls sans parents pour leur interdire de vivre alors qu'ils étaient déjà malgré leur jeunesse autonomes. Les parents étaient normands et votaient par tradition familiale à droite toute, conservateurs dans l'âme avec les derniers temps un vote sanction à l'extrême droite comme les Ramon l'entendaient dans leurs propos douteux, comparant les noirs à des singes à l'instar de Bob Marley chantant son tube « is this love » à la TV, un exemple parmi tant d'autres. Enfin, ces absences répétées les satisfaisaient justement pour éviter les foudres des copains qui leur reprochaient d'avoir des parents racistes et eux deux souffraient en silence de ces remarques blessantes or ils n'y pouvaient pas grand chose à vrai dire. Cette relation de bon voisinage sur un pallier qu'il partageait depuis le début des années 70 se concrétisait par des soirées cartes et arrosées. A cette époque, les parents se rencontraient chez les uns ou les autres pour la belotte avec auparavant une bonne bouffe ce qui laissait aux enfants le loisir de vadrouiller d'un appartement à l

Les tourments d'un jeune banlieusard

'autre, de draguer vu la précocité de Gérard ou Fabienne tandis que les frères Ramon trichaient inlassablement au pouilleux déshabilleur au détriment de Fabienne. Parfois une autre voisine, Elsa, montait jouer, incrédule or les parents ne pouvaient s'imaginer les jeux coquins initiés par Gérard très entreprenant dans la drague. Il pelotait Elsa à la poitrine exubérante pour son jeune âge et la marquait à la culotte comme dans un match de foot dès qu'elle apparaissait dans son champ de vision, un vrai dog en chaleur ce Gégé et peu importe le lieu !

Cependant, les adultes échangeaient les couples pour les jeux mais ils étaient plutôt pudiques dans leur relation à mille lieux de leurs enfants qui eux s'amusaient à spéculer sur un improbable échange de parents selon leurs humeurs passagères. Rien d'exceptionnel en vérité étant donné le caractère impossible de « madame je sais mieux que vous » employant des mots dont elle ignorait le sens mais elle ne pouvait s'empêcher d'épater la galerie du moins le croyait elle. En outre, les enfants Jolivet ne côtoyaient pas les autres gamins de la cité car leurs parents refusaient une mixité un peu trop colorée à leur goût voire de mauvaises fréquentations ce qui coupait définitivement tout lien étroit avec la vie de la cité, à l'exception bien sûr des voisins Ramón, originaires de la péninsule ibérique.

Malheureusement la vie de pallier connut un déclin croissant pour finalement se tarir tel une rivière à sec à l'adolescence des gamins. Pourquoi ? Mystère. On pourrait spéculer sur les raisons de la fracture d'une amitié datant du début des années 70 mais la vie est ainsi faite et il est impossible d'ordonner, commander une relation aussi les atomes étaient ils crochus, ainsi prévisible était le dénouement. Les enfants coupaient eux aussi les ponts et les Jolivet connurent des amis extérieurs à la cité avec notamment les

Les tourments d'un jeune banlieusard

scouts de France .Certainement un voeux des parents encore une fois, loin des noirs et arabes peuplant la cité et bien trop proche des Ramón, à leur goût.Finis la drague en cachette dans les caves, les jeux coquins toujours pipés d'avance. Les frangins Ramón s'en foutaient totalement car les copines et copains ne manquaient jamais et ils trouvaient facilement quelques filles de la citer pour s'éclater d'une manière ou d'une autre.

Pendant de longs mois, la cave était le lieu branché pour draguer, jouer aux cartes, aux ping pong ou pour certains plus âgés se droguer et par la même occasion pisser, chier alors on retrouvait parfois sur les murs gris des traces de pneus identiques á celles des culottes de mômes mal torcher, appétissant! Ce sont des scènes banales d'enfants de la cité surtout au moment des longues vacances d'été et de surcroît avec le Ramadan tombant au même moment, la vie de nuit dans le square prenait alors l'aspect d'une réunion intergénérationnelle bon enfant avec parfois des pâtisseries orientales données de bon cœur par les mamans magrébines ; ces soirées estivales sur les bancs s'éternisaient jusqu'à très tard dans la nuit car les joints tournaient pour les plus grands avec les innombrables histoires d'un Hassan très proluxe dans son rôle de conteur hors pair où pas une miette n'était perdue par l'auditoire plié en quatre les larmes aux yeux. Le jeûne était un mois difficile l'été pour celles et ceux qui observaient pieusement l'un des piliers de l'islam par contre les gamins n'en avaient cure, donc un mois béni car la fête des papilles battait son plein et enfin il nous était permis de veiller très tard car il n'y avait pas d'école.

Ce monde merveilleux de l'enfance dans la cité changea pour notre plus grand malheur avec l'adolescence et le début des ennuis en tant que groupe avec les forces de l'ordre parce que l'âge de l'innocence était révolu et la méfiance la suspicion prirent le pas

Les tourments d'un jeune banlieusard

dans une confrontation asymétrique frisant sans cesse l'absurde. Tout à coup en chacun de nous sommeillait un délinquant en puissance voilà ce que nous ressentions dans le regard des flics un peu trop arrogant et méprisant à notre goût derrière les vitres de leur voiture. Le plus choquant dans ce fait accompli restait l'obnubilation de la police envers ces grands gamins qui en tant que jeunes footballeurs n'avaient aucune raison de se préoccuper des lois car ils n'étaient pas des délinquants car seuls ceux qui empruntent les voies sinueuses de la « criminalité » se préoccupent de la loi. Par ailleurs, les contrôles au faciès, l'aspect vestimentaire et enfin le nombre de jeunes regroupés sur le trottoir représentaient aux yeux des flics un jeu de famille ou un délit puisque ils s'arrêtaient toujours pour fouiller les poches, jeter un coup d'œil aux papiers alors qu'ils les connaissaient tous sur le bout des doigts voilà pourquoi je parlais de provocation, frisant selon moi le manque évident de pédagogie ou de doigté. La jeunesse de ce quartier vit un quotidien d'une banalité ordinaire où la lutte contre la routine est l'ultime combat de chacun contre soi même et ses dérives les plus dangereuses surtout à l'adolescence, période critique ; inutile de croquer une virée à Paris, ville lumière pour les touristes, et cité interdite aux banlieusards toujours refoulés de lieux tels les pubs et discothèques. Ici la corrélation entre faciès et sape est évidente car ils sont sans cesse stigmatisés et l'excuse hypocrite d'armoires à glace, agents de sécurité souvent issus de de banlieue travaillant pour des enfoirés racistes, vous répétant sans remords : « vous êtes membre du club, ou ... ? » Les obligeaient à rentrer frustrés en banlieue car personne ne voulait de leur argent et surtout de leur présence, terrible d'avoir 16-18 ans dans ces conditions. Toutefois, consolation, il y avait une boîte de nuit jouant soul R'B funk ouverte aux banlieusards arabes et noirs dans un parking du quartier de la Défense, sans commentaire... D

Les tourments d'un jeune banlieusard

’autre part, le chômage augmentait et les plus grands tuaient le temps devant le café du quartier où très peu avaient un diplôme de niveau 4 voire 5 selon la charte interministérielle du ministère de l’éducation nationale alors un terme nouveau apparut dans la cité : « le galérien » ou la galère pour bien signifier le mortel ennui de leur condition de chômeur sans ressources et pour longtemps domicilié chez les parents.

A l’instant où nous mettions un pied hors de la maison , il était certain de subir un énième contrôle d’identité à l’intérieur même de notre quartier qui malheureusement jour après jour était victime de cambriolage en tout genre car un petit groupe de futur » petit Spaggiarri « nous côtoyant et parfois tapant la balle menait une double activité un peu partout en banlieue à la recherche de larcins multiples, source de revenus malhonnête d’ailleurs il y avait une fierté chez ces jeunes d’être bad boy, cool. Cette période difficile de l’adolescence étaient un tremplin pour nombre d’entre ceux qui voulait de l’argent facile et néanmoins dangereux car la prison était en ligne de mire mais cela n’empêchait nullement les jeunes de s’enfoncer dans la délinquance. Il y avait de plus en plus de cambriolages en pleine après midi et l’atmosphère pourrissait à vue d’œil avec ces nouveaux venus loin de notre sensibilité footballistique, caractéristique spécifiquement local en sus des amis d’enfance traînant leur guêtre dans le quartier complètement à la dérive tournant aux produits codéinés pour soulager leur manque. L’héroïne faisait des ravages parmi les familles nombreuses démunies, éclatées et précaires où l’infection par les seringues voyait leur espérance de vie réduite à peau de chagrin. Dans certaine fratrie, quatre à cinq personnes sur huit mourraient, une véritable hécatombe conséquence logique de la misère humaine de l’exclusion sociale de ces familles empêtrées dans la merde jusqu’au cou.

Les tourments d'un jeune banlieusard

Il y avait la famille Z. vivant dans une maison de taule indigne de la république française et pourtant elle végétait sur ce terrain où par jour de pluie on disposait des bassines en plastique sur le sol afin d'éviter une inondation. D'autre part, les premiers arrivés avaient à manger pour les autres, ceintures, loi du talion oblige. Mon dieu, quelle vie de chien ! les garçons étaient si endurcis que les coups ne leur faisaient plus rien, pas de plaintes non plus, la peine de voir les petites le ventre vide était horrible car leur yeux étaient éteints sans expression...Comment imaginer que ces enfants puissent un jour vivre confortablement, se construire sereinement des perspectives d'avenir lorsque la faim et les coups pleuvent au quotidien alors qu'un enfant est censé jouer à la poupée ou aux billes bref, l'insouciance est un mot sans signification concrète pour eux. L'amour n'existait point ou alors je n'en comprenais pas le sens. L'aîné était parti faire son service militaire en Algérie vu qu'il était né dans les années 50 et après son retour en France, il avait complètement disjoncté car il avait passé la plus part de son service militaire à Tindouf... Il vit ses cadets périr dans la durée, lui l'aîné et chef de famille malgré lui qui ne voulait pas de ses responsabilités. Il tomba accroc aux cachets, victime de ses propres nerfs et fit de nombreux séjours en psychiatrie à cause d'une violence incontrôlable, de crise, voire de démence. Et pourtant ce jeune homme cultivé et intéressant avait un potentiel énorme or sa timidité et son manque de confiance en lui l'empêchait de se construire. Un jour, nous le visitions dans le parc de l'hôpital où une jeune femme elle aussi patiente vint nous tenir compagnie dans un délire total entraînant un fou rire continue de notre part or elle me trouvait très beau et s'attachait à moi sans que je sache comment ne pas lui causer de la tristesse alors je prenais le contre pied en l'embrassant tendrement pour un instant seulement, qui lui donna comme je le voyais une immense joie car

Les tourments d'un jeune banlieusard

elle était certaine d'avoir embrasser George Michael(chanteur de variété anglais- années 80).

Mes amis bouche bé me demandaient pourquoi j'avais fait une chose pareille si négative pour elle selon eux alors que notre ami visité lui prenait fait et cause pour moi et estimait que ce baisé ne pouvait qu'être positif et un moment d'affection et de tendresse pour cette jeune femme « malade ». En outre, il est certain qu'une relation intime aurait aidé notre copain sur la voie de la guérison car l'amour est un antidote contre tous ces maux qui nous pourrissent la vie au quotidien, enfin je suppose...

Ce monde complexe de la psychiatrie ne me parlait absolument pas et à vrai dire me bloquait, ignorant que j'étais. En somme on peut affirmer sans pudeur que les maux des femmes et hommes d'ici bas sont la conséquence d'une existence tirée par les cheveux, amère et frustrante qui un jour déconnecta ces êtres de la réalité pour les plonger dans une sorte de névrose et il y a de quoi en décaper plus d'un lorsque la vie s'acharne sur vous et votre entourage. Selon une autre école de pensée, ésotérique, à l'opposée du discours classique, « la maladie » serait une chance d'évoluer, aussi l'écoute de son corps reste le meilleur baromètre possible d'un bien être, d'une harmonie psychosomatique. Je voulais associer cet anecdote dans le contexte de la cité car elle est inhérente au parcours de celles et ceux plongés dans la précarité et n'est pas une surprise accidentelle mais l'une des conséquences prévisibles de cette misère ambiante de ces familles nombreuses de la cité, à la recherche d'une échappatoire sans une aide extérieur et ciblée des services sociaux, de professionnels de la santé, des directeurs d'école et des enseignants qui vivent au quotidien avec ses jeunes filles et garçons. Dans certains cas, il est bien plus facile et lâche de fermer les yeux jusqu'au jour où se produit le

Les tourments d'un jeune banlieusard

malheur...

Le plus étrange dans la relation intense qui liait ces jeunes gens se caractérisait par le chacun pour soi face à l'adversité subie bien souvent alors que l'individu était en général en retrait face au clan. J'ai beaucoup de mal à comprendre ce paradoxe de la vie de quartier, était ce partout pareil ? Ou spécifiquement de chez nous la cité du foot qui permit à nombre d'entre nous de ne pas finir au placard. Par ailleurs, la mairie par son service jeunesse ouvrit dans chaque cité une salle, spartiate, mais une avancée importante car un local voyait le jour pour la première fois à l'intérieur du quartier lequel était tenu par les jeunes. Deux éducateurs étaient chargés toutefois d'ouvrir cette permanence 3 heures par jour en soirée or la motivation était absente chez cette femme et cet homme qui étaient mal à l'aise parmi nous parce que nous la draguions continuellement pour son plus grand malheur alors elle fumait clopes sur clopes pendant que son collègue très politisé et ambitieux militant songeait déjà à un avenir radieux loin de sa tâche présente des plus chiantes. Parfois, des gens font des boulots qui ne leur parlent absolument pas et ils persistent sur cette voie alors qu'ils sont simplement à côté de leur pompes aussi nous décidions par un vote de nous séparer ou non de ces deux personnes et demandions en mairie un animateur motivé et dynamique. Un étudiant -Bashir – vacataire vint dix jours plus tard à notre rencontre et il nous plut tout de suite, le courant passait. Les moyens restaient cependant maigres mais nous avions tout de même un lieu de rencontre et non plus la rue, les halls, les abords du centre commercial. La confiance était absente au service jeunesse à l'instar du refus d'un téléphone pour notre salle tout comme des projets jugés « fantaisiste », douteux, or la règle était respectée mais nous étions peu crédible à leurs yeux. Par ailleurs, quelques mois s'écoulaient lorsque notre premier animateur, le

Les tourments d'un jeune banlieusard

fainéant, était propulsé chef du service jeunesse ; l'opportuniste poursuivait son petit bonhomme de chemin vers les sphères dirigeantes avec sa carte du parti en poche. Il suffisait de bien sucer sans mordre. Oui, je suis odieux mais le cynisme, le mépris sont dans le petit monde de la politique communale un fait avéré. Bien entendu, le pauvre Bashir n'eut pas le loisir de poursuivre son travail parmi nous car les responsables du service jeunesse ne lui renouvelèrent point son contrat donc leur confiance. Une fois de plus, nous manifestions notre opposition en mairie pour ce coup de Trafalgar, ce coup de couteau dans le dos. Nous devenions méchants vis à vis des soit disants responsables pour qui tout allait bien et qu'ils ne comprenaient pas notre attitude négative et improductive, je cite. L'idéalisme de nos 17 ans était réduit à néant tout comme l'utopie d'une société juste et égalitaire de notre 5^e république ; véritable monarchie sous les dorures et lambris de l'Élysée où Dieu vivait dans un intolérable luxe alors qu'il n'était que le 1^{er} citoyen de France en fin de compte. Un tel privilège était inconcevable pour un suédois malheureusement nous étions des latins, poil au sein ! Finalement, la chanson « hexagone » de Renaud que nous reprenions en chœur à cette époque, nous renvoyait à notre condition de petites gens insignifiant. Notre échappatoire était le chichon, maigre consolation, fumant en hiver dans les halls des bâtiments et en été sur les bancs de notre cité. Putain de petit zizi, on délirait drôlement sur toutes les filles qu'on aurait jamais, sur les plans crevés, défaite après défaite on riait de notre propre destin de perdant pourtant on était des beaux gosses en survêtement Tacchini ou Lacoste merguez bref, l'apparence branchée alors qu'en fait nous étions la risée des bourgeois parisiens lors de nos virées nocturnes. En réalité, nous inspirions à ces braves gens une peur bleue car ils ignoraient tout de nous, oui deux mondes distincts à 10 bornes du périphérique ; Et toujours la

Les tourments d'un jeune banlieusard

même chanson récurrente : -non messieurs, ce n'est pas possible est il nécessaire d'insister sur le tutoiement de ces gens à notre égard comme pour signifier notre statut inférieur de banlieusard. Des bribes de son funky nous parvenaient sur le trottoir alors que nous observions de jeunes filles et garçons entrer dans cette boîte de nuit, la porte grande ouverte pour eux restait pour nous une pilule bien amère à avaler sans broncher parce que nous étions abattus par la discrimination voilà tout. Ainsi, nous roulions un joint et imaginions la vie parisienne avec les yeux de touristes. Bientôt l'air que nous respirions ici bas nous serait peut être refusée, allez savoir...

Nous désirions o combien connaître ces touristes qui jamais ne venaient chez nous en banlieue. « O misère pourquoi t'abats tu sur les pauvres gens » paroles qu'Abdou nous assenait constamment lorsque le monde se fermait devant nos pas ou partait en couille selon Abdou.

Cependant, notre travail d'information sur notre planète-à l'instar des nuits à coller des affiches dans les villes alentours pour attirer le plus de personnes à nos soirées concert- portait ses fruits sous forme d'une reconnaissance au niveau régionale. Pour certains c'était le moyen, l'outil valorisant pour draguer, se gonfler devant les filles étonnées d'un tel travail associatif ou militantisme sociopolitique, bref la tchatche pouvait ouvrir les portes de certaines surprise party hors de notre environnement donc une ouverture sur le monde mais l'essentiel était de dégorger le poireau comme disait Jamal et puis fantasmer en vain sur le sexe. Parce qu'à la cité, la caille ne courrait pas les rues, à vrai dire nous avions parfois l'impression de vivre dans un monde sans femme, à part nos mères et sœurs bien sûr.

D'ailleurs l'adolescence et les insultes, genre : fils de pute- ta

Les tourments d'un jeune banlieusard

mère la pute- etc., dont l'ultime et inavouée intention était de blesser la fierté de l'autre dans ce petit monde clos. Naturellement, les plus futés d'entre eux ignoraient magistralement une telle bassesse et coupaient ainsi net l'attaque verbale minable, le contact physique dans une recherche de la bagarre était risqué pour les plus sages pas toujours courageux en fait. Ce petit monde de l'enfance avait à bien des égards des similitudes avec le monde animal et la loi du plus fort avec les positions de soumission face à la brute, le cul en l'air, la queue entre les jambes ou encore se coucher devant le risque imminent. L'apprentissage au sein du clan n'était pas toujours de tout repos et finalement la sociabilité des gamins passait inéluctablement par une confrontation ou la fuite alors auquel cas, vous étiez cataloguer comme lâche et toujours l'insulte majeure : salope, petite pute, bref la fierté et virilité en prenaient un sacré coup dans l'aile.

Pauvre garçon celui qui était mis au ban du groupe, tête de turc sur laquelle le clan se défoulait impunément. Les enfants sont parfois monstrueux...

Finalement, l'évolution de tous ces gamins au sein de la cité obéit à des critères inhérent au statut socio économique de la population. Ainsi, il est presque prévisible sans trop se tromper d'imaginer un avenir des plus profanes d'une part dans l'orientation scolaire dite étude courte avec apprentissage puis stages de qualification avec à la clef un maigre salaire pour un travail parfois éreintant et d'autre part, la difficulté de s'extirper du cocon familial avec son propre appartement, d'une auto pour bouger à sa guise sans restriction et enfin d'envisager une relation intime avec un ou une partenaire. L'amour est le stabilisateur par excellence des jeunes gens en revanche une fois les copains casés, ils ont tendance à oublier leur vie antérieur et fuient involontairement ou

Les tourments d'un jeune banlieusard

non leur passé. Lorsque nous étions enfants puis adolescents le clan était à 95% masculin et dès lors que l'amour croisât notre chemin, la femme devint le centre d'intérêt et la tête du couple. Les garçons de la cité sont donc finalement dans leurs parcours respectifs restés plus ou moins en retrait premièrement de la prise de décision au sein du clan et dans leur relation à la femme tout autant. La femme domine et mène les garçons par le bout du nez.

Les enfants des années 70 ont contribué à construire et souder une relation intime entre les générations successives de toutes ces communautés même si aujourd'hui la physionomie de la cité a radicalement changé mais le football lui reste égal à lui même et contribue indéniablement à l'apprentissage d'un mode de vie spécifiquement banlieusard.

La famille la cité et le ballon rond sont liés à vie pour le meilleur et le pire dans ce microcosme multiculturel faiseur de futur petit Zidane.

Fin